
U d'/of OTTAWA
39003000008754

50

Rebeau, Ste

40

8

J. Lebeau, Ptre

Archevêché

d'Ottawa

30 juillet 1918

Jehan GERSON

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Plaisir d'après Platon et Aristote, étude psychologique, métaphysique et morale, deuxième édition, ALCAN, éditeur, Paris, 1902.

De Johanne Gersonio, puerorum adulescentiumque institutore, chez l'auteur.

Le Sentiment dans la Religion, épuisé.

Jehan GERSON

(1363-1429)

PAR

M. l'Abbé LAFONTAINE

DOCTEUR ÈS LETTRES

ANCIEN MAITRE DE CONFÉRENCES A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

DIRECTEUR DES COURS D'HULST

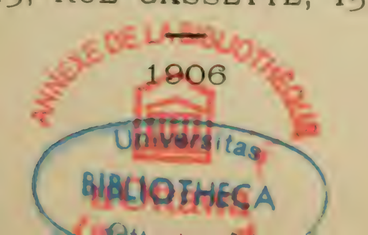


PARIS

LIBRAIRIE Vve CH. POUSSIELGUE

15, RUE CASSETTE, 15,

1906



A MES ÉLÈVES

Aux jeunes gens qui m'ont été confiés, je dédie ce livre. Ils y trouveront un idéal de grandeur morale et d'énergie religieuse. Puissent quelques rayons de cette vertu éclairer et échauffer leurs âmes!

Albert LAFONTAINE.

Jehan GERSON

CHAPITRE PREMIER

La famille de Gerson.

Il ne serait peut-être pas téméraire d'affirmer que la période de notre histoire qui s'étend de 1380 à 1453, c'est-à-dire de l'avènement de Charles VI à la prise de Constantinople par les Turcs, fut l'époque la plus lamentable de la civilisation occidentale de l'Europe, et particulièrement de la civilisation française.

La confusion et l'anarchie sont partout, dans les gouvernements, dans la société, dans l'Église, dans les idées.

La guerre ne désarme pas : guerres internationales, guerres civiles, guerres dans les familles. Dans l'Empire, guerre entre Wenceslas et Robert ; en Italie, entre Duras et Anjou ; en Aragon, entre

Pierre VI et son fils ; en Portugal, guerre pour et contre les enfants d'Inès ; en Angleterre, guerre entre York et Lancastre ; en France, rivalités des Maisons d'Orléans et de Bourgogne, guerres incessantes contre l'étranger, émeutes populaires sans cesse renaissantes.

C'est que les grandes lois sociales qui ont, pendant quatre ou cinq siècles, soutenu le vieux monde féodal s'écroulent ; et les conceptions nouvelles, encore indécises, n'ont pris, ni dans les esprits ni dans les mœurs, assez de consistance et d'empire pour les remplacer.

L'Église, de son côté, a perdu de son prestige auprès des rois et des peuples ; le sceptre de l'autorité s'est brisé dans ses mains. Depuis Philippe le Bel et les Légistes, les théories politiques de Grégoire VII et d'Innocent III ne dominent plus ni les rapports des États entre eux, ni les rapports des États avec l'Église.

Sans doute, les Papes ont soin de profiter de toutes les occasions pour rappeler aux souverains que les royaumes de la terre doivent toujours continuer d'être regardés comme des fiefs du Saint-Siège ; mais les rois s'enhardissent peu à peu et prennent conscience de leur indépendance, tant vis-à-vis des seigneurs que vis-à-vis de l'Église elle-même.

D'ailleurs le Saint-Siège, affaibli par les dissensions, les rivalités, les compétitions ; menacé dans

ses provinces d'Italie, quand le Pape réside à Avignon ; dans ses États de France, quand il réside à Rome, a besoin, pour sa politique, de l'appui des princes séculiers et doit des ménagements à leurs susceptibilités.

Le peuple, sentant la discussion et le manque d'entente envahir jusqu'aux sphères sereines d'où lui vient le commandement et le respect, agité perpétuellement par les secousses multiples, par les dissensions intestines, apprend des révolutions journalières, et comme à la dérobée, la caducité de tous les pouvoirs et l'instabilité des choses humaines les plus sacrées.

Si l'on descend dans l'intimité de la vie privée, on trouve, sous une autre forme, la même confusion et les mêmes désordres. Aucune idée générale ne domine les esprits, aucun idéal n'attire dans un concert commun les volontés et les énergies. Le christianisme est tombé, dans les âmes, à l'état d'un sentiment, très vif encore sans doute, mais nullement éclairé, confus jusqu'à la superstition, violent jusqu'au fanatisme.

Chez les petits bourgeois et chez l'artisan, le besoin impérieux de vivre d'un labeur incessant écarte de la pensée toute idée d'étude et de réflexion morale. Dans les classes plus élevées de la société, l'excentricité, poussée jusqu'à la folie, devient une mode et prend un air de bon ton. Il semble que ce monde dévoyé a perdu les larges

chemins du bon sens et s'ingénie à être stupide quand il n'est pas cruel.

La vieille noblesse des croisades a disparu, et la nouvelle, qui croit la remplacer, se chamarre de ridicules et de blasons, ne trouvant plus d'autres moyens pour se distinguer du peuple.

Seuls quelques clercs instruits conservent encore, dans leurs couvents, le secret de la dignité humaine, le dépôt de la science et de la foi. Malheureusement c'est pour leurs traditions solitaires qu'ils gardent ces parfums de pensée et de piété dont ils embaument leur vie intérieure. S'ils prennent la plume, ils ont soin d'écrire en latin, comme s'ils craignaient que leur doctrine, au contact de l'idiome vulgaire, n'empruntât quelques taches aux fanges du siècle.

Or, le latin n'est plus compris des foules. Aussi la religion, pour le plus grand nombre, ne consiste plus que dans un formalisme accepté sans contrôle, bizarre et souvent grotesque, assemblage désolant d'exercices pieux, de croyances ridicules et de pratiques insensées. Par une déviation profonde, la sublime conception de la vie apportée aux sociétés barbares par Jésus-Christ est tombée dans les âmes au rang des pires rêveries populaires.

C'est dans ce milieu social qu'a vécu Gerson.

Il ne faut pas l'oublier, pour bien comprendre

toute l'originalité de cette grande figure qui se dresse devant l'histoire à la sortie du moyen âge, et montre, d'un geste si hardi, à l'humanité future les voies nouvelles de l'esprit moderne, de la vie plus sérieuse et plus sincère.

Dans ce chaos d'aspirations violentes et contradictoires, Gerson a eu le pressentiment et comme une conscience anticipée de toutes les idées de justice émue, de libéralité généreuse ; de toutes les impressions de bonté et de compassion dont sont faites les âmes contemporaines.

Il ne faut rien exagérer. Gerson n'est pas un isolé, une sorte de chevalier rigide qui passe au milieu de son siècle, impassible dans son armure, et n'a d'autres sphères pour se mouvoir que celle de la logique rigoureuse et de la raison. On ne se dégage jamais complètement de l'humanité et surtout des hommes qui nous entourent. Les doctrines, les habitudes et les opinions du jour forment autour de chacun de nous une sorte d'atmosphère intellectuelle et morale qui, même à notre insu et contre notre gré, nous pénètre de toutes parts, et dont l'homme le plus indépendant, le plus maître de soi, ne saurait se déprendre.

Toute la gloire de Gerson, c'est d'avoir été plus qu'aucun autre un homme raisonnable, à une époque de sentimentalité et de folie, un homme d'idéal, dans un siècle mesquin ; un homme bon et dévoué, dans un siècle d'égoïsme raffiné et

de subtilités vaniteuses ; un homme sincère, à un moment où la dissimulation et l'hypocrisie semblaient un ressort nécessaire et légitime, non seulement dans les calculs des politiques, mais dans le commerce journalier de l'existence. En un mot, Gerson donna, dans un temps où l'instinct brutal, le mécanisme sentimental et lourd était la loi suprême de la vie, l'exemple d'une intelligence clairvoyante, d'une pensée vigilante et profondément chrétienne, c'est-à-dire d'une pensée qui a la force de revenir sur elle-même et de se dégager de tout ce qui l'environne, afin de monter dans les hauteurs sereines d'où l'on juge sainement toutes choses.

C'est pour être resté fidèle à cette sublime indépendance que Gerson, malgré ses hésitations, ses tâtonnements, ses variations, ses contradictions mêmes, sera toujours inaccessible aux critiques des hommes ou aux commentaires malveillants de l'histoire.

D'ailleurs, il semblait que, par sa naissance, Gerson dût être exempt de tout préjugé de race ou d'opinion, de toute tradition même.

Le paysan du moyen âge, en effet, ne léguait à ses enfants que sa foi loyale et courageuse dans le labeur et la Providence, ses habitudes de dépendance résignée aux lois sociales qui, d'ailleurs, n'étaient à ses yeux que la forme sensible des lois divines elles-mêmes.

Or, Gerson, par ses origines, était précisément du peuple, de ce peuple grave et sérieux de la campagne, silencieux et fort dans son travail incessant, qui reste la grande réserve où s'élaborent et se conservent toutes les énergies des sociétés.

Jehan Le Charlier, qui plus tard seulement devait prendre le nom de Jehan Gerson, naquit en 1363, le 14 décembre, en la fête de saint Nicaise au propre de Reims, d'une famille d'honnêtes laboureurs champenois. Gerson a eu soin de nous rappeler à maintes reprises la date exacte de sa naissance, et chaque fois il nous fait remarquer qu'il a été baptisé le jour même où il est venu au monde.

Son père, Arnauld Le Charlier, et sa mère, Élisabeth La Chardenière, habitaient le hameau de Gersen, Jahrson ou Gerson, dans la paroisse de Barby, à sept kilomètres ouest de Rhetel.

Jehan eut onze frères ou sœurs, comme il nous l'apprend lui-même. Ces vieilles familles patriarcales, dans leur commerce quotidien avec la nature incessamment fertile, semblaient apprendre de la terre qu'ils cultivaient le devoir sacré de la vie et de la fécondité.

Trois des garçons furent moines : Nicolas et un second Jehan entrèrent aux Célestins de Lyon ; le troisième, Anselme, fut bénédictin et vécut à Reims.

Gerson nous a parlé beaucoup de ses sœurs,

et nous connaissons le nom de toutes : c'était d'abord Jabine, nature chétive, qui mourut à l'aurore de la vie et ne connut d'autres joies que celles de la souffrance résignée et acceptée de bon gré ; puis venait Rauline, « l'épouse et la servante du Christ » ; « la mystique » Marthe, « l'ange des pauvres et des malheureux » ; Benoîte, la sœur chérie et choyée de Nicolas ; enfin Poncelette et Marion.

Toutes, à l'exception de Marion, suivirent les conseils de leur frère aîné et vécurent près de leurs parents, à la campagne, religieuses libres et vivant au milieu du monde, sans en partager les joies trop vulgaires pour leur goût délicat :

« Je vous descoveray mon intencion qui est telle et très briève. Vous, mes six sœurs, demourez ensamble sans entrer en religion, sans habiter en citez, et durant la vie de nos père et mère vous serez avec eulx, comme vous avez esté jusques ici... et vivrez de votre labeur ensamble et de l'héritage qui vous peut ou pourra appartenir, qui doit estre suffisant pour vostre vie ; car, quant à nous, vos frères, je pense que jamais riens n'en prendrons. »

Gerson, comme le montreraient déjà suffisamment ces paroles, eut, pendant toute sa vie, le sentiment très vif des devoirs de dignité exemplaire et de fraternel dévouement que lui imposaient la charge et l'honneur de premier-né.

Toujours il se montra le pourvoyeur attentif, tant au matériel qu'au spirituel, de ses frères, plus jeunes, mais surtout de ses sœurs. Il dirigea les études de Nicolas, au collège de Navarre, et entoura le petit Jean de soins quasi maternels, avant et après son entrée aux Célestins de Lyon.

Il estimait que c'était une dette sacrée pour lui que de se donner ainsi aux autres et particulièrement aux siens ; il en écrivait à ses sœurs ces lignes émues : « Nos bons père et mère ayant exposé leurs biens et héritages communs pour me faire apprendre les Saintes Lettres, raison veut que vous participiez au profit. »

Gerson, en effet, était pénétré de cette idée que la famille est une société sacrée, qu'il y a entre les parents et les enfants, les frères et les sœurs, une solidarité indestructible, que ni l'âge, ni les intérêts, ni l'abnégation religieuse ne peuvent complètement détruire. Aussi lorsque, au cours des années, le cercle intime du foyer, brisé par les exigences de la vie, n'existera plus pour lui que dans les liens du souvenir, il prendra encore un noble plaisir à se rappeler et à rappeler à ses sœurs qu'il a toujours charge d'âme auprès d'elles : « Mes bons parents, leur écrivait-il avec conviction et solennité, nous disaient que quand le premier des enfants se comporte bien, les autres y sont communément meilleurs. »

Hélas ! la mort passa prématurément au logis

des Le Charlier où la vie coulait à pleins bords : un des garçons, Pierre, mourut au berceau ; puis ce fut le tour des filles : l'une d'elles, Agnès, végéta quelque temps et partit à son tour. C'étaient comme deux prémices agréables que Arnauld Le Charlier et Élisabeth La Chardenière envoyaient à l'éternité. Le foyer, surpris par ces deux coups, s'assombrit un instant, puis bientôt revint à la clarté sereine des beaux jours, car, pour des époux chrétiens, c'est un rêve d'avoir de la famille aux cieux.

Or, le père et la mère de Gerson jugeaient tout des yeux de la foi ; leur fils nous parle d'eux, dans son œuvre, avec une vénération presque sacrée, et ces deux nobles figures rustiques apparaissent çà et là, dans son œuvre, avec une simplicité majestueuse qui rappelle l'attitude à la fois ingénue et digne des personnages nimbés dont on ornait les vitraux des églises.

Comme tous les enfants du peuple, Jehan Gerson aima sa mère d'un amour très vif, très empressé, qui même semble avoir eu quelque chose d'exclusif. Il nous parle d'elle avec dévotion et attendrissement dans ses *Dialogues mystiques,* qu'il entretient avec ses sœurs. Alors, sa pensée filiale se teinte, pour ainsi dire, de ses souvenirs religieux, et il compare volontiers sa mère à cette autre mère des temps héroïques du christianisme, dont l'histoire et la peinture nous ont conservé la sil-

houette mélancolique d'une douceur et d'une patience résignée exquises, sainte Monique.

Toutefois, si Élisabeth La Chardenière fut une seconde Monique par sa piété désintéressée et son amour maternel, elle semble avoir eu au moins le bonheur d'être une Monique sans larmes.

Jehan, pas plus dans la chaumière de Gerson que, dans la suite, au collège de Navarre, semble n'avoir contristé son heureuse mère. Il eut même pour elle, si nous en jugeons d'après les lettres qu'il écrivait à ses frères et sœurs, une sorte d'affection sentimentale, de culte très doux. Sa mère, à ses yeux, est plus qu'une mère, c'est l'ange mystérieux d'un autre monde qui veille au foyer, génie de bonté toute céleste, d'autorité et de prestige tout surnaturel, qui cependant se laisse approcher et accueille toujours avec un sourire de bienveillance et de dévouement dans le regard.

Seule la conception chrétienne de la famille peut engendrer dans le cœur des mères et des fils cette réciprocité de sentiments aussi profonds et aussi durables, mélange surprenant de confiance indéfinie et de respect, d'amour vif et tendre, de palpitations suaves et de religieuse considération.

Puis, entre l'enfant du peuple et sa mère, il y a nécessairement contact perpétuel ; rien ne s'interpose entre eux, ni domestiques, ni nourrices, ni parents, pas même le père, forcé de s'exiler du foyer pour gagner le pain de chaque jour. Aussi

la mère est-elle pour son enfant le centre unique d'où partent toutes ces multiples impressions dont l'enchevêtrement successif produira la conscience du fils, et vraiment on peut dire avec Gerson qu'elle est doublement mère, puisqu'elle enfante aussi bien l'âme que le corps. Son image toujours présente aux yeux du nouveau-né pénètre ses sens encore vierges, et forme insensiblement comme la toile de son cœur, le fond immuable sur lequel se dessineront peu à peu les premiers linéaments de la conscience et l'esquisse de la vie. C'est pourquoi, quand la pensée s'éveille chez l'enfant du peuple, elle est déjà tout imprégnée des caresses et des sentiments de la mère ; il s'est fait, dans la vie en apparence morte du berceau, une éducation latente d'une autorité indestructible, et dont le parfum persistant embaume toute l'existence.

« N'oublie pas, mon frère, écrivait Gerson à Nicolas, par-dessus tout, n'oublie pas cette bonne mère, qui par des vœux inénarrables a demandé au Ciel ta vocation sainte, heureuse Anna à qui le Très-Haut a donné un Samuel en ta personne. C'est elle, mon frère, qui t'a donné la vie ; c'est elle encore qui a enfanté ton âme à la vie religieuse. »

Aussi, en étudiant avec un peu d'attention l'éducation maternelle de Gerson, on pourrait retrouver sans difficulté la genèse des traits principaux de sa physionomie morale.

De ce commerce quotidien avec une femme simple et humble, Jehan dut recevoir tout naturellement le germe d'une certaine défiance de soi, d'une timidité à prendre l'initiative, en même temps qu'un sentiment vif de sainte indépendance vis-à-vis de l'orgueil ou de la vaine gloire, et même de hardiesse téméraire dans la lutte, une fois le premier obstacle franchi. De même, n'est-ce pas comme un écho de la sollicitude empressée et minutieuse de sa mère que l'amour filial, enfantin même, de Gerson pour la Sainte Vierge, l'idéal de la maternité pauvre et aimante, ainsi que le culte attentif et détaillé qu'il eut toujours pour les faibles et les petits ?

Élevé dans cette atmosphère de sincérité austère, Gerson n'a jamais douté du sérieux de la vie ; jamais, comme la plupart de ses contemporains, il n'a eu la distraction de croire que l'homme pouvait jouer un seul instant avec ses pensées, ses croyances, ses sentiments ou même ses opinions.

La mère de Gerson, nous le savons, avait d'ailleurs des délicatesses naïves pour orienter l'esprit et l'imagination de son fils vers ces régions où l'humanité régénérée doit tendre. Lui-même nous raconte que jamais, dans la famille, on ne lui accorda la moindre satisfaction sans lui rappeler que c'est Dieu qui donne la joie et que tout plaisir n'est pas seulement une récompense, mais une

invite à mieux faire : « Vois, mon enfant, comme Dieu est bon ! » lui disait sa mère, en lui donnant le pain de chaque jour, ou en lui présentant un fruit, une fleur qu'il demandait. Parfois même, elle mettait au service de sa piété les services d'une industrie ingénieuse et touchante.

L'auteur du *Gersoniana* nous rapporte que si Jehan venait à demander des noix, des pommes ou des figues, on le faisait mettre à genoux et prier la Providence d'accéder à ses vœux ; puis, quand il était bien recueilli, une main discrète et amie laissait tomber par la fenêtre, par une lucarne, ou par la cheminée, les friandises convoitées.

Délicieuse simplicité des âmes où le feu de l'amour divin purifie toutes choses, élève ce qui nous paraît puéril, sanctifie ce qui semble mesquin et trivial.

Cependant si la mère de Gerson avait les prévenances et les délicatesses de la femme, elle n'en avait point la sentimentalité exagérée, les fantaisies superstitieuses : sa foi, au contraire, était robuste, parce qu'elle reposait sur un sens droit, une raison saine.

Les biographes de Gerson et Gerson lui-même s'accordent à nous faire remarquer que, à l'encontre des autres femmes du peuple, Élisabeth La Chardenière se fit un devoir rigoureux de ne jamais raconter à ses enfants ces fables dont on a

coutume de remplir l'imagination des petits pour tromper leur curiosité.

On peut donc dire que c'est encore à l'heureuse et sage influence de sa mère que Gerson fut redevable de cette intelligence lucide et prudente, de cet esprit plein de pénétration et de mesure qu'il apporta dans l'examen des problèmes les plus épineux.

Grâce à l'austérité de cette éducation maternelle, les germes de rêveries pieuses et de mysticisme maladif dont Gerson, par suite de son tempérament, semblait menacé, ne purent jamais atteindre tout leur développement et plonger sa raison dans le labyrinthe inextricable des bizarreries religieuses.

Il y avait, en effet, dans la famille des Le Charlier, sinon des tares morbides, au moins des symptômes de dégénérescence, des signes non équivoques de nervosité et d'impressionnabilité, qui auraient pu se traduire, chez Gerson, par une complexion morale et intellectuelle moins bien équilibrée, s'il n'avait été soumis de bonne heure au régime d'une discipline toute de sagesse et de saine réserve.

Nous ne savons de quelle infirmité moururent Pierre et Agnès, mais nous savons que Jabine succomba à une maladie de langueur (1). Jehan,

(1) Cf. *Op. Gers.*, III, col. 767. Ed. Ellies-Dupin.

le Célestin, fut toute sa vie d'une susceptibilité nerveuse extrême. Gerson inquiet écrira à ce sujet plusieurs lettres aux supérieurs du monastère de Lyon. Nous apprenons ainsi que le jeune novice est sujet aux insomnies, que, malgré sa jeunesse, il est déjà méticuleux comme un vieillard ; il a des visions, des cauchemars, des crises de larmes. C'est un névropathe, il ne peut supporter les lectures qu'on lui fait, et Gerson craint sérieusement pour son intelligence : « Cet état de trouble, dit-il, est très inquiétant et diffère peu de la manie, de la folie même. »

Sans doute, les excès de l'abstinence, la monotonie du cloître, ont contribué beaucoup à développer cet état de neurasthénie profonde ; il n'en est pas moins vrai que le petit Jehan était d'une complexion plus que délicate, et Gerson croit de son devoir d'en avertir le Prieur des Célestins.

Nicolas était plus robuste ; néanmoins son frère le voit entrer avec crainte dans la vie religieuse. Sa tendresse s'en exagérait peut-être les périls : « Je redoute à l'excès, disait-il, parce que j'aime beaucoup. » Cependant Gerson fait encore appel à toute l'indulgence, à toute la compassion des religieux envers son second frère, parce qu'il le sait faible de corps et de volonté.

Ce fut probablement cette santé débile et chancelante qui fut la cause des échecs que Nicolas eut à subir dans ses examens de licence, tant à

la faculté des arts qu'à la faculté de théologie. Peut-être même y eut-il un peu de dépit dans sa résolution de quitter le monde. On sait, en effet, que plus d'une fois Nicolas voulut se retirer du cloître, et Gerson fut forcé de lui adresser de nombreuses lettres pour l'encourager à demeurer dans la vie religieuse.

Quant à Gerson lui-même, il n'est pas douteux que, dans l'adolescence au moins, il n'ait eu des prises fréquentes avec la maladie. On rapporte qu'il était chétif de corps et que son frère Nicolas lui-même, moins âgé que lui de trois ans, donnait cependant aux champs un labeur triple du sien. D'ailleurs, toute la vie de Gerson témoigne d'un certain manque d'harmonie entre les aspirations de la volonté et la résistance du corps. D'abord, il abuse des jeûnes, des macérations, puis il reconnaît, au nom de son expérience personnelle, que ces pénitences inconsidérées font peut-être plus de mal à l'âme que la vie facile elle-même. Il est intempérant et inconstant dans ses lectures et, sur le tard, il avoue encore qu'il perdrait promptement la santé et la raison s'il se livrait, comme certains religieux, à des veilles prolongées ou à un surmenage quelconque soit dans l'étude soit dans la prière.

Gerson nous a parlé peu de son père.

L'image du père se fixe moins dans l'âme des

enfants. D'ailleurs, à cette époque, la vie du laboureur était particulièrement précaire, et Arnauld Le Charlier souvent ne devait rentrer des champs que le soir, à l'heure où la torche résineuse éclairait à peine d'une lumière attristée le logis aux fenêtres de parchemin ou de tuile huilée.

Jehan, qui, dès l'âge de quatorze ans, quitta le foyer domestique, partit trop jeune pour avoir pu apprécier les sacrifices silencieux et quotidiens, l'énergie calme et résignée dont son père eut besoin pour nourrir et élever ses nombreux enfants.

L'agriculture, qui avait eu ses jours de prospérité après les Croisades, fut entièrement ruinée au XIVe siècle. Le laboureur, abandonné à sa routine, n'avait comme méthode de culture que les dictons populaires ou les pratiques les plus confuses de la superstition.

Cette ignorance paresseuse avait eu pour effet de réduire jusqu'à l'épuisement la qualité et la variété des cultures. On ne voyait germer dans les champs que les choses strictement nécessaires à la vie, tels que le millet, le blé, l'épeautre ou le sarrasin importé d'Orient au temps des croisades.

En Bourgogne et en Champagne, une industrie assez bizarre avait eu cependant son moment de prospérité.

Une ordonnance du Corps des Métiers avait

proscrit pour la préparation du lin et du chanvre l'usage du « séran » ou cardes de fer. Tous les tisserands et apprêteurs durent avoir recours au chardon à carder que l'on cultivait surtout dans le nord-est de la France. C'est d'ailleurs de cette profession d'apprêteur de laine au *chardon* que la famille maternelle de Gerson devait son nom de *Chardenière*. Mais, dès 1370, c'est-à-dire sept années après la naissance de Gerson, cette industrie elle-même était déjà presque abandonnée.

Aussi, ce fut comme dans une vision de souffrances et de misères que la nature champêtre se révéla à l'âme du petit Jehan. Partout des plaines désolées, couvertes de broussailles ou de maigres moissons.

Le paysan n'avait plus, pour bercer sa misère, ni le murmure parfumé des épis, ni la douce rêverie du vent dans les herbes, ni le rire des fruits mûrs sous les caresses du soleil. Comme l'animal traqué de toutes parts, nuit et jour il était à l'affût pour se procurer une misérable pâture.

Depuis 1360, en effet, le pays était infesté de bandes de pillards, soldats indisciplinés, que le traité de Brétigny, en faisant cesser la guerre, avait privés du carnage et des rapines réglementaires. Composées d'Allemands, de Brabançons, de Flamands, de Hainuiers, de Bretons, de Gas-

cons, les Grandes Compagnies étaient un ramassis de tous les déchets des camps mercenaires de l'époque, *bidaux* lâches, *ribauds* perdus de vices, *péquins* ou soldats brutaux armés de faucharts, guisarmes, ou de hallebardes à la pointe acérée et toujours noire de sang.

A ces bandits de profession s'étaient joints les paysans ruinés par la guerre, les exactions ou les impôts : les « Jacques » de l'Ile de France, échappés aux mains lourdes des féodaux, les Tuchins du Languedoc, en un mot, tous ces désespérés de la lutte contre la férocité des temps et des sociétés, qui, regrettant d'avoir conquis un peu de liberté, s'en allaient, en vain, hélas ! la corde des serfs au cou, frapper à la grille des châteaux ou des monastères et réclamer, comme une aumône, les chaînes de l'esclavage.

Or, ce fut précisément en Champagne, au pays de Gerson, que les Grandes Compagnies s'organisèrent tout d'abord et commencèrent leurs pillages. Rien n'était sacré pour ces bandes « assauvagies et allouvies », comme dit Froissart. Le paysan cachait en terre tout ce qui pouvait rester privé d'air sans se corrompre, et, quand les champs avaient été une fois dévastés, on n'osait plus ensemencer de peur que l'espoir de nouvelles rapines ne rappelât les dévastations, les incendies et les meurtres.

« Au moindre signal, raconte Siméon Luce, ils

courent affolés se cacher avec leurs femmes et leurs enfants dans le creux des rochers, au fond des souterrains, parmi les roseaux des marécages ou dans les plus épais fourrés des bois. »

Comme le petit Jehan dut sentir vivement l'horreur de ces injustices et de ces misères ! Quand sa bouche, consacrée par la dignité du sacerdoce et des grandeurs, pourra enfin s'ouvrir librement, avec quelle amertume il évoquera tous ces souvenirs douloureux, dont son enfance fut remplie et dont il vit peut-être, plus d'une fois, la triste réalité au foyer paternel !

Bien que rien, dans l'œuvre de Gerson, ne nous autorise à affirmer d'une facon certaine que ses parents eurent à souffrir du dénuement et de la misère, néanmoins il ne semble pas téméraire de croire que la gène se fit sentir plus d'une fois au foyer.

Nous avons vu que, pour faire instruire leur premier-né, les Le Charlier durent entamer leur patrimoine. Sans doute ils eurent des bienfaiteurs insignes, puisque Gerson fut boursier au Collège de Navarre ; de plus, un vieil oncle, Nicolas, qui ne s'était pas marié, paraît s'être intéressé à l'enfant. Malgré ces secours étrangers, ce dut être une charge bien lourde de pourvoir à une famille aussi nombreuse, et Gerson nous déclare expressément que si ses sœurs étaient entrées dans le mariage elles n'auraient pu vivre qu'avec beaucoup de peine et de labeur.

Aussi on pense involontairement à l'intérieur des Le Charlier en regardant cette peinture aux ombres si noires, à la lumière sanglante, que Gerson nous esquisse, dans son discours *Vivat rex,* touchant le dénuement affreux d'une famille rançonnée.

« Las! Las ! le povre homme aura-t-il payé son imposition, sa taille, sa gabelle, son fouage, son quatriesme, les esperons du roy, la ceincture de la royne, les truages, les chaucées, les passages, peu alors lui demeure. Néanmoins surviendra encore une taille qui sera créée, et aussitôt sergents de venir et d'engager pots et pouilles.

« Le povre homme n'aura pain à manger, si ce n'est un peu de seigle ou bien d'orge. Sa povre femme gerra; ils auront quatre ou six enfants au foyer qui par adventure sera chaud, lesquels demanderont du pain, criant à la rage de faim ; et la povre mère n'aura, las! pour bouter ès-dents un peu de pain où il y ait du sel. »

Mais ce n'est pas tout : les soldats arrivent à leur tour avec leur appétit insatiable et leurs instincts affamés d'orgies, et Gerson continue :

« Cependant viendront ces paillars qui happeront tout. Ils trouveront par adventure une poule avec quatre poussins que la povre femme nourrissait pour vendre et payer le demeurant de sa taille. Las! tout sera prins et happé et quérez qui paye! Et si l'homme ou la femme en parlent, ils

seront vilennez, rançonnez et garçonnez. S'ils veulent poursuivre le payement, ils perdront leurs journées, ils dispendront au double et finablement n'auront rien.

« Certes encore est le plus grief. S'entrebattront gens d'armes, qui ne seront pas contents de rien prendre où rien n'a, mais menaceront de paroles, ou battront de faict l'homme ou la femme, ou boutteront le feu au logis s'ils ne rançonnent, et font finance, à tort et à travers, d'argent ou de vin ou de vivres... Et créez tout de certain comme la mort qu'il y en a mil et mil, et plus de mil par le royaume pis menés que je n'ai dict. »

Alors il arrivait, nous dit Gerson, que l'homme des champs, traqué comme la bête fauve, forcé dans les dernières retraites de l'espérance, n'avait plus l'énergie de disputer aux événements la vie douteuse et précaire de chaque jour. Pris d'un dégoût immense, il se jetait dans la mort, comme le cerf forcé se jette dans l'abîme, heureux de finir, ou tout au moins de changer sa façon de souffrir.

« Et n'est-ce pas chose intolérable aux sujets quand rien n'est sûr, ni en cors, ni en meubles, ni en conscience, car le paoureux soulcy, l'angoisseuse doubte continuelle d'estre pillé par princes ou par gens d'armes leur fait très griefs, très impatients et douloureux tourments, tant que de nostre temps plusieurs sont chus en désespoir et

se sont occis. Dieu ! Dieu ! quelle horreur !... Ils se sont occis !... l'un par pendre, l'aultre par noyer, l'aultre par soy ferir d'un cousteau au cueur ! »

Ces mots sont durs, et il fallut du courage pour les jeter à la face des grands seigneurs complices hypocrites et souvent instigateurs de ces abominables excès. « Aucuns disent bien à leurs varlets quand on se plaint d'eux : N'emportez rien ! mais tout bas, ou à part, ou en autre langage disent : Point, point, allez, prenez toujours ! »

Il y a néanmoins du pardon dans la voix du chancelier : on sent qu'il est d'une époque aristocratique, et il accepte comme une nécessité sociale, bien plus, comme une manifestation des volontés divines, l'humiliation, l'abjection, l'immolation obscure de ceux de sa race. Il est de « povre extrace, de rusticité notoire », et conséquemment de droit civil et de droit divin « taillable et corvéable à merci ». On se demande quelles eussent été les protestations indignées de ce démocrate inconscient, s'il eût respiré notre souffle d'égalité moderne !

Car c'était sans doute quelqu'un qui lui était cher, son père peut-être, qu'il avait vu un jour tout « froissé de vieillesse » tirer la charrue comme un vil animal et arroser de ses sueurs et de son sang le sillon aride d'où le blé ne germait plus.

« Quand mesnages se sont partis du royaume

par tels outrages, quand mortalités en sont venues aux enfants, hommes et bêtes, par deffaut de nourriture ou par nourriture perverse, les labourages se laissent à faire — c'est pitié de le scavoir — car ils n'ont de quoi semer ou n'osent tenir chevaulx, ni bœufs par doubte des princes ou gens d'armes, ou n'ont courage de labourer parce que rien ne leur demeure. Et leurs enfants, par lesquels les anciens pères devraient estre aidés, incontinent s'en partent. — Nous aimons mieux, disent-ils, faire le *gallin gallant*, que labourer sans rien avoir. Ainsi fault qu'aucunes fois les bonnes gens tout froissés de vieillesse tirent à la charrue quand ils dussent avoir repos. »

Ainsi, dès l'adolescence, la physionomie de Gerson se dessinait dans ses grands traits. A douze ans, Jehan sait inconsciemment que la vie est un sacrifice journalier : il est bon et sensible, non à l'excès, mais assez pour avoir le sens profond de la justice. Il a donc en lui et comme à l'état latent toutes les énergies, toutes les palpitations, l'élan, la foi, l'idéal qui font les grandes âmes. Il a surtout l'amour désintéressé et pur, la flamme vive du zèle qui purifie tout, les intentions, les actes, les succès, les défaillances, et dont les étincelles s'élèvent en gerbes de gloire pour former l'auréole des saints.

CHAPITRE II

L'Éducation au Collège.

Le moyen âge ne fut pas seulement une époque chevaleresque et héroïque, ce fut encore une époque relativement instruite. Au XIIIe siècle surtout, quoi qu'on en ait dit, le paysan ne fut point « absolument illettré » ; bien au contraire, l'instruction populaire, si l'on tient compte des temps et des difficultés innombrables, jeta en France un très brillant éclat.

Les autorités ecclésiastiques avaient dit à leurs subordonnés : « Si quelqu'un de vos fidèles veut vous confier ses petits enfants pour leur apprendre les lettres, ne refusez pas de vous charger de leur instruction, mais dirigez-la avec charité, sans exiger aucun salaire pour ce service, sans recevoir autre chose que ce que la bonne volonté ou le zèle charitable des parents les portera à vous offrir » ; et spontanément chaque curé de village s'était fait l'éducateur de ses fidèles. Aussi, on peut le dire à l'éloge du clergé rural, si le peuple de campagne a conservé si longtemps ce sentiment de

profonde honnêteté, c'est qu'il a gardé l'empreinte durable de cette formation sincère et convaincue où le sophisme intéressé n'eut jamais sa part.

D'ailleurs, s'il y eut des souffrances, des intermittences même dans le fonctionnement de cet enseignement clérical, n'oublions pas que le régime a duré cinq siècles, et qu'une institution humaine peut vivre aussi longtemps, sans avoir ses malaises et ses faiblesses.

Il était en effet survenu, au cours des siècles, assez d'obstacles soit de la mauvaise volonté des pouvoirs, soit des passions humaines que les dévouements les plus sincères ont toujours le privilège d'exciter et de déchaîner.

C'est ainsi qu'au XIVe siècle, ce bel édifice de charité, élevé par l'Église et nos rois chrétiens, commençait à s'écrouler.

Malheureusement les Valois ne prêchèrent jamais par excès d'amour pour la France et le peuple.

Esclaves d'un luxe ruineux et de débauches brillantes, ils n'eurent, pour la plupart, d'autres préoccupations envers leurs sujets que celles de leur demander les impôts nécessaires à couvrir les frais de leurs folies ou des guerres entreprises et conduites à la légère. C'est sous leur règne que le paysan, « la povre brebis » humiliée et à genoux, pousse avec le plus d'angoisse son éternelle plainte :

« J'ay esté quatre fois tondue cest an-cy ; si point n'ay de monnoie. »

Et l'impitoyable sergent de répondre au nom de son maître :

Jamais pitié de toi n'auroye
Sà de l'argent, sà de l'argent !

Enfin la guerre de Cent ans, les rivalités féodales secouaient toujours fortement le pays et les institutions. L'Anglais était partout, et, après lui, le pillage et l'incendie. Aussi il était tout naturel que l'on songeât à s'assurer d'abord l'existence journalière avant de penser à s'instruire.

L'école presbytérale de Barby devait donc être peu florissante, en 1730, lorsque le petit Jehan fut arrivé à l'âge où les enfants commençaient à lire dans les parchemins précieux aux riches enluminures.

Élisabeth La Chardenière dut, comme toutes les femmes du peuple, seconder l'œuvre du bon curé.

Comme on se plaît à voir cette mère attentive aller d'un berceau à l'autre, toujours calme dans la majestueuse simplicité de son labeur, répondant aux curiosités incessantes des aînés, épelant les prières sublimes que des bouches ingénues et pures s'efforcent de prononcer, ou racontant les scènes sacrées de l'Écriture, les légendes des siè-

cles passés, les récits chevaleresques des Croisades et les actes sanglants des martyrs.

D'ailleurs les parents de Gerson ne manquaient pas d'une certaine culture intellectuelle.

Le père écrivait régulièrement à son fils, non seulement quand l'enfant était au collège, mais plus tard encore, quand il fut Chancelier. Il demandait au théologien des conseils sur la direction morale de ses filles, et Gerson nous a conservé un extrait de ces confidences intimes du père avec son enfant devenu prêtre et directeur d'âmes. Arnauld Le Charlier se réjouit de ce que ses filles se soient résolues à rester vierges :

« La grâce à Dieu, très aimé fils : premièrement elles aiment Dieu et redoutent le péché, et jeunent un jour ou deux la sepmaine et dient tous les jours leurs Heures de Nostre-Dame. Marion les ha apprises depuis que son mary fut mort, et la plus jeune l'imite, bien qu'elle soit née seulement de six ans. »

D'autre part, la mère de Gerson, quoi qu'on en ait dit (1), nous apparaît également douée d'une instruction et d'une éducation au-dessus de la moyenne. Elle avait dû profiter aux *Petites Écoles* du village ; elle y avait puisé des connaissances utiles pour la direction matérielle de la vie ; mais

(1) SCHWAB : *Johannes Gerson, professor der Theologie, und Kanzler der Universitat Paris*, Vürzburg, 1858.

elle avait surtout reçu d'une formation virilement chrétienne cette haute distinction de pensées et de sentiments qui caractérise encore tant de femmes françaises. Gerson reconnait que la plus grande grâce qu'il ait reçue du ciel c'est la « saincte institution de ses bon père et mère ». Aussi, plus tard, lorsque sa mère ne sera plus, avec quelle instance il rappellera à son frère Nicolas le souvenir de cette éducation maternelle pleine de sollicitude et d'empressements ineffables !

« Garde en toy la mémoire des bienfaits de Dieu, frère très aimé dans la loi de nature, mais plus choyé encore dans la charité de Christ, et especialement du grand avantaige de nos parents et de nos sœurs germaines. Aye avant tout remembrance de nostre mère qui, par vœux et soupirs, obtint de te donner le jour, et qui implora du Seigneur ta vocation très sainte... Tu n'oublies pas, je pense, les lettres où sont inclus les pieux conseils qu'elle t'adressait, lettres dignes de la mère de saint Augustin, car nostre mère eut tous jours envers toi de très nobles pensiers et sentiments (1). »

Ce fut donc une âme déjà épanouie à la lumière naturelle et divine qu'Élisabeth La Chardenière offrit au curé de Barby quand elle lui présenta

(1) *Op. Gers.*, III, col. 745.

son petit Jehan avec mission de « l'instituer en saintes lettres, bonnes mœurs et piété de vie ».

L'enfant semble être resté de quatre à cinq ans à l'école du presbytère. Comme le hameau de Gerson n'était pas très éloigné de Barby, Jehan prenait, sans doute, à la maison paternelle ses repas et son sommeil, la mère l'éveillait de bonne heure et, après un gros baiser, le futur Chancelier de l'Université partait joyeux, l'alphabet pendu au côté et la douce rêverie de l'enfance dans les yeux.

Que faisaient l'écolier et le maître dans ce tête-à-tête quotidien? Ce que faisaient tous les enfants dans les écoles de ce genre. On apprenait à lire et surtout à copier les manuscrits, à réciter la Bible, à chanter au chœur; mais, en dehors de cette formation tout extérieure, il y avait une communion plus intime entre l'âme du prêtre et celle du disciple.

L'éducation consiste, avant tout, dans le commerce journalier des pensées, dans cette compénétration réciproque des idées, des émotions, des vibrations inconscientes qui émanent de tout être, de l'homme comme de la fleur, et qui se communiquent à tous ceux qui nous entourent.

L'histoire est bien ingrate qui ne nous dit rien de ces colloques mystérieux et incessants qui partent des échos les plus intimes du cœur; elle tait, comme à dessein, ces héros humbles et silen-

cieux à qui nous devons souvent les plus grandes choses et dont les vertus modestes embaumeraient ses pages le long des âges. Nous ne savons rien officiellement du premier maître de notre Gerson, ni de son nom, ni de ses dignités, ni même de sa mort ; nous devrons néanmoins saluer son œuvre dans les pensées, dans la sagesse et les succès de son élève.

Jehan avait quatorze ans et ne connaissait encore de l'existence que les joies innocentes du foyer paternel et la douce sérénité des autels. Il fallait songer à l'avenir et livrer cette âme à peine éclose aux hasards d'une existence plus large et plus tourmentée.

A quatorze ans l'enfant pauvre doit ne plus être à charge à la famille. Jehan le comprenait, et pourtant sa nature, plutôt contemplative et déjà toute remplie d'idéales aspirations, se refusait intérieurement au travail du corps, qui peu à peu asservit l'âme et endort, par la monotonie de l'effort répété, l'initiative et la spontanéité du cœur.

Heureusement le maître de Gerson sut lire dans ses désirs intimes. Un soir, après l'office, il convoqua les époux Le Charlier et leur fit part des projets qu'il nourrissait relativement à la destinée de son élève :

« Jehan, leur dit-il, est trop faible pour labourer la terre. Depuis quatre ans il s'est familiarisé

avec la pensée de Dieu et les prières du sanctuaire : il faut le donner à l'Église qu'il pourra utilement servir par son intelligence et sa piété. Plus tard, il sera votre gloire et la bénédiction de vos enfants. »

Les parents n'hésitèrent pas ; il y avait dans ce projet tout un ensemble de circonstances matérielles et morales qui garantissaient l'avenir. Qu'est-ce donc, en effet, que la vocation, sinon l'appel des événements du dehors et des désirs intimes que la Providence sait mettre en harmonie à l'aurore de toute existence humaine ? Sans doute il en coûte toujours à la tendresse inquiète des mères d'abandonner un fils aux hasards d'une carrière. Mais l'impérieuse nécessité commandait ; Élisabeth se résigna.

D'ailleurs qu'avait-elle à craindre pour l'avenir de son fils ? L'Église n'était-elle pas une mère avec toute la sollicitude empressée qu'évoque ce mot ? Dotée royalement par ses fils fortunés, protégée et choyée des pouvoirs, elle ne dispersait point ses richesses pour soutenir des opinions périssables ou des politiques chancelantes. Elle remplissait, avec une générosité de reine, son rôle social de pourvoyeuse magnifique de toutes les misères ; et le pauvre, pour elle, n'était pas seulement celui qui manquait de pain, mais encore tous ceux qui aspiraient vers les sublimes horizons de la sagesse, de la science ou de l'art, et

dont le viatique était trop léger pour entreprendre le long voyage du sacrifice et de l'idéal.

Gerson entre des bras si forts et compatissants, n'avait rien à craindre. Ses parents le comprirent et, comme ils connaissaient le cœur affectueux et dévoué de leur enfant, ils ne doutèrent pas un instant, que, plus tard, il ne fît retomber sur eux et sur ses frères, en rosées de prières et de bienfaits, les sacrifices et les larmes qu'il leur coûterait.

Lorsque tout fut décidé, on dit à Jehan qu'il allait partir pour Paris, afin de se perfectionner dans les sciences divines et humaines. Gerson reçut cette nouvelle avec la joie qu'éprouve un enfant, lorsque, précisant le vague de ses désirs, on accourt lui dire d'un accent qu'il sent désintéressé : « Mon fils, tu seras capitaine, tu seras homme d'études, ou tu seras prêtre. » C'est comme un rayon de l'avenir et de ses illusions qui vient jeter sa lumière et son rêve dans l'indécision du jeune âge.

Aussi Jehan vécut longtemps de cette joie ; il en rêvait le soir, et peu à peu sa pensée, se repliant sans cesse sur ses espérances, leur donna une sorte de vie réelle, les anima.

Il sembla à Gerson que Dieu renouvelait pour lui les miracles de Samuel ou du buisson ardent, et lui envoyait exprès de son ciel un ange aux blanches ailes ; et cet ange lui montrait le chemin

et lui parlait des grandes choses qu'il ferait plus tard.

Gerson raconta, dans la suite, à ses sœurs ces visions de son enfance. Ce récit garde un parfum d'une naïveté si suave que nous le reproduisons tout entier. Il est seulement à regretter que Gerson ait fait trop sensiblement appel à son érudition, lorsqu'il a composé cette idylle pieuse de sa vocation.

« Sœurs, je vous dirai comment aucunes fois Vertu s'est représentée devant les yeux de ma pensée, tant belle, tant claire, tant sereine, tant solacieuse et délicieuse que rien plus. Et après grande admiration, je m'osay enhardir de lui demander : Dame, qui estes-vous ? que quérez-vous en ce lieu de ténèbres, en ceste vallée de plours ?

— Je suis, dit-elle, fille de Dieu, Royne, Espouse et Garde et Amie de tous les bons.

Je suis celle qui, par sa présence, déchasse tout mal et conserve tous biens.

Je quiers moy hébergier avec les fils des hommes ; là les console, là je les oste puissamment de toute vilainnie, servitude et de crueuse mort ; je leur donne liberté telle, comme les faire fils du souverain Empereur, dignes de l'héritage paternel ; je les rends personniers *(possesseurs)* de tous biensfaits, soit ès cieulx, soit en terre, et les confie ès giron de sainte Église, leur bonne mère.

« Celuy qui me reçoit par la porte de bon consentement, reçoit sûre lumière, doulceur, liesse, suavité, attend la mort à joie et en souffre paciemment ceste vie, en espérance ferme de l'autre.

« Par moy est fait le lit de conscience pur et net, souef flairant, pour y bien reposer sans noise du vers de péché remordant et aiguillonnant très aigrement.

« Par moy est rendue saine et alegiée l'âme en tous sens.

« Par moy prend sa plaisance l'âme en ses opérations qui sont selon Dieu et nature et tiennent le moien, car chose vicieuse et déraisonnée, comment plairait-elle ?

« Par moy est fait le corps subjet à l'âme, par amiable conjonction et volontaire communication.

« Par moy tourne à l'âme qui me reçoit toute chose, à proffit et à bien, soit prospérité, soit adversité, soit male ou bonne renommée, soit richesse, soit pureté, soit vie, soit mort, soit enfer, soit paradis, soit damnés, soit sauvés, tout tourne à son gain et aide, et bataille pour elle veoir même ses ennemis mortels, et que dirroye-je plus? de elle et de Dieu est fait comme un esprit, un amour et une volonté ; si n'est rien qui lui nuyse ou desplaise, comme le pécheur de tout fait son dommaige et tout luy nuit, tout le guerroye et vainct. »

Au moyen âge, comme aujourd'hui, le quartier latin était le fief réservé, dans Paris, aux écoliers des quatre Facultés ; seulement il s'étendait plus à l'est, jusqu'au-delà de la Halle aux vins.

Gerson, grâce à des protecteurs puissants, avait obtenu une bourse d'études au collège de Navarre. Vers l'année 1377, il partit donc un matin de Barby, accompagné de son père, pour se rendre vers cette capitale fameuse du monde civilisé, où l'on accourait de tous les pays pour s'instruire.

Le collège de Navarre, où Gerson se rendait, avait été fondé par la reine Jeanne, femme de Philippe le Bel, en 1304. Il occupait le sommet de la montagne Sainte-Geneviève et était situé où se trouve actuellement l'École polytechnique. C'était une œuvre humanitaire instituée, comme la Sorbonne, en faveur des écoliers.

Dans le principe, en effet, l'étudiant était externe, et l'on voyait de pauvres enfants de douze ans, abandonnés sur le pavé de la capitale, au milieu de la promiscuité hideuse et de la misère la plus noire. Les collèges furent donc d'abord des asiles. Le jeune homme y trouvait une table et un lit et n'était point forcé de solliciter des bourgeois avares et inhumains la maigre pitance et le bouge obscur qu'il n'obtenait souvent qu'à des prix exorbitants ou pour des services honteux.

Gerson fut donc un privilégié dans le monde

des écoliers. Il n'y avait, en effet, à Navarre, que soixante-dix bourses destinées aux étudiants ; une soixante et onzième était réservée au roi, qui n'en usait pas, mais dont le revenu passait, chaque année, à acheter des fouets et des verges, auxiliaires précieux de la discipline chez nos pères.

Malgré cet appareil de supplices et la rigueur des règlements, c'est à Navarre que tout jeune homme aisé se faisait honneur de s'inscrire comme élève. Les Sorbonniens, moins à leur aise, se faisaient, comme leurs professeurs, les moines mendiants, un titre et un orgueil de leur dénuement ; ils ne signaient jamais d'actes sans faire suivre leurs noms de leur prérogative peu enviable : *povre maistre de Sorbonne*. Les Navarrins semblent ne pas en avoir été trop jaloux.

Cette demi-prospérité procurait, en effet, aux élèves de Navarre de grands avantages. D'abord, la plupart des cours se faisaient dans le collège même et par des professeurs libres, ne relevant d'aucun Ordre religieux, par conséquent plus indépendants et plus originaux dans leur enseignement. L'élève n'était donc point forcé de descendre jusqu'à la rue du Fouare (1) pour assister aux leçons.

Les salles d'études, sur le haut de la montagne, étaient moins humides que sur les bords

(1) Près de la place Maubert.

de la Seine; la rue aussi était moins bruyante.

Sans doute, à Navarre, comme dans les autres écoles, le disciple ne pouvait s'élever au-dessus du maître, et c'était accroupi par terre que l'on prenait des notes et qu'on écoutait la précieuse doctrine; mais, en hiver, on ne manquait pas généralement de paille pour s'asseoir ni de chandelle pour s'éclairer, précieuses ressources auxquelles le pauvre écholier d'alors était très sensible. Ailleurs, il fallait rester des heures sur le pavé froid et suintant l'humidité, entassés pêle-mêle, à l'étroit, sans pouvoir se procurer une lumière suffisante. Aussi on rentrait le soir, les yeux gonflés, la tête lourde et la morsure du désespoir au cœur.

Ce fut, sans doute, dans le souvenir de ces amères impressions de jeunesse que Gerson puisa les sentiments de pitié profonde dont, pendant toute sa vie, il entoura le jeune âge et particulièrement les enfants des écoles.

C'est ainsi que dans ses conseils aux riches qui se disposent à faire un testament, il recommandera chaleureusement à leur charité les institutions scolaires; surtout il mettra en garde contre les imprudences d'une générosité fallacieuse les personnes pieuses qui, sous prétexte de donner à des œuvres multiples, fondent des prébendes et des bourses à la légère, sans se douter que ces secours insuffisants deviennent des charges par-

fois très onéreuses pour les établissements ou les évèchés qui les acceptent.

Le collège de Navarre, comme la Sorbonne, comme la plupart des autres écoles, était, avant tout, une école théologique.

La théologie, pour les Docteurs du moyen âge, comme autrefois la philosophie, pour les anciens, n'était pas une science à part dont le domaine était restreint aux données surnaturelles de la révélation ; c'était la science unique, la science transcendante, la science des sciences. D'elle, comme d'un autre soleil, partaient les rayons puissants qui devaient éclairer et échauffer toute vie ; elle était le principe et la fin de toutes les connaissances, le code sacro-saint de toute discipline et de toute morale.

Tout ce qui n'aboutissait pas à prouver ou à confirmer un dogme était réputé vain et dangereux ; la théologie, comme le remarque Gerson au commencement de son *Traité contre le Roman de la Rose*, était vraiment la reine indiscutable et indiscutée de toutes les spéculations comme de toutes les règles d'action.

Aussi, partout l'enseignement théologique dominait les autres enseignements et les étouffait même.

Néanmoins, à Navarre, la culture purement rationnelle eut, dès le principe, un assez important développement. Il y avait, en effet, dans le

collège, un enseignement complet et très détaillé des *Arts,* c'est-à-dire des Belles-Lettres.

Ce fut dans la section des *Artiens* que Gerson entra tout d'abord ; c'était d'ailleurs le stage qu'il fallait de toute nécessité accomplir avant d'être reçu à la Faculté de théologie.

Gerson commença par l'étude de la grammaire : c'était la première branche du savoir ; sans la grammaire on ne pouvait entrer dans le trésor des saintes Lettres, pas même s'adonner avec profit à la Logique, à la Rhétorique ou à la Philosophie, car tous les livres de science étaient écrits en latin.

Sans doute on apprenait les langues, le latin en particulier, surtout par l'usage, et personne n'ignore que quiconque avait franchi le seuil d'un collège, élèves, maîtres ou domestiques, devait oublier la langue profane, le « roumant », pour ne parler que la langue sacrée, le latin.

Néanmoins, la grammaire était très utile pour redresser les incorrections des débutants, les habitudes vicieuses qu'on aurait pu prendre et surtout les barbarismes des serviteurs, ces « povres cuistres » qui oubliaient trop facilement les périodes de Cicéron en surveillant ou en distribuant le potage.

En même temps qu'il apprenait le secret de parler et d'écrire élégamment la langue de l'Église, Gerson se donnait encore à l'étude de la Rhétorique et de la Logique ou Dialectique.

Ces deux dernières sciences disposaient plus spécialement l'écolier au ministère de l'enseignement et de la prédication ; elles lui apprenaient l'art difficile de trouver, de grouper et de composer ses idées. La Logique aiguisait et disciplinait l'esprit ; elle apprenait au jeune homme à se défier des formules toutes faites, à porter, dans le fatras des mots sonores et des sophismes, la lumière de l'intelligence qui scrute, qui distingue, qui ordonne. De plus, elle préparait la pensée aux plus hauts problèmes du savoir humain, en la familiarisant avec les hautes spéculations de la Métaphysique et de la Théologie.

La Grammaire, la Rhétorique et la Logique formaient un cycle complet d'études que l'on désignait sous le nom de *Trivium*.

Pour les Théologiens futurs les matières du *Trivium* avaient donc une importance capitale, aussi Gerson s'appliqua avec beaucoup de sérieux à acquérir ces notions élémentaires. Son style abondant et touffu, bourré de citations d'auteurs païens et d'auteurs profanes ; la méticuleuse et puérile ordonnance de ses premiers discours, surtout de son *Panégyrique de saint Louis* ; ses nombreux opuscules philosophiques et principalement son Traité *de Conceptibus*, témoigneraient suffisamment en faveur de son àpreté juvénile et de sa vigueur au travail, si nous n'avions un fait historique qui nous prouve combien Gerson, dès

le début de son entrée à Navarre, avait su obtenir de prestige auprès de ses camarades, par son application franche et exemplaire.

Les étudiants ès-Arts, ou Artiens, étaient divisés en plusieurs confréries appelées *Nations* : c'est ainsi qu'il y avait les *Nations* de France, de Normandie, d'Angleterre, de Picardie, comprenant les sujets de ces divers États ou provinces, plus un grand nombre d'étudiants cosmopolites qui, suivant leur origine ou leur tempérament, faisaient partie des groupes avec lesquels ils avaient le plus de sympathie.

Chaque année, la *Nation* votait pour élire un représentant qui portait le titre de *Procureur*.

La fonction de *procureur* n'était pas seulement une simple distinction honorifique, c'était encore une charge réelle qui entraînait de sérieuses responsabilités.

Le Procureur était le représentant de la Nation dans tout ce qui intéressait le sort des étudiants : il concourait à l'élection du Recteur de l'Université, prenait part dans le cortège officiel aux processions solennelles qui avaient lieu trois ou quatre fois l'année aux fêtes de l'Université.

Or Gerson, peu de temps après son arrivée à Paris, fut choisi par les Artiens de France pour être le procureur de leur Nation.

Cette distinction d'ailleurs faillit lui être funeste.

Le Recteur, qui n'était nommé à ses fonctions que pour trois mois, était arrivé au terme de son mandat : il fallait pourvoir à lui trouver un successeur.

Il était de règle, en pareil cas, de choisir le nouveau promu parmi les maîtres de la Faculté des Arts.

Plusieurs candidats étaient en présence, et chaque Nation menait une vive campagne en faveur du maître qui avait ses grâces.

C'est que l'influence du Recteur était énorme dans le corps de l'Université ; il jouissait auprès du roi d'une autorité morale très puissante ; il était considéré comme un prince véritable dans le monde de la pensée, et avait tout pouvoir pour nommer aux chaires vacantes ou pour présenter aux bénéfices les nouveaux licenciés ou les nouveaux docteurs.

Gerson et plusieurs de ses amis avaient porté leur choix sur Pierre d'Ailly, professeur de philosophie et de théologie au Collège de Navarre.

C'était un homme d'un grand savoir dont l'enseignement avait alors un retentissement universel. Esprit indépendant et curieux, il avait su captiver les élèves intelligents par la hardiesse et l'originalité de ses doctrines. Il était sans crainte pour les théories nouvelles, c'est-à-dire qu'il s'affichait comme *nominaliste*. Il y avait une pointe de témérité à s'engager ainsi contre les

respectables traditions de l'École et à dénoncer le néant des spéculations métaphysiques. Mais jamais la témérité n'a été un défaut aux yeux des écoliers français. Quels bons éclats de rire devaient retentir dans les cours ou dans les salles d'étude lorsque le maître spirituel, d'un syllogisme ou d'un dilemme dextrement lancé, perçait l'outrecuidance d'un docteur rival qui, la veille, avait chanté la louange des Genres ou des Espèces et célébré comme des divinités de la pensée, l'*Humanité,* la *Bovéité* et tout l'arsenal des abstractions mortes.

Pierre d'Ailly était donc populaire dans le monde des écoles.

Gerson, en particulier, avait pour lui une espèce de culte sacré, une affection respectueuse et tendre qu'il lui gardera toute sa vie ; aussi travaillait-il ardemment pour son élection.

Pierre d'Ailly fut élu.

Alors un tumulte effroyable s'éleva dans l'Université.

L'élection avait eu lieu au Pré-aux-Clercs.

Le soir, vers cinq heures, selon l'habitude, Navarre, la Sorbonne et les vingt-deux autres collèges descendirent à leurs pelouses.

Le Pré-aux-Clercs, en effet, était une longue bande de prairie et de jardins bordant la Seine et qui s'étendait depuis l'abbaye Saint-Germain-des-Prés jusqu'à la rue du Bac. C'est là que tous

les jours les écoliers de la capitale se donnaient rendez-vous ; on y jouait, on y devisait gaiement, on y buvait dans les guinguettes, ou bien l'on y méditait quelque bon tour aux bourgeois ou aux moines du quartier.

Ce jour-là on abandonna la soule et les tripots. Des groupes nombreux, agités, se formaient çà et là, se dispersaient pour se reformer encore. Le succès de Navarre et de Gerson avait fait naître des jalousies terribles dans les autres collèges et dans les autres Nations. Les étudiants favorables à d'Ailly félicitaient leurs procureurs de leur vote ; les autres, au contraire, criaient, tempêtaient à qui mieux mieux.

L'orage éclata, terrible, dans ces cerveaux surmenés et troublés. Toutes les passions se réveillèrent : rivalités de pays, de race, de maison, jalousies d'école, passions intellectuelles, mécontentements mal étouffés, rancunes personnelles.

On en vint aux injures, des injures aux coups, le sang coula. L'émeute gagna la rue. Un instant, on craignit un soulèvement général. Heureusement le prévôt de Paris, chargé de la police générale, n'eut pas le temps d'intervenir, et la querelle resta purement universitaire.

L'Université, en effet, depuis Philippe-Auguste jouissait de privilèges considérables ; elle avait sa justice, comme le clergé ; elle avait ses prisons et ses hommes de police.

Les *bedeaux* parvinrent à calmer les esprits.

Alors, on fit une enquête minutieuse, et on découvrit qu'un des principaux meneurs était un certain *Johannes Carlierus* de Navarre, originaire du diocèse de Reims. L'huissier consulta les registres du collège, et l'on s'aperçut que l'élève qui répondait à ce nom était du village de Gerson.

On le fit comparaître. Quelle ne fut pas la surprise des assistants quand il fut prouvé que l'émeutier n'était autre que le procureur de la Nation de France, Jehan Le Charlier, dit Gerson. Gerson, timide de nature, protesta maladroitement de son innocence : les juges le condamnèrent à la prison.

Séance tenante, deux *sergents* lui lièrent les mains et le conduisirent aux cachots de l'Université.

Cependant de grandes fêtes se préparaient pour la réception solennelle du nouveau Recteur.

Les cloches de Notre-Dame avaient annoncé la procession traditionnelle pour le lendemain. Aussi, dès l'aube, le Collège de Navarre présenta une animation extraordinaire.

Les étudiants, qui n'ont pas de rancune, avaient oublié les bagarres de la veille et accouraient en foule, au sommet de la « montagne ». Là, c'étaient les Anglais, avec leurs tuniques malpropres, leurs toques plates et le manteau tombant au-dessous des genoux en plis raides et sans grâce ;

on les regardait avec un certain mépris mêlé de colère depuis Crécy et Poitiers ; puis, c'étaient les Normands avec leur procureur Jean Courte-Cuisse ; gens graves, ils parlaient peu et gardaient un air de dignité composée qui tranchait sur le bavardage creux des Français, légers comme des clowns de cirque, dans leurs maillots collants aux couleurs voyantes, drapés avec afféterie dans leurs toges soyeuses semées de fleurs et d'arabesques. Ensuite venaient les Bretons, dont la versatilité était alors proverbiale ; les Bourguignons dodus au masque épais, à l'œil large et tout rempli de primitive sentimentalité ; les Lombards aux manières louches, les Italiens au geste menaçant, les Flamands, les Brabançons coquets et attifés comme des femmes.

Et tout ce peuple polychrome allait et venait, s'agitait en mouvements bizarres et désordonnés. A leur air imposant et solennel on reconnaissait aussitôt les théologiens. Ils étaient la majorité ; c'étaient d'ailleurs les princes de la pensée ; ils dominaient de leurs regards impassibles et de leurs sentences dogmatiques le petit peuple des Artiens effrayé de tant de majesté.

Les étudiants en médecine, peu nombreux, mal vêtus, marchaient à l'écart près des maîtres en décrets et s'entretenaient à voix basse ; les bourgeois, qui pouvaient les voir, les regardaient d'un œil fuyant et peu rassuré. On savait que s'ils ne

trouvaient pas toujours la formule salutaire qui devait guérir, ils avaient mille recettes pour faire ouvrir prématurément les bourses et les testaments.

A un signal donné, le silence se fit.

Le Recteur apparut sur le seuil de la porte d'honneur du Collège dans tout l'éclat, dans toute la pompe de son attirail solennel. Sur la tête, le bonnet carré des docteurs, sur les épaules, le gracieux mantelet d'hermine, il s'avançait d'un air paternel et grave, avec aisance et distinction, sans que sa marche parût embarrassée de la longue robe violette aux plis flottants, aux manches pendantes, qui l'enveloppait tout entier. Des franges d'or qui tombaient de son baudrier et du velours de son escarcelle jetaient leur note de richesse et de joie sur cet accoutrement magnifique mais sévère.

Toute la foule poussa, à trois reprises, le *Vivat!* traditionnel, et la procession s'organisa.

Quatre bedeaux ouvraient la marche et portaient les masses d'argent des quatre Facultés ; derrière le Recteur venaient le Syndic, le Greffier et le Trésorier de l'Université. Puis, sur deux rangs, la longue théorie des docteurs, les uns en épitoges rouges doublées d'hermine, les autres en chapes noires au col blanc ou en longs manteaux de couleurs variées et éclatantes. A la suite des maîtres se pressait la foule des étudiants, les uns

à cheval, les autres à pied, jouant du tambourin ou du fifre et précédés de leurs Doyens et de leurs Procureurs.

Gerson, du haut de la tour où on l'avait enfermé, vit le cortège défiler et gagner lentement la rue Saint-Jacques.

Sans doute, le pauvre enfant, ébloui de tant de faste et fier du triomphe de son maître bien-aimé, tout d'abord ne pensa pas à sa misère ; mais, quand les derniers replis de ce ruban immense qui se déroulait à travers les rues de la capitale eut disparu à un coude de la voie, que le bruit des tambours et des acclamations ne vint plus à ses oreilles qu'en échos vagues et lointains, Jehan, accablé de sa solitude et de ses angoisses, tomba sur sa couche et fondit en larmes.

Il savait qu'il n'était point coupable et que tôt ou tard son innocence serait découverte ; bien plus, sa pensée naturellement pieuse et docile avait accepté cette épreuve avec une résignation mêlée de joie ; mais, dans le grand silence de l'obscurité, toutes les impressions d'inconsciente sensibilité qu'il portait en lui s'étaient éveillées soudain, et montaient de son cœur ulcéré comme des voix douloureusement caressantes. Il lui vint à l'esprit qu'il était là parce qu'il était petit, parce qu'il était pauvre, parce que les autres avaient jalousé son succès ; et il entrevoyait l'avenir comme un calvaire sanglant où il lui faudrait monter, écrasé

sous le poids de son abjection, conspué par la vanité cruelle des pharisiens de l'opinion ou la suffisance lourde des puissants du jour. On lui avait dit que le lieu où il était né, *Gerson* ou *Gersen,* voulait dire *exilé,* et déjà il se sentait la victime oubliée, l'étranger sans patrie et sans famille. Tout l'isolerait des hommes, sa naissance, sa vocation, son tempérament, son travail, sa vertu même, mais surtout sa sincérité.

Et l'enfant sanglotait, quand la lourde targette qui fermait la porte tomba, et la voix du geôlier lui disait d'un ton compatissant : « Jehan Le Charlier, suivez-moi, vous êtes libre. »

Que s'était-il donc passé? Gerson en eut aussitôt le pressentiment.

Pierre d'Ailly, à la procession solennelle, s'était aperçu que son jeune protégé faisait défaut. Il s'était informé du motif de son absence et avait découvert facilement de quelle fâcheuse confusion Gerson, l'écolier modèle de Navarre, avait été victime.

Il y avait, en effet, au collège un certain Jehan Carlier dont le nom latinisé était synonyme de celui de Jehan Le Charlier, esprit turbulent et jaloux, originaire de Reims, qui avait trouvé là une occasion très favorable de perdre dans l'esprit de ses maîtres la bonne réputation de son compatriote. Les bedeaux, qui connaissaient mal les élèves, étaient tombés dans le piège, et avaient

infligé à l'innocent la peine méritée par le coupable.

Cette aventure, que rapportent la plupart des biographes de Gerson, n'est pas mentionnée dans le *Gersoniana*.

Ce n'est pas une raison pour la rejeter. Néanmoins nous ne pouvons guère admettre, comme on le fait communément, que ce fut à la suite de cet incident, et pour prévenir à jamais pareille confusion, que Jehan ait abandonné définitivement le nom de son père pour prendre celui de son lieu d'origine.

C'était en effet une coutume universelle au moyen âge, et qui avait, pour ainsi dire, force de loi, que les étudiants pauvres changeaient le nom de famille pour celui de leur pays.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons sans témérité conjecturer, qu'à partir de ce jour, Gerson eut, pour son nouveau nom, une sorte d'attachement sentimental, qu'il en médita avec une douloureuse saveur la signification amère, car, dans ses écrits, il nous rappelle sans cesse que ce nom de « Gerson » ou « d'exilé » est une prophétie et une sorte de révélation mystique de sa destinée :

Gerson m'a vu naître et ce mot sonne exilé,
Je tiens de la Grâce le beau nom de Jehan
Mais la Grâce elle aussi m'a donné mon surnom.

Cet incident fâcheux semble avoir été le seul

événement retentissant qui ait troublé la sérénité des études élémentaires de Gerson.

Pendant les quatre ans qu'il passa aux Artiens, sa vie s'écoula silencieuse et monotone, comme celle des écoliers laborieux, dans le travail quotidien et les exercices religieux prescrits à tout étudiant.

Plus préoccupés encore de former l'âme à la vertu qu'à la science, les éducateurs du moyen âge avaient depuis longtemps adopté un régime très détaillé de discipline religieuse et morale.

Gerson, comme tous ses camarades, se levait chaque matin à cinq heures, s'habillait à la hâte et descendait à la chapelle réciter Matines et assister à la sainte Messe. On revêtait l'habit de chœur; le surplis blanc, l'aumusse violette et la toque de même couleur. Puis toutes les voix de ces enfants et de ces adolescents s'élevaient à l'unisson dans une mélodie fraîche et sévère pour offrir à Dieu les prémices du labeur et du jour.

L'office divin terminé, chacun allait à ses études ; les récréations étaient peu nombreuses et de courte durée. Seulement le soir, plusieurs fois dans la semaine, tout le monde avait le loisir de descendre au Pré-aux-Clercs, rendez-vous général des étudiants de l'Université.

Alors, c'étaient, dans les rues tortueuses du quartier latin, des défilés sans nombre, bruyants et tumultueux. On marchait par petits groupes,

parlant d'études, devisant sur les leçons du jour, complotant quelque vengeance contre les pédagogues ou les bourgeois.

Là, c'étaient les étudiants de Montaigu, les pauvres « Capettes » cousus littéralement dans leur sac de bure étriqué, la figure jaunie et creusée par les privations, l'aspect malpropre, des sandales qui montraient la corde aux pieds, la tête enfoncée dans un capuchon dégoûtant ; plus loin, un autre groupe, aussi loqueteux, aussi pouilleux, courait lourdement, avec des allures maladroites et timides : c'étaient les dix faméliques du collège Fortet ; ailleurs, les étudiants du collège des Dix-Huit, dont le budget était de 25 livres par an ; puis les Bons-Enfants de Saint-Victor ; puis la foule énorme de ceux qui logeaient chez les « Maistres » ou les gens du quartier.

Tout ce monde débouchait des rues avec un bruit de torrent déchaîné.

Gerson, dont le caractère était réfléchi, se mêlait peu à ces bacchanales juvéniles. Avec deux ou trois camarades de Navarre, tels que Guillaume Deschamps, Nicolas de Clémenge ou Jean Courte-Cuisse, il gagnait quelque coin solitaire et se livrait à des jeux et à des ébats moins violents.

Il est rare que les joueurs passionnés deviennent de grands penseurs, des hommes à conscience pénétrante et profonde. La réflexion est une sorte de rêve, d'arrêt de l'esprit sur ce qui le frappe,

un oubli du corps et de ses facultés d'action. Pascal, Bossuet ou Kant auraient été mal à leur aise dans un monôme d'étudiants ou dans une partie de foot-ball anglais.

La pensée précisément s'éveillait de plus en plus dans Gerson ; après les études élémentaires du *Trivium,* il avait abordé les sciences plus sérieuses du *Quadrivium*. C'étaient l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie.

L'esprit de l'élève était forcé, par cette gymnastique toute mathématique, de quitter la sphère étroite des faits observables ou des règles logiques, pour s'élever dans le domaine de la spéculation plus abstraite, moins tangible, plus idéale.

Or, nous savons avec quelle ardeur fiévreuse Gerson fit son profit de toutes ces connaissances accessoires, dont, à la rigueur, il aurait pu se passer pour entrer à la Faculté de théologie. Il semblait comprendre que si la théologie a la prétention de s'élever au-dessus de toutes les sciences, elle ne peut prendre son essor ni de l'ignorance ni du mépris des vérités plus humbles.

Gerson savait, par expérience, que le théologien est volontiers suffisant et se plaît à regarder d'un sourcil dédaigneux ceux qui, comme lui, ne planent pas tout d'abord dans les hauteurs et s'efforcent de conquérir progressivement dans le champ de l'expérience une assise solide et large

où ils pourront établir inébranlablement l'édifice de leurs croyances.

Aussi plus tard, faisant un retour sur ses années de collège, il déclare résolument que rien n'est méprisable dans le sanctuaire de la pensée :

« La rhétorique, la poésie, les mathématiques, toutes les sciences, en un mot, sont utiles au penseur et au théologien. Dans l'étude quelle qu'elle soit, la vérité la plus haute trouve un aliment, un principe de force et de beauté (1). »

Gerson ne craint donc pas d'être un moderne, d'être de son temps, quitte à se faire traiter de téméraire, quitte à se blâmer lui-même de ses hardiesses, plus tard, à cette époque de quiétude intellectuelle à laquelle nous arrivons tôt ou tard et où l'esprit le plus vif perd toute curiosité, toute spontanéité, et rejette, comme un cauchemar importun, jusqu'au souvenir de sa jeunesse et de son activité.

Gerson dévora avec passion tout ce que la littérature du monde entier offrait alors aux esprits avides de pâture intellectuelle. Il ne se contente pas d'Aristote, de Platon, des Pères, il court aux auteurs profanes :

« Je me souviens, écrira-t-il sur la fin de sa vie, pendant que j'étais étudiant, avoir puisé moi aussi à toutes ces sources auxquelles s'abreuve si

(1) *Op. Gers.*, I, 98, D.

volontiers la jeunesse : ainsi j'ai lu Boëce, Ovide, Térence, Juvénal, Alain de Lille, de Saint-Amour, Abélard et ses lettres à Héloyse, Marcien Capella, et d'autres encore (1). »

Peut-être même, comme ses camarades, eut-il la faiblesse de se plaire au fameux *Roman de la Rose* qui alors faisait tourner toutes les imaginations, et contre lequel il écrivit plus tard une si virulente diatribe.

Gerson ne craint pas d'avouer ses erreurs et ses torts.

Il reconnaît lui-même qu'il céda plus d'une fois, pendant le cours de ses études, aux attraits d'une curiosité malsaine ; il se plut dans la subtilité vaine des discussions scolastiques ; comme les jeunes gens de toutes les époques, il préféra au vin généreux de la pensée large et forte l'artifice et le procédé. Ainsi, pour donner à ce qu'il écrit l'attrait de l'extraordinaire, il remplit ses ouvrages de citations bizarres ou inattendues ; il se crée une langue touffue, recherchée et comme entortillée de métamorphoses à la mode, de périphrases et de formules laborieusement enchevêtrées.

Gerson eut donc sa crise intellectuelle, son intempérance d'esprit et d'imagination.

Faut-il aller plus loin et dire qu'il eut des fai-

(1) *Op. Gers.*, I, 296, B.

blesses plus redoutables, celles dont on ne se relève jamais tout entier, des faiblesses de cœur?

On l'a cru, ou du moins on nous l'a laissé entendre.

« Comment, nous dit-on, Gerson, au milieu de ce flot d'étudiants cosmopolites et débauchés, aurait-il pu traverser d'un pas ferme, sans chute, sans froissement, l'orage des passions les plus vives? Le vice n'était-il pas partout, dans le peuple comme chez les princes ; ne recevait-il pas trop souvent comme une consécration publique de la part des autorités d'où l'on attendait l'exemple? D'ailleurs, nous connaissons le fond de sensibilité exagérée de ce jeune homme ; une âme ainsi faite ne peut contenir, pendant toute une existence, les bouillonnements intérieurs, l'assaut de palpitations répétées ; tôt ou tard, elle éclate, elle se brise. »

Gerson, en effet, a connu si intimement les secrets de l'âme humaine, il en a dépeint les maladies avec une telle crudité de couleurs, il a proposé pour le relèvement des mœurs une thérapeutique si minutieuse, si étudiée, si empressée, que sa pitié doit être une pitié éclairée ; il semble qu'une telle compassion ne peut naître que de l'expérience et du malheur.

Au reste, Gerson semble avoir voulu nous faire des demi-confidences sur l'intimité de sa vie, dans plus d'un endroit de ses ouvrages.

« Gloire à l'homme délivré de ses passions, s'écrie-t-il dans son *Centilogium de Impulsibus ;* mais qu'il soit plein de pitié et de mansuétude envers autrui ; son expérience doit être pour lui une source de miséricorde envers tous ceux qui souffrent les maux dont il est délivré. Pitié et miséricorde pour les pécheurs publics, pitié pour les pécheresses. Ne jugeons personne, ne condamnons personne : c'est le Seigneur qui juge des chutes, c'est lui aussi qui relève, et il peut affermir dans la justice celui qui chancelle ; j'en ai fait l'expérience : Dieu m'a confirmé dans sa grâce après des chutes, hélas ! nombreuses. »

Qui donc ne serait heureux de tendre une main compatissante et pleine de pardons à celui dont l'âme est elle-même remplie d'indulgences si spontanées pour toutes les misères de l'humanité ?

Mais Gerson n'a pas besoin de notre pitié. Ceux qui ont un instant douté de l'intégrité absolue de sa vertu n'ont qu'à le lire en entier. Ils trouveront, dans son œuvre, une telle sérénité, dans ses pensées une telle pureté, dans son style, comme dans toutes ses expressions, un tel parfum de réserve, de dignité personnelle, de fierté chrétienne et sacerdotale, qu'ils seront forcés de s'avouer eux-mêmes qu'il y a des luttes terribles où cependant l'humanité triomphe et que Gerson, dans un siècle de corruption universelle, resta la preuve vivante de la victoire définitive que peut avoir une volonté

trempée par la grâce, sur les sollicitations de l'exemple, du tempérament et des instincts les plus tyranniques.

Que faut-il donc entendre par ces chutes nombreuses dont s'accuse le scrupuleux chancelier?

La conscience morale est comme l'œil du corps, elle s'affine à l'exercice, elle devient plus pénétrante, plus sensible et d'une délicatesse exquise. Comme les peintres difficiles qui, fatigués des jeux d'une lumière banale, s'en vont chercher dans le reflet des eaux ou dans le rayonnement des soleils couchants des nuances inattendues et imperceptibles pour nos organes grossiers, ainsi font les âmes d'élite : elles analysent minutieusement leurs aspirations, leurs mouvements intérieurs, et, dans cette région obscure où finit le désir et où naît la moralité, elles découvrent sans peine un monde d'actes, en apparence indifférents, mais dont leur perspicacité sait mesurer sans erreur la part de bonté ou de malice qui s'y trouve.

Gerson a toujours été une âme timorée, d'un sens moral très impressionnable. Rien donc de surprenant que ces défaillances inhérentes à notre nature soient devenues, aux yeux de son jugement si difficile, des écarts mortels ; et, comme le progrès d'un individu, ainsi que sa marche physique, n'est qu'une série de chutes incessamment renouvelées mais incessamment contenues ou réparées,

Gerson, spectateur toujours attentif de ses déchéances, s'en est fatalement exagéré le nombre et la gravité.

Est-ce à dire pour cela qu'il n'ait eu dans sa vie que des simulacres de lutte, que les ennemis intérieurs dont il se plaint n'aient été que des fantômes aux coups inoffensifs, créations chimériques de son imagination ou de sa foi religieuse inquiètes ?

Non assurément.

Gerson a ressenti, comme tout le monde, les passions violentes de son âge, de son tempérament, de sa profession.

Bien plus, il a trouvé, dans cette observation journalière de lui-même, un surcroît de dangers et comme une source inépuisable de périls sans cesse renaissants et de plus en plus menaçants.

« Qui fait l'ange, fait la bête », a dit Pascal ; il y a de l'amertume et une ironie désespérante dans cette boutade sanglante, aveu d'une conscience religieuse des plus profondes qui aient existé ; mais il y a aussi une grande vérité. L'homme, comme toute chose, tend à l'équilibre, et le cœur peut avoir sur l'esprit qui veut trop s'élever des vengeances terribles, « des vengeances de grand seigneur ».

Gerson, dans sa vie, par une énergie de fer, a su prévenir ces catastrophes où peut sombrer, en un instant, une vertu que l'on croyait assurée.

Dans sa jeunesse même Gerson a mis une telle âpreté virile à dégager de ses entraves naturelles l'idéal de perfection qu'il voulait édifier que, par les macérations, par les jeûnes, par les disciplines, il a essayé d'étouffer en lui les exigences de la chair. Il nous l'avoue, il a même mis dans cette sévérité envers lui-même de l'indiscrétion, presque de la barbarie ; il a été trop loin, il le reconnaît plus tard dans la paix de la retraite, quand son âme désormais paisible oublie la maladie dont elle a souffert, pour ne plus se rappeler que l'énergie cruelle des remèdes :

« Dans mon premier âge, je le confesse, j'ai fait preuve d'un zèle exagéré et j'ai appris par la suite que ce traitement moral n'avait pas toujours été raisonnable. »

C'est qu'en effet, comme le reconnaît Gerson lui-même, l'homme a beau faire, il doit se résigner à vivre dans la lutte et garder le glaive dans la plaie, comme un témoin de la blessure jadis reçue par l'humanité et comme un avertissement du péril continuel dans lequel doit s'écouler notre existence. Ne pas comprendre cette nécessité, c'est s'exposer au découragement final après une série de combats que ne saurait couronner ici-bas une victoire définitive.

CHAPITRE III

L'Œuvre du Chancelier.

Gerson avait terminé le cycle de ses études préparatoires : depuis 1379 il était bachelier ès arts ; en 1381 il affronta l'examen plus difficile de la maîtrise et obtint la *Licence* d'enseigner.

En quittant les Artiens, Gerson passa à la Faculté de Théologie, d'où il sortit docteur huit ans après, en 1388.

Gerson avait vingt-cinq ans. Déjà il jouissait d'une telle réputation de science et de vertu, qu'il fut chargé officiellement par l'administration du collège de Navarre de prêcher devant ses maîtres et condisciples assemblés son premier panégyrique de saint Louis (1).

Pierre d'Ailly voulut conserver à l'école qu'il dirigeait le jeune orateur en qui l'on fondait tant d'espoir.

Gerson fut attaché à la maison qui l'avait élevé.

Il y enseigna la théologie en même temps que

(1) *Op. Gers.*, III, 1457.

Gérard Machet, Pierre de Nogent et Nicolas Clémengis. Ce dernier, plus jeune de quelques années, avait été son condisciple, fut son élève, puis son collègue, et resta toujours son ami fidèle.

Toutefois, le poste de professeur ne suffisait pas à l'activité du jeune docteur. D'ailleurs Gerson n'était pas riche et il avait à charge plusieurs de ses frères dont il dirigeait et assurait l'éducation. Il profita donc de ses relations avec Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et se fit attacher à la Cour de Charles VI comme prédicateur.

Philippe le Bon, oncle du roi, était populaire ; il aimait les lettres et les arts et traita Gerson avec faveur. Pour accroître les revenus insuffisants de son protégé, il lui donna encore un bénéfice dans le comté des Flandres et le fit nommer chanoine de Paris.

Gerson vivait déjà depuis sept ans dans cette servitude dorée, prononçant aux grandes fêtes de l'année, devant toute la Cour réunie, ces nombreux discours d'apparat, soigneusement élaborés dans le goût du temps et dont le mérite allait rejaillir sur son bienfaiteur, lorsque ce rôle tout mondain d'orateur patenté commença à peser lourdement sur sa dignité sacerdotale. Il s'en ouvrit à son bienfaiteur et postula la fonction de Chancelier de l'Université, restée vacante par le départ de Pierre d'Ailly, nommé évêque du Puy.

Gerson espérait ainsi obtenir une vie plus indé-

pendante, et, en même temps, son dessein était de travailler à la réforme de l'éducation dans les collèges de l'Université.

Cette nomination à une charge éminente, la jeunesse du titulaire, le zèle qu'il déploya contre les abus intellectuels et moraux des professeurs et des pédagogues, l'affection exclusive que lui vouèrent les écoliers, déchaînèrent contre le nouveau Chancelier les passions les plus violentes du corps universitaire.

Gerson sentit vivement ces premières expériences de la vie. Il eut, dans ces luttes, comme une révélation soudaine du mauvais vouloir et de l'hypocrisie des hommes. Passant d'une vie toute spéculative à l'action précise, Gerson était peu accoutumé à ces contradictions journalières où se heurtent les théories de l'école. Il en souffrit violemment et, à la fin, découragé, désillusionné, il résolut de quitter Paris et d'aller occuper un nouveau poste où, pensait-il, il serait à l'abri de ces tracasseries mesquines et incessantes.

Ce fut encore le duc de Bourgogne qui vint à son aide avec une bonté toute paternelle, rare à cette époque chez les gens de cour.

Gerson fut attaché à l'église Saint-Donatien de Bruges, mais à la condition qu'il continuerait à remplir ses fonctions de Chancelier de l'Université. Gerson, d'ailleurs, depuis 1395, était en relation avec le clergé des Flandres, grâce au béné-

fice qu'il avait obtenu dans ce pays. Nous savons même qu'il prit part en 1397 à une délégation du Chapitre de Bruges venant soumettre au duc de Bourgogne, souverain du pays, l'approbation d'un prévôt récemment élu (1).

La Bruges où Gerson allait se rendre n'était pas la cité morte d'aujourd'hui, la ville aux grands silences qui dort, depuis des siècles, dans un crépuscule d'ombres artistiques et de fastueux souvenirs. Bruges, « la Venise du Nord », comme l'appelaient les chroniqueurs, était, au contraire, le rendez-vous cosmopolite et bruyant de tous les commerces, de toutes les industries et de tous les plaisirs.

Depuis 1362, l'enceinte fortifiée des remparts avait été considérablement agrandie, et la ville ne mesurait pas moins de sept kilomètres de pourtour. Bien que située à quatre lieues du rivage, elle communiquait directement avec la mer par le large canal du Zwin. Les vaisseaux de lourd tonnage entraient dans son port et mariaient les silhouettes de leurs mâts aux clochers sans nombre des chapelles.

En 1400, Bruges n'avait pas encore reçu la visite de ses peintres fameux : Memling n'était

(1) D'après un manuscrit cité par Thomassy : *Jean Gerson et le grand Schisme d'Occident*, Mgr Bourret a cru, de ce fait, que Gerson avait quitté Paris dès 1397 ; il y a là une erreur que d'ailleurs ont évitée tous les biographes de Gerson.

pas né, et il fallait attendre dix ans l'arrivée des Van Eyck. Par contre, toutes les autres créations variées par lesquelles l'esprit humain, dans sa pleine activité, manifeste sa richesse et sa fécondité, étaient en train de s'épanouir comme des moissons luxuriantes au soleil des Flandres. Orfèvrerie, joaillerie, tapisserie, art de l'enluminure, de la gravure, de la ciselure, dentelles, ivoireries, travaux sur bois, sur métal, sur pierre, tout éclatait à la fois, dans un foisonnement de richesses inouïes et d'habileté consommée.

L'architecture surtout faisait des prodiges. La ville, découpée en tous sens par les ramifications du Zwin, de la Reie et de la Beuterbeke, ressemblait à un vaste échiquier très irrégulier, dont les raies tortueuses et bleues reflétaient, comme dans un miroir rempli de frissons, les pignons dentelés des maisons seigneuriales, ou l'ombre glissante des grandes dames, aux longues traînes pailletées d'or, à la coiffe énorme, ramagée de pierreries et de dentelles.

Et, de-çà de-là, les monuments capricieux sortaient de terre avec leurs lignes nonchalantes et légèrement courbées par le haut, dans un beau geste de révérence ; les tourelles mignonnes s'accrochaient en encorbellement à la masse imposante des tours, comme une « gente » damoiselle au bras d'un puissant chevalier.

Partout c'étaient des formes gracieuses, aisées,

audacieuses quelquefois, que le soir dessinait en traits indécis et tremblants sur le blanc fugitif des crépuscules.

Le beffroi, le Waterhall, aujourd'hui détruit, les églises Notre-Dame, Saint-Sauveur, Saint-Jacques, Saint-Gilles, la chapelle du Précieux-Sang, étaient construits. L'hôpital Saint-Jean et le Béguinage s'agrandissaient tous les jours.

Mais c'était surtout dans le *Burgh*, noyau de la ville, où précisément se trouvait l'église Saint-Donatien, que l'art architectural avait accumulé, depuis des siècles, les trésors de ses inventions et de ses splendeurs.

Autour d'un carré, à peu près régulier, se dressaient le palais du Franc, la maison de l'Écoutète, le greffe de la ville et la prison. L'Hôtel-de-Ville actuel, d'un dessin si léger, si riche et si délicat, venait de remplacer le *Ghiselhuys*, ou maison des Otages.

Gerson vraisemblablement dut habiter près de son protecteur, c'est-à-dire à la *Loove*, ou demeure du comte ; l'église Saint-Donatien n'était qu'à quelques pas, mais plus au nord. C'était une chapelle assez modeste de dimensions, mais très importante par les privilèges dont elle jouissait et la situation qu'elle occupait au centre de la ville, au milieu des monuments de l'administration féodale et des dépendances de la cour.

Gerson passa à Bruges un peu plus de trois ans,

tout probablement du mois d'avril 1400 au mois d'août 1403. Il semble que, dans cette paix brillante, au sein même de toutes ces grandeurs, Gerson dût trouver le secret de jouissances sereines et impérissables. Il n'en fut rien. Ce séjour de Bruges fut encore pour Gerson une époque de luttes et de tourments, de scrupules moraux et de désenchantements complets.

A quoi donc attribuer cette sorte de défaillance mentale, ce dégoût précipité d'une vie en apparence si pleine d'attraits et de séductions? Les causes en furent multiples sans doute, mais la raison principale de l'ennui qui ne cessa de ronger le Chancelier se trouve dans les profondeurs mêmes de sa complexion morale et de son tempérament.

Gerson est un savant, un érudit, un penseur même, mais avant tout un croyant, à la foi simple et presque populaire. Il n'est point un artiste ; pour lui l'art devait être un amusement frivole qui détache l'âme des pensées éternellement pratiques. L'artiste peut paraître un homme sensuel, un homme qui, semblable au néophyte de Platon, contemple l'œuvre de Dieu non en elle-même, mais dans les ombres fugitives qui nous les révèlent. Gerson devait mépriser ces passe-temps qui fascinent l'âme au lieu de la lancer de suite vers les immuables splendeurs.

D'ailleurs, l'éducation scolastique qu'avait reçue Gerson desséchait la pensée, lui enlevait à des-

sein les formes dont elle se revêt d'elle-même, afin de la livrer nue à une analyse inexorable. L'école décadente du moyen âge n'a jamais donné un artiste ; ce sont ceux-là seuls qui ont eu le bonheur d'y échapper qui ont produit quelque chose : les maçons ignorants, les peintres naïfs, les frères méprisés des couvents ou les pauvres hères reçus par pitié dans les hospices et les cours féodales.

En lisant Gerson, comme on regrette qu'il n'ait pas vécu à une époque moins grisée de formules ! Au lieu de cette érudition souvent puérile, de ces morcellements indéfinis en *propositions, contre-propositions, distinctions, sous-distinctions,* de ces citations tirées en tous sens et prises au hasard pour des raisons, on aurait eu l'expression large et vivante d'un génie très puissant, très personnel, et, par là même, beaucoup plus humain et plus harmonieux.

D'ailleurs, Gerson ne pouvait rencontrer à Bruges, dans cette ville où il semble que toute âme bien née aurait voulu vivre, une distraction efficace à la hantise intérieure des doutes et des préoccupations qui l'assaillaient sans cesse. Dans la nouvelle société qui venait de le recevoir, il ne trouvait, au contraire, que motifs à nourrir sa mélancolie.

Il ne faut pas, en effet, se faire d'illusion sur ces sociétés brillantes des XVe et XVIe siècles,

toutes en dehors quoique très religieuses dans le train visible de la vie journalière.

Quand on cherche le lieu de choix où devraient vivre heureuses les âmes d'élite, semblables à celle du bon Chancelier, il semble que cette retraite angélique n'existe pas, ne saurait jamais exister sur notre terre trop turbulente, trop agitée. Il leur faudrait, comme aux vierges de Memling, l'abri d'un toit léger et silencieux, une demeure écartée du reste du monde, fermée à toutes les passions, où l'on prie les mains jointes, où l'on adore sans exagérer, où tout est bonne foi, désintéressement, ingénuité ; il faudrait pour compagnes à ces âmes les saints des vieilles légendes, les vierges naïves des catacombes, les moines antiques, qui croyaient sans savoir ; pour atmosphère, il faudrait le parfum des lis, l'odeur discrète de l'encens ; pour lumière, les jaillissements tamisés des vitraux, le rayonnement estompé des cuivres ; pour musique, la mélopée lente et persuasive des vieux cantiques gravés aux parchemins des missels ; il faudrait, en un mot, une demeure où tout fût chrétien, où rien ne fût que chrétien.

La cour des comtes de Flandre était loin d'offrir au pieux Gerson cette sérénité calme et tempérée, cette solitude peuplée de candeur naïve et de simplicité recueillie.

C'étaient tous les jours, sous le faste des ors et

des pierreries, la turpitude brutale, la débauche cynique et malpropre ; les chants de dévotion alternaient avec les grivoiseries ordurières.

Le matin, on allait aux offices, et le soir on recommençait la série des festins indécents et des goinfreries ignobles. L'élégance affectée des grandes dames crevait sous la secousse violente de leurs passions mal contenues. Point de pensée dans ces cerveaux factices ; des mots, des phrases banales, des sourires forcés ; c'était alors, plus que jamais, toute la politesse et tout le savoir-faire d'un monde qui n'était grand que par sa fatuité et ses ridicules. Chez ces hommes de féodalité arrogante, le sentiment du devoir n'était pas encore né. La franchise, la droiture, le respect, la pudeur, tout cela était ignoré ; un blason chamarré de devises et de symboles, un coup d'épée brutalement lancé, quelques grimaces pieuses : voilà le code princier et aristocratique de toutes les vertus.

On se demande comment Gerson put vivre, même aussi peu de temps, dans de pareilles mascarades, au milieu de ces brillants mensonges. C'est que, à Bruges, il trouvait du moins le pain nécessaire à la vie du corps, ce pain que ne pouvait toujours lui fournir la charge, pourtant si glorieuse, de Chancelier de l'Université.

Mais comme il souffrait dans sa dignité froissée de chrétien sincère et d'enfant du peuple ! Il faut

méditer la *Lettre de Démission* qu'il composa à la fin de son séjour à Saint-Donat, et lire entre les lignes tout le dégoût que lui inspiraient les mœurs affreuses des princes et des courtisans favoris de son bienfaiteur.

Nous voudrions, pour la satisfaction de notre orgueil, qu'il eût brisé plus tôt sa chaîne de servitude et que, secouant sur cette société affreuse le manteau de son mépris, il eût jeté plus vite à la face de ces fous hypocrites un adieu brutal et vengeur.

Il ne l'a pas fait, car Gerson, par tempérament, comme par éducation, a toujours été un timide et un irrésolu dans les choses qui le concernaient personnellement.

Il chercha donc à se distraire, espérant par là donner le change à ses préoccupations et à son appétit de vie sérieuse.

Du reste, Gerson avait laissé là-bas, sur la rive gauche de la Seine, tout le peuple des étudiants dont il était, en quelque sorte, le père. Il leur écrivit plusieurs lettres, et essaya, de loin, à réaliser dans les écoles ces réformes si urgentes qu'on n'avait pas voulu lui laisser mener à bout, pendant qu'il habitait Paris. Puis, remontant à la source des maux, Gerson dénonça, avec une énergie dont, au premier abord, on ne le croirait pas capable, les mœurs corrompues des gens d'Église, implora de son protecteur et ami, Pierre

d'Ailly, l'appui de sa haute influence pour réprimer les scandales qui déshonoraient les cloîtres et la société. Ces diverses lettres, écrites pendant le séjour de Bruges, ont pour nous un intérêt tout particulier. Non seulement elles ont l'avantage de nous renseigner sur certains points des théories éducatrices de Gerson, mais, de plus, elles nous font toucher du doigt toutes les mesquines tracasseries auxquelles fut en butte le jeune Chancelier, au commencement de sa carrière. Après les avoir lues, nous comprenons mieux sa résolution subite de quitter Paris et de chercher ailleurs moins de mauvais vouloir, plus de sincérité et plus d'indulgence.

La première de ces *Lettres* est datée d'avril 1400, et adressée à Pierre d'Ailly.

Gerson, on le sent, porte encore, saignante au cœur, la blessure qui a motivé son départ, et c'est en termes sombres, violents et à peine contenus, qu'il en parle à son confident : « Tout le corps de l'Église, dit-il, est pollué de la boue infecte du crime, et il n'y a plus pour moi, nouvel Ézéchiel, qu'à pleurer sans espoir dans la sagesse des hommes (1). »

Pierre d'Ailly venait de prendre son siège du Puy, aussi Gerson s'entretient-il volontiers avec lui de la charge écrasante qui incombe désormais

(1) *Op. Gers.*, I, 120, D.

à tous les dignitaires ecclésiastiques. La lettre, alors, prend l'allure d'une confession indirecte. Gerson dépeint avec complaisance les amertumes du pouvoir et met sur le compte de son ami des sentiments qui sont, avant tout, ses propres sentiments, touchant les grandeurs et le commandement dans l'Église :

« Et, toi, ô Père si bon, que penses-tu de ton nouveau fardeau, de ta charge d'évêque? Oh! je le devine aisément. Je connais trop tes goûts simples, tes mœurs tempérées, pour ne pas savoir que tu gémis sur ton élévation récente et que tu désires ardemment déjà redescendre dans la plaine. Comment donc pourrait-il en être autrement, puisqu'il n'y a plus maintenant dans le gouvernement pastoral qu'anxiétés, que souffrances, que périls continuels pour l'âme et pour le corps...

« ... On se récriera peut-être, et on me demandera où sont ces nouveaux dangers qui rendent plus précaire et plus misérable que jamais la condition des chefs dans l'Église?... Vous ne voyez que le schisme extérieur, voyez donc ce schisme invisible, plus profond, qui déchire les âmes. La tête est atteinte : chez les premiers pasteurs du troupeau, l'oisiveté est devenue ingénieuse, les plus honteuses habitudes ont tout envahi, et, comme dit Sénèque, les crimes, à force d'être répétés, sont passés dans les mœurs. Je sais ce que je dis, et pour ne parler que de ce que j'ai vu, je

sais que dans des églises cathédrales, et dans les plus célèbres, il n'y a, la plupart du temps, que folie et mensonge. On a recueilli les restes du paganisme et de l'idolâtrie pour en faire une parure à nos autels. Rien n'empêche cette immonde prostitution, ni la majesté de la prière, ni le respect de l'Hostie, ni la pompe sacrée des mystères...

« Allez donc, vous qui avez charge d'âmes, essayer une critique ou même un conseil ; on vous rit au nez, on vous siffle, on vous attaque de toutes manières. — Voilà que le Ciel, vous disent-ils, nous envoie un troisième Caton ; ne soyez donc pas si difficile, vos prédécesseurs avaient bien votre sagesse ; eux aussi servaient l'Église, et jamais ils ne nous ont blâmés, ils nous flattaient même. — Et voilà comment la négligence des dignitaires disparus devient une arme contre les dignitaires d'aujourd'hui...

« Ajoutez à cela la pusillanimité, la défection lâche dans les subordonnés, dans ceux sur qui devrait reposer la confiance de l'évêque ou du supérieur. Ce ne sont plus pour lui des auxiliaires, ce sont des loups en furie, des lions acharnés, des pourceaux voraces qui déversent partout la rage dans leurs paroles, dans leurs écrits, dans leurs actions. C'est du monde ecclésiastique que je parle et, par-dessus tout, des Chapitres de Cathédrale. »

Puis Gerson continue son inexorable réquisi-

toire : on dirait l'âme ardente du fougueux Clémengis dénonçant toutes les turpitudes, les exagérant pour se donner le plaisir de tonner plus fort, et l'on est surpris de trouver tant d'intempérance, tant de satirique audace dans un homme à la conscience toujours en émoi, ennemi des déclamations et des récriminations inutiles.

Gerson accuse successivement et les évêques cupides et mondains, et les théologiens qui distillent leurs rêveries au creuset de leurs sophismes, au lieu de servir au peuple la saine doctrine, la morale de l'Évangile ; puis, comme effrayé de sa colère et de sa témérité, il sent le besoin d'adoucir par un correctif la virulence de ses diatribes, et il ajoute :

« J'ai vomi tout ce que j'avais sur le cœur, ô père très aimé, parce que j'ai confiance en vous. Ce n'est pas que par là je veuille faire le docteur, ou le censeur, moi qui suis incapable de suffire à ma propre conduite ; seulement je voulais pleurer avec vous sur nos erreurs et nos emportements. C'est qu'en effet on ne voit jamais si bien le mal que lorsqu'on l'approche de très près ; jamais non plus on n'en découvre si manifestement toute la repoussante laideur. Alors, comment ne pas éclater, lorsqu'on sent au fond de sa poitrine le saint frémissement du bien et du zèle pour Dieu (1) ? »

(1) *Op. Gers.*, I, 120 sqq.

Voilà bien, en effet, la clef de la contradiction apparente que nous avons signalée déjà entre le ton exaspéré de cette lettre et la douceur coutumière de Gerson : Gerson n'est emporté que parce qu'il aime Dieu, le bien, sans limite, sans mesure. Il est, comme tous les dévots, jaloux de son idéal. Pendant le cours de sa vie, il en sera toujours ainsi ; toutes les fois que Gerson croira la cause de Dieu ou de l'Église en jeu, comme tous les Apôtres, ce pacifique deviendra tout à coup un sublime passionné ; il aura des éclats, des entreprises tragiques.

Gerson a brigué le poste de Chancelier avec l'arrière-pensée de réformer l'Église et la jeunesse des écoles. Aussitôt nommé, il se met à l'œuvre intrépidement, fiévreusement, et ne supporte plus qu'on s'oppose à ses desseins. Dès qu'on le contredit, il s'indigne, il se fâche, et, lorsque sa personne même devient un obstacle à la réussite de ses rêves, il part, il s'exile, sachant que pour le Verbe de Dieu il n'y a ni patrie ni frontière et que la semence jetée aux champs du Christ germe et fructifie en l'absence même du laboureur. Tout ce qu'il désire, c'est qu'une main sacrilège ne vienne pas semer l'ivraie pendant qu'il est au loin : il la repousse avec une sollicitude jalouse, avec brutalité même si elle menace de nuire à son œuvre.

Les *Lettres* adressées aux élèves de Navarre

sont conçues dans le même esprit d'apostolat et de défense religieuse. Gerson leur signale avec minutie tous les dangers de l'esprit et du cœur auxquels les exposent et leur jeunesse et l'ignorance ou l'oisiveté criminelle de certains pédagogues.

Dans la première de ces lettres, plus spécialement dirigée aux étudiants en théologie, le Chancelier les met en garde contre le bavardage creux de certains docteurs à la mode qui remplissent la mémoire de leurs élèves de théories ineptes et indigestes, qui, suivant le mot de Sénèque, ignorent les choses nécessaires à la vie, parce qu'ils se sont consumés à apprendre des superfluités. Que le jeune étudiant se garde aussi de ce qu'on pourrait appeler l'intempérance de la plume, parce qu'elle conduit à l'intempérance du cœur.

« On a maintenant, dit Gerson, la manie d'écrire à tout propos sur tout sujet, sans se préoccuper de la pensée, sans prendre garde à l'harmonie, à la mesure rigoureuse de la phrase. Ce que nous écrivons a quelque chose d'imprécis, de flottant, de barbare et d'inachevé. Incapables d'une conception originale, nous ressassons les pensées des autres, nous les défigurons alors que nous croyons les rajeunir en les faisant nôtres, semblables à ces démolisseurs stupides qui, pour réparer des œuvres d'art impérissables, commencent par les détruire. »

Puis, c'est à ceux qui ont la maladie de l'érudition qu'il s'en prend aussitôt ; il tourne en ridicule ces hommes, élèves et professeurs, qui citent à tout propos, pour le plaisir de citer ; qui, lecteurs infatigables, effleurent tout et ne s'assimilent rien.

« Notre capacité, remarque Gerson, non seulement est bornée, mais, bien plus, elle est petite, elle est étroite, et insuffisante à contenir tout le flot des pensées nouvelles, des publications journalières. Soyons donc raisonnables, ordonnons notre esprit et faisons un choix judicieux de nos lectures. Il y a des livres qu'un homme doit se contenter de ne pas ignorer ; d'autres, qu'il est bon de consulter plus souvent, soit pour notre intérêt, soit pour notre plaisir ; d'autres enfin avec lesquels il faut vivre sans cesse, qui doivent être comme les domestiques de notre pensée, les fidèles chambellans de notre esprit. Avec eux nous devons vivre dans un colloque incessant et intime, comme avec des amis confidents de nos plus secrètes pensées (1). »

Gerson laisse, dans le choix de ces livres nourriciers de l'âme, la plus grande liberté : nos goûts varient avec l'âge, avec le caractère, avec le temps et les circonstances surtout ; cependant, tous nous avons le devoir rigoureux de n'élire comme con-

(1) *Op. Gers.*, I, 107, 108.

seillers de nos sentiments que les ouvrages qui nous mènent le plus efficacement à Jésus-Christ, à la charité divine, « résumé et seule fin de toute la science », comme dit saint Paul.

Le jeune étudiant devra donc s'efforcer de découvrir cet auxiliaire précieux entre tous de sa perfection intellectuelle et morale, et quand il l'aura trouvé, il devra se repaître de ses conseils, les changer en sang et nourriture, s'en engraisser spirituellement et moralement (1).

A ceux qui recherchent plus particulièrement la science sacrée, Gerson recommande volontiers le Maître des Sentences, Bonaventure, Durand, Henri de Gandave ou saint Thomas.

Pour ceux qui veulent surtout s'édifier en lisant, il conseille les histoires des diverses manifestations de la vie chrétienne, tels que le *Dialogue* de saint Grégoire, les *Conférences* et les *Vies des Pères*, les *Confessions* de saint Augustin, ainsi que ses autres réflexions religieuses et morales, la *Rhétorique divine* de Guillaume de Paris et les *Légendes des Saints*, et tous ces écrits pieux à l'ardeur communicative et entraînante.

Gerson même ne sera pas exclusif; si l'élève ne trouve pas dans cette nomenclature où satisfaire tous ses goûts, il le laissera volontiers ouvrir les auteurs païens, pourvu qu'il n'en fasse pas

(1) *Op. Gers., loco citato.*

sa lecture unique, tant à cause du profit qu'il pourra retirer de leur sagesse parfois très profonde que du charme incontestable de leur art consommé.

Seulement, dans tous les cas, la culture de l'esprit ne devra être considérée que comme un élément de l'éducation générale de l'individu. L'esprit, à lui tout seul, n'est qu'une portion très incomplète de la nature morale de l'homme ; aussi l'étudiant devra-t-il, de toute nécessité, se nourrir non seulement de livres de science pure, mais encore et surtout de livres moraux, de livres qui incitent à l'action, qui réchauffent les énergies à mesure qu'elles se meurent.

C'est une règle de direction morale sur laquelle Gerson n'a jamais varié de toute sa vie. Comme Pascal, et comme la plupart des grands penseurs chrétiens, il est convaincu que « le cœur a son ordre » et que cet ordre n'est pas toujours celui de l'esprit, qu'entre croire et savoir il y a un abîme profond, un abîme que la poussière des raisons et des calculs ne saura jamais combler.

Ce n'est point désespérer de l'homme que de le concevoir ainsi, c'est simplement le définir d'après ce que nous en apercevons par l'expérience journalière et l'observation réfléchie.

Sans doute, l'esprit, principalement chez certains tempéraments orientés dans une direction particulière, a une puissance de domination très

grande sur toute leur économie morale. Développez, chez un adolescent, la passion de l'étude, prenez-le au cerveau, vous ferez taire chez lui, ou du moins vous rendrez moins obsédantes des voix bien puissantes, vous amortirez le feu d'ardeurs facilement en révolte, mais le moraliserez-vous complètement dans toute l'étendue de l'idée que ce mot exprime? Si vous pensez, comme cela arrive trop souvent, que la fin de l'éducation est uniquement de détruire, de corriger, de supprimer le mauvais, peut-être que par ce procédé purement intellectuel vous atteindrez votre but, comme d'autres pensent l'atteindre par un régime exclusivement disciplinaire; mais, si, au contraire, l'éducation pour vous est une orientation, une amplification, une création nouvelle, vous n'aurez atteint que la moitié de votre tâche ; vous aurez préparé le terrain, il vous restera à planter, et je crains que ce sol, depuis de longues années desséché et en repos, ne soit à la fin rebelle à la culture et refuse de donner les fruits que l'on croyait pouvoir en attendre.

A ces conseils détaillés sur la lecture, Gerson joint des observations non moins pratiques sur les conférences, sur les conversations que les élèves doivent avoir entre eux, aussi souvent que possible, afin de développer la distinction et la précision de leurs idées et de leur langage, la vivacité de leur esprit et l'habileté de leurs rai-

sonnements. Mais qu'on évite ces logomachies scolastiques, ces entêtements d'ergoteurs et de sophistes, où l'on joue de la pensée comme un charlatan joue de sa flûte : qu'il n'y ait jamais ni subtilités, ni aigreurs, ni violence. La vérité ne brille que dans le calme de la discussion saine et modérée.

Si l'esprit a besoin pour sa culture propre du commerce des hommes et de l'échange de leurs idées, le cœur ne s'élève, ne s'agrandit, ne s'enflamme que dans le recueillement et le silence.

Grand principe d'éducation morale, trop peu mis en pratique de nos jours, où la vie extérieure bat son plein au seuil de toutes les consciences.

Jeune homme, adolescent, répétait Gerson à ses disciples, veux-tu faire de grandes choses ? Étouffe en toi l'ardeur indiscrète qui te précipite au dehors, recueille en toi et garde sous le sceau infrangible de la réserve qui te sied si bien toutes ces palpitations généreuses, tous ces élans chaleureux, tous ces désirs impatients de se répandre, comme un fleuve indigné des rives qui le contraignent ; attend le jour de l'action nette et précise que tu devras accomplir pour dépenser ces énergies précieuses et fécondes.

« Oui, ajoutait-il, j'ai éprouvé moi-même que rien ne s'oppose plus au calme de l'esprit, à la réflexion, à la méditation sérieuse et profitable d'un jeune homme que ces bavardages inutiles, quoi-

que honnêtes, dans lesquels on passe ses jours, que l'on prolonge même pendant la nuit. On croit par là charmer ses loisirs, calmer ses peines, tromper son ennui, et l'on en revient l'âme plus vide, le cœur plus inquiet, l'esprit plus distrait.

« Je me trompe si jamais celui-là ne monte un jour dans les hauteurs éthérées de la sagesse, sur les sommets où Dieu habite, qui aura méprisé, dès le jeune âge, cet évaporement, cette dispersion de la pensée, qui aura su de bonne heure fermer ses oreilles au vain caquetage des hommes et à leurs folles résolutions.

« C'est une expérience qui m'est venue de mes visites à la Cour, c'est même le seul enseignement profitable que j'en aie retiré. Là, ce n'étaient que cerveaux en ébullition, que bavardages oiseux. Je laissais dire, je laissais faire, puisque par ailleurs on me laissait libre de me taire et de m'occuper à autre chose qu'à ces niaiseries. Et de fait avec qui aurais-je pu lier agréablement des relations suivies, quand je voyais autour de moi une telle variété de goûts et d'opinion, et personne qui partageât mes vues et mes préoccupations d'esprit (1) ? »

Cette lettre du bon Chancelier fut un événement au collège de Navarre. On la lut avec avidité, on la commenta, et tout le monde sentit plus

(1) *Op. Gers.*, I, 109. B. C.

vivement que jamais l'injustice de la fortune qui force des hommes d'une telle distinction à quitter un poste pour lequel ils semblaient nés.

Les aînés de l'École adressèrent une supplique émue à leur ancien maître, et réclamèrent de son indulgente sollicitude une direction suivie par correspondance.

Nous n'avons conservé qu'une lettre de cet entretien qui dut être, au moins pendant quelque temps, assez fréquent entre Gerson et ses anciens élèves.

Cette épître a quelque chose de plus pressant, de plus pratique que la première. Le Chancelier y dévoile sans scrupule tous les vices de la vie universitaire, la corruption des mœurs, l'ignorance profonde des saines doctrines, l'impiété précoce, le scepticisme universel et le badinage éhonté.

A qui la faute? se demande le sévère éducateur. Qui doit-on rendre responsable de cette lamentable défaillance? Est-ce le corps enseignant de l'Université?

Sans doute, les professeurs ont bien leurs imprudences, ils sont susceptibles, vaniteux, étalent avec trop peu de réserve leurs rivalités d'écoles et d'enseignement; mais, malgré cela, l'Université est une institution forte, dévouée et respectable. Le danger n'est pas de ce côté; il est bien plutôt du côté des pédagogues, de ces

hommes plus ou moins dignes qui recueillent l'écolier au sortir des cours, pour l'héberger, l'encourager, l'aider dans ses études, mais qui, la plupart du temps, spéculent sur son inexpérience, sur sa bonne foi et son indigence :

« Ils sont dix fois trop nombreux, dit Gerson, en parlant des pédagogues et des hôteliers universitaires, ils sont ignorants, d'une paresse et d'une négligence sacrilège (je ne parle pas des bons ; j'ai même l'intention de ne froisser personne). Leur avarice est révoltante, leurs assiduités honteusement intéressées ; leur tenue est légère, leur conduite d'une immoralité dégoûtante. Aussi, loin d'éduquer leurs pensionnaires, ces faux maîtres les corrompent ; ils favorisent leurs vices pour obtenir leurs grâces, et les retenir près d'eux ; ils rougissent de leur parler vertu ou religion, trouvant ces propos indignes de leur rang. »

Puis Gerson s'élève contre ce schisme odieux que l'on tente de faire dans l'âme de l'enfant, en séparant la formation du cœur de l'instruction de l'esprit. Avec tous les penseurs, il reconnaît qu'il y a, dans ce système, une monstruosité pédagogique que seules des nécessités sociales passagères peuvent autoriser.

Enfin, le bon Chancelier s'insurge une fois de plus contre l'outrecuidance de ces pédagogues ridicules de vanité et d'arrogance. On sent, à ces paroles indignées, que c'est autant de leur mau-

vais vouloir que de la jalousie des gens d'Église que sont venues toutes les difficultés qui ont entravé sa bonne volonté et le succès de son œuvre.

« Que faire? se demande Gerson; écrirai-je personnellement à chaque recteur de collège ou d'institutions ; mais ils sont légion, et je n'y pourrais suffire. Leur adresserai-je une requête collective ; hélas ! je les vois d'ici rire de mes remontrances et tourner en plaisanteries les conseils d'un petit homme comme moi. Croyez-moi, mes amis, la vérité est dure à entendre pour tout le monde, mais, je ne sais pourquoi, personne n'a l'oreille aussi susceptible que les hommes d'étude qui s'érigent en absolu et s'estiment la sagesse incarnée. On a beau tempérer ses conseils de la fine fleur de la charité, de l'affection fraternelle la plus pure, tout ce qu'on leur dit sonne l'impertinence et l'injure pour eux. »

Ah ! s'il était auprès de ses bons enfants, les écoliers, s'il pouvait les aborder cœur à cœur, sa voix aurait certainement un écho puissant dans leurs âmes ingénues et naturellement sensibles aux appels de la douceur et du dévouement ; mais il est absent, et les conseils que l'on donne de loin sans y mêler l'élan de son affection, de son geste, de toute sa personne, sont froids et n'entraînent pas. Gerson le comprend alors mieux que jamais, et il gémit de son éloignement et de son impuissance.

Le Chancelier prévoit, pour l'avenir, l'orage de malheurs qui s'abattra sur l'Université elle-même, lorsque ces adolescents, aujourd'hui élèves, auront remplacé leurs maîtres dans les chaires des écoles, et il prévoit juste. L'Université, si forte au moyen âge, mourra dans la génération suivante de l'indiscipline de ses professeurs, de l'éparpillement de ses doctrines, du dilettantisme guindé et mal venu de ses élèves.

La Faculté de Théologie, par son prestige et son influence, aurait peut-être endigué les progrès de cette décomposition déjà commencée si elle-même n'avait été ravagée du cancer des dissensions et des rivalités intestines.

Les Ordres mendiants et le clergé séculier furent toujours en concurrence de domination dans le sein de l'Université.

Les fils du doux François d'Assise, il est vrai, méprisaient volontiers l'étude des lettres, leur mystique ignorance avait des douceurs que leur maître ne leur interdisait point de cueillir ; mais les communautés religieuses ont besoin d'influences pour se soutenir dans la société et aux postes d'honneur de l'Église, et précisément à cette époque troublée, où rien, ni pouvoir, ni gouvernement n'était intègre, ni sûr, l'Université présentait le spectacle d'une institution forte et inébranlable, à laquelle il fallait demander secours et appui si l'on ne voulait crouler dans la ruine universelle.

De là ces intrigues des moines et en particulier des franciscains pour entrer dans le corps enseignant, pour le modérer, le diriger quelquefois et même le dominer si c'était possible.

Les Dominicains, eux, se croyaient destinés de par Dieu même, et à l'exclusion des autres, au ministère de l'enseignement. Chargés, dès le principe, de combattre les hérésies vaudoises et albigeoises, ne devaient-ils pas continuer, à travers les siècles, leur œuvre de propagande évangélique ?

Que signifiait donc le symbole dont ils ornaient le blason de leur ordre, ce chien courant qui tenait à la gueule une torche en feu, sinon le devoir impérieux d'enflammer et d'illuminer le monde? Aussi, grande fut leur surprise et leur indignation lorsque l'Université osa condamner la doctrine de Montesson qui niait la vérité traditionnelle de l'Immaculée-Conception. Les Dominicains s'étaient donnés garants de la doctrine de leur confrère. Ils boudèrent donc les Docteurs intransigeants et refusèrent à leurs novices de recevoir les grades de bachelier et de licencié d'une autorité aussi arrogante que celle de l'Université de Paris. De là un schisme qui dura jusqu'au 21 août 1403.

Gerson avait eu une part très active dans la condamnation prononcée contre Montesson ; il le rappelle dans sa *Lettre aux étudiants du Collège*

de Navarre, craignant même d'avoir été trop emporté, et d'avoir, par un excès de zèle, provoqué ou envenimé ces dissensions dont souffre l'Église enseignante et dont les conséquences lui apparaissent si graves et si opposées au bien des âmes. Depuis que les Dominicains ont quitté l'Université, on ne prêche plus aux étudiants ni aux théologiens, pas même le dimanche. Et pourtant Gerson a beau faire son examen de conscience, il est forcé de reconnaitre qu'il a agi suivant sa conscience et sa conviction : Montesson était coupable, on ne peut en douter, sa condamnation était inévitable juridiquement.

Aussi Gerson, espérant que sa *Lettre* arrivera à la publicité, s'efforce de tracer un plan de réconciliation entre les deux partis. Il faut que les Dominicains renoncent aux réclamations trop intéressées de leur amour-propre froissé ; d'autre part, l'Université ne doit point essayer de rabaisser à une question de coterie et d'école un problème de si haute théologie.

Le Chancelier sait qu'en ces circonstances un accord rapide est presque toujours impossible, il n'espère donc pas arriver à une paix définitive, signée et consentie à la fois par l'Ordre des Dominicains et l'Université. C'est pourquoi Gerson recommande aux étudiants de créer entre eux un mouvement en vue de la réconciliation :

« Si deux ou trois seulement, dit Gerson, tant du

parti de l'Université que du parti des Frères prêcheurs, pouvaient arriver à s'entendre dans une parfaite communion de bonne volonté, la solution du conflit serait toute préparée ; autrement on vous fera de belles promesses des deux côtés, mais on vous répétera toujours que l'intérêt supérieur de la foi s'oppose à toute concession... tellement sont nombreux ceux qui savent déguiser leur cupidité et leur ambition sous les couleurs de la religion (1). »

Puis Gerson avoue à ses élèves qu'il a pris lui-même les devants et donné ces mêmes conseils à quelques Dominicains et à quelques Universitaires.

Il l'a fait sans arrière-pensée, dans la seule vue de l'intérêt commun.

« Aussi, ajoute-t-il, je sais que, de part et d'autre, on aboiera après moi..., mais que m'importe ; ce que j'ai dit, je l'ai dit librement, et je n'en rougirai jamais : je désire le retour des Dominicains comme j'ai désiré celui des Jacobites. L'Église a besoin de tous ses enfants. Périssent ceux qui se réjouissent de voir le corps de leur mère ou le corps de cette société mystique qu'est l'Église, affreusement mutilé ! Périssent tous les fauteurs de discorde qui, animés de l'esprit de Satan, veulent partout diviser et détruire plutôt que consolider et unir (2) ! »

(1) *Op. Gers.*, I, 113, A. B.
(2) *Loc. cit.*, B. C.

Ces tentatives portèrent leurs fruits. Peu à peu les esprits se calmèrent, et quand Gerson, revenu de Bruges, eut repris son rôle actif de chancelier, il put implorer et obtenir du pape Benoit XIII la rentrée officielle des Dominicains dans le corps de l'Université.

Ces préoccupations multiples, malheureusement, ne remplirent pas l'âme de l'ardent Chancelier au point d'étouffer en lui le feu des inquiétudes qui le consumait intérieurement.

Fatigué par la lutte incessante dans laquelle il se débattait depuis le jour où il était devenu homme public, énervé par un régime de disciplines et d'austérités excessives, tourmenté, terrassé par l'assaut de désirs et d'entreprises toujours contrecarrées, il devait tôt ou tard succomber à la tâche.

Ce fut d'abord le corps qui céda.

Le ressort énergique de volonté qui maintenait encore l'équilibre entre les réserves de vie et la défaillance envahissante de tout l'être se brisa subitement, douloureusement : Gerson traîna pendant deux ans la chaîne lourde et tyrannique d'une maladie de langueur.

Chose curieuse, Gerson, qui nous parle à plusieurs reprises de ses souffrances, de ses infirmités, nous en parle avec une indifférence qui nous étonne. Il eût été pourtant vraisemblable

que, pour une nature aussi passionnée d'activité, cette brusque déchéance de la nature physique dût entraîner avec elle la ruine, momentanée peut-être, mais profonde, de tout l'édifice de sentiments, d'aspirations, de résolutions dont est faite notre vie morale.

Il n'en fut rien.

Si Gerson, pendant sa maladie comme en pleine santé, eut des sollicitudes exagérées, des impatiences mal contenues, jamais cependant ses troubles ni ses inquiétudes ne dégénérèrent en dégoûts ni en désespoirs. Par un travail soutenu, énergique, il avait su donner à la marche de ses pensées une orientation fixe que les impressions même les plus vives, les surprises même les plus foudroyantes étaient incapables d'enrayer ni de faire dévier complètement.

On en eut à cette même époque une autre preuve à la fois éclatante et terrible.

Un matin de 1401, une missive arriva de Reims au doyenné de Bruges. La mère de Gerson était mourante. Le bon Chancelier, sans compter avec la fatigue et la maladie, prit en toute hâte le chemin de la Champagne. Celle qui, pour lui, avait tenu jusqu'à ce jour le flambeau de l'amour maternel agonisait. Gerson lui ferma les yeux, conduisit son cadavre au cimetière et repartit, après avoir laissé gravé sur la pierre le plus bel hommage que fils peut rendre à sa mère, l'éloge de la

fécondité heureuse et de l'intégrité de vie la plus parfaite :

> Élisabeth la Chardenière
> Qui fin belle eust et vie entière,
> D'Arnault le Charlier espouse,
> Auxquels enfants ont été douze,
> Devant cest huys fust enterrée
> Mil quatre cent et un l'année,
> Estant de Juin le jour huitime.
> Dieu lui donne gloire saintime !

Ce devoir accompli, Gerson reprit avec sérénité son train ordinaire de vie au doyenné de Bruges, et nulle part, même dans ses écrits, nous ne trouvons la trace d'un déchirement intime et profond.

Est-ce donc que cette âme de prêtre, jadis si vibrante aux sympathies du foyer, s'était complètement desséchée au souffle meurtrier des formules dont on avait fatigué ses jours ? Ou bien ce sévère contempteur des tendresses humaines aurait-il jugé indigne de sa philosophie cet attrait mystérieux des pleurs auxquels nous cédons si volontiers, sans craindre de puiser aux sources mêmes de notre faiblesse un soulagement dont on s'honore ?

Si Gerson ne pleura pas, c'est que cette mort, dans la réalité, pour lui, n'était point un malheur. Ce ne fut point un raidissement orgueilleux et inhumain de stoïcien qu'en cette occurrence il opposa aux élans instinctifs des regrets les plus

cuisants et les plus légitimes qu'un homme peut avoir. Nous pouvons dire que, dans toute la réalité de l'expression, il ne souffrit point à la disparition de sa mère.

Gerson nous le laisse entendre lui-même dans ce *Traité de consolation* (1) adressé à ceux qui ont perdu des parents ou des amis, et composé tout probablement pour légitimer aux yeux de ses contemporains son apparente insensibilité.

Il nous y raconte, en effet, la folie douloureuse d'une pauvre mère qui, depuis la perte de son fils unique, voyait chaque nuit, dans ses rêves, une troupe d'adolescents joyeux courir en badinant dans de verts bosquets, et son fils les suivait las et toujours en retard dans la ronde d'outre-tombe.

« Mon enfant, lui hasarda un jour la mère, pourquoi donc ne te mêles-tu pas au cortège de tes frères dans la mort, toi pourtant si léger jadis dans tes mouvements de jeune homme ?

— Hélas ! hélas ! mère, répondit l'ombre, si ma course est pesante, c'est que le Dieu des vengeances a chargé mes pas du fardeau de tes pleurs. »

La mère honteuse demanda pardon à l'ombre, essuya ses larmes et se mit à sourire, et l'enfant, soudain consolé, courut dans les bosquets de myrtes,

(1) *Tractatus de consolatione in mortem amicorum.* (*Op. Gers.*, III, 345.)

léger comme le vent qui passe dans les feuilles.

L'estimation de la vie, en effet, est chose très relative et dépend beaucoup plus qu'on ne croit des temps, des pays, des conditions et surtout de l'éducation.

Le chrétien d'aujourd'hui, chrétien de surface, de réminiscence, ne voit dans la mort que le gouffre sombre aux détours incertains, où s'achemine à regret l'humanité frémissante, éperdue, frustrée subitement de son rêve enchanteur qu'elle croyait ne devoir jamais finir.

Jadis la mort était une souveraine, au sourire de vierge, qui passait dans les rangs des mortels pâmés dans son attente, avec des couronnes dans les mains, et c'étaient des halètements inexprimables vers la pâle introductrice de nos destinées, dans toutes ces poitrines avides du tombeau, de son froid glacial et de son éternel silence.

Alors on n'avait pas seulement la croyance à la survie de félicité qui attend l'élu, on en avait une vision anticipée, claire et certaine ; on touchait Dieu en quelque sorte, et c'était une soif inextinguible de le saisir tout entier, de l'absorber, de se perdre en lui.

Ces joyeux pessimistes avaient même d'ingénieuses subtilités pour nourrir l'ardente naïveté de leur foi ; et Gerson nous répète, après saint Jérôme, que si le Christ pleura jadis au tombeau de Lazare, ce ne furent point des larmes de deuil



et de regret qui coulèrent de ses yeux ; il pleura de tristesse, d'ennui, à la pensée qu'une foule étourdie allait le forcer de rendre à celui qu'il avait tant aimé le plus grand des maux, la vie (1).

Prétendre que Gerson eût dû pleurer sa mère serait donc faire un contresens historique et psychologique ; ce serait vouloir que, dans cette complexion morale et mystique si fortement ordonnée, il se fût fait tout à coup un recul, un désagrégement des habitudes conquises.

Non seulement la parole du Maître qui a dit : « Celui-là n'est point digne de moi, qui ne se sent capable de haïr père et mère pour moi », mais encore l'affection naturelle humaine, filiale, bien comprise, portaient le Chancelier à se réjouir de cet événement, douloureux dans son expression première, mais rempli de si suaves, de si infaillibles consolations pour qui sait comprendre, dans sa signification précise, l'exode incessant des êtres vers la sereine éternité.

(1) *Op. Gers.*, III, 347. B.

CHAPITRE IV

Gerson réformateur.

Au milieu de ses préoccupations universitaires et de ses troubles moraux, Gerson avait encore trouvé le secret de rendre fécond, pour le bien spirituel des âmes, son séjour à Bruges. C'est en effet de là qu'il adressa à ses sœurs deux traités importants de haute mysticité, mis à la portée du peuple et des humbles, le *Traité de la Mendicité spirituelle*, et le *Traité de la Montagne de contemplation*.

Ces deux ouvrages sont comme la préface magnifique d'un vaste plan d'éducation populaire que Gerson essayera de réaliser pendant toute sa vie. Gerson, en effet, a été, parmi les éducateurs chrétiens, un des premiers à comprendre la nécessité d'instruire ou plutôt d'élever, d'éduquer le peuple ; longtemps, avant Jean-Baptiste de La Salle, il a eu le sentiment très vif des exigences intellectuelles et morales qu'éprouve l'âme humaine, quel que soit le corps qu'elle habite ; et, lorsque le farouche Danton jetait comme un re-

proche aux siècles passés cette parole, une des plus généreuses de la Révolution : « Après le pain l'éducation est le premier besoin du peuple », il ne se doutait pas que c'était à un éducateur prêtre du xve siècle qu'il en empruntait l'inspiration et la formule.

Fils du peuple, Gerson comprenait qu'il y avait tout autour de lui, et surtout dans Paris, une foule de pauvres, de petits, condamnés à traverser la vie, les yeux de l'intelligence fermés, comme un troupeau sacrifié aux préjugés sociaux du temps.

Aussi Gerson voulait que tout le monde pût connaître au moins les éléments de ce grand mystère dans lequel nous sommes fatalement engagés par notre naissance. « L'homme ne vit pas seulement de pain », disait Jésus-Christ, et Gerson, dans son cœur ardent, comprenait toute l'amoureuse éloquence de cette pensée divine dont il faisait chaque jour une si intime expérience.

Mais où trouver une voix ardente, une voix de charité pour porter à ces affamés inconscients le verbe de vie ? Le peuple n'est ni délicat ni flatteur, aussi était-il peu intéressant pour les bateleurs de la scolastique : le peuple avait les oreilles trop lourdes pour leurs arguments de dentelle, le rire trop rude pour leurs facéties de dilettantes. Qu'avait-il besoin de savoir, ce miséreux populaire toujours rançonné et besogneux, si Dieu

était le substantif universel de tous les prédicats, ou si au contraire aucune qualification ne pouvait lui convenir (1)?

C'était pourtant là trop souvent les seuls enseignements que les prédicateurs d'alors venaient apporter aux malheureux sur les mystères de l'autre monde.

Le dogmatisme intransigeant et creux absorbait toute la pensée.

Pendant plusieurs années, on discuta publiquement dans les églises de Paris pour savoir si l'on pouvait ou non appliquer à la *Divinité* le concept de *damnation*, et si la formule *Dieu est damné* était une injure ou un hommage pour la souveraine majesté. On se battait pour définir si Dieu le Fils pouvait engendrer un autre fils, puisque, étant Dieu, il partageait toutes les pérogatives du Père :

« Pour l'honneur de Dieu, s'écriait Gerson, donnez donc votre attention et votre zèle à l'édification des peuples, à une instruction profitable qui l'éclaire sur ses devoirs. Vraiment est-ce le moment de jouer et d'étaler vos rêveries, quand, de tous côtés, l'édifice moral est en ruines? Vous verrez que ce n'est pas une tâche facile de mettre en parfaite lumière les règles de notre conduite, d'en discuter les fondements. Il n'y a que ceux qui

(1) Cf. *Op. Gers.*, I. 123. A. B.

les ignorent à en trouver l'enseignement aisé (1). »

A la suite de ces paroles, le bon Chancelier exhorte les théologiens à imiter les maîtres de la Faculté de médecine et à composer, pour les bonnes gens, de petits traités moraux, dans lesquels seraient, pour ainsi dire, cataloguées les maladies de l'âme avec les remèdes les plus efficaces. On les répandrait à profusion parmi le peuple qui les lirait à chaque moment critique, les consulterait dans les doutes et peu à peu se nourrirait de la doctrine qu'ils contiendraient.

Et pour qu'on ne l'accuse pas de recommander à des confrères une besogne fastidieuse et répugnante, Gerson paye le premier de sa personne.

Il ne craint pas de dire un adieu momentané aux plus hautes spéculations métaphysiques pour écrire, à l'usage des humbles, plusieurs traités de la science divine présentés dans un langage d'une simplicité charmante et délicieuse. La plupart sont écrits en français, en *Roumant,* « pour ce qu'ils s'adressent aux simples gens, car simples gens n'entendent point le latin ». Quelques-uns cependant sont écrits dans la langue de l'Église, à l'usage des curés de paroisses et des confesseurs dont la bourse trop légère ne leur permet pas d'acheter les œuvres plus considérables des Pères ou des maîtres de Faculté.

(1) *Ibid.*, 124.

Voici quelques titres de ces livres à bon marché, où se trouve comme la quintessence du dogme et de la morale catholiques : *Examen de conscience*, *Miroir de l'âme parlant des dix commandements*, *De la science de bien mourir*, *l'Abrégé de théologie*, *les Règles de morale*, *l'A. B. C. des simples gens*, *l'Œuvre tripartite*, etc.

Tous sont écrits dans le même style simple, ingénu et, en même temps, si savoureux de la langue du XVe siècle, langue que nous ne connaissons pas assez, que les pédants du XVIe siècle n'avaient pas encore noyée dans leur saumure gréco-latine.

Gerson, non seulement trouve du temps pour composer tous ces ouvrages, mais, bien plus, il en copie lui-même de nombreux exemplaires qu'il distribue gratuitement aux fidèles et recommande aux moines d'en copier dans les loisirs de leurs couvents.

Les traités de la *Mendicité spirituelle* et de la *Montagne de contemplacion*, les seuls qui datent du séjour de Bruges, roulent sur des questions plus générales de théologie mystique. Ils ont pour but de montrer que l'homme du peuple peut s'élever aux plus sublimes vertus, à la vie spirituelle la plus pure, rien qu'en s'appuyant sur sa foi.

Gerson nous dit lui-même, dans ses *Dialogues*

spirituels avec ses sœurs (1), comment il avait expérimenté ce fait, en apparence prodigieux, sur « une dévote femme nommée Agnès, demeurant à Aussoire... qui quéroit ses aumônes de grâces et faisait sa procession de saint en saint très diligemment et ardemment, pour soy et pour les aultres, et en espécial quand elle se doubtoit estre élongnée de Dieu, et se mettait devant Dieu comme condampnée devant son Juge, comme pôvre mendiante devant un riche seigneur, comme malade devant son mire, ou escholier qui a meffait, devant son maistre ou son père, ou comme espouse desloyale devant son espoux, ou comme une questeresse d'hospital pour les aultres pôvres ».

Gerson avait reconnu que cette âme naïve par ses continuels abaissements, par ses recours journaliers et incessants à la divinité, avait lié avec le ciel un tel commerce de tendresses et de confidences, que sa pensée, que ses désirs s'étaient pour ainsi dire imprégnés de la plus exquise rosée de la grâce et que sa vie tout entière, quoique banale et vulgaire, avait eu quelque chose d'angélique et de supra-terrestre.

Ce traité de la *Mendicité spirituelle* n'est précisément pas autre chose que la méthode de cette pauvre femme mise en formules et présentée aux

(1) *Op. Gers.*, III, 814, D.

personnes ignorantes, mais en appétit de perfection.

Comme le traité de la *Montagne de contemplation*, il est dédié aux sœurs du Chancelier. Gerson l'a divisé en deux parties d'inégale longueur.

Dans la première, avec une allure un peu langoureuse, qui rappelle le ton du *Cantique des Cantiques*, l'*Homme*, dans une sorte de complainte amœbée, exhorte son *Ame* « dolente et esplourée » à mendier sa vie spirituelle, à courir de porte en porte par les grandes rues du paradis, en pleurant et en jetant aux échos le cri des truands : « A la pòvresse l'aumòne pour Dieu! »

Voix de l'Homme. — « Ma pòvre, ma malade, ma chartrière, ma misérable âme, hors mise en hostaige loing de ton pays, toi qui n'as rien par ton labour, ne sais et ne peux quelque chose acquérir, croy mon conseil, apprends le métier de mendier et de truander et que ton pourchas te soit en lieu de rente! »

Voix de l'Ame. — « Homme, mon hostelain, tu me dis que je mendie et pourchasse ma vie ; c'est bien dit, mais où irai-je, moi qui suis emprisonnée et enlaciée dans l'hospital de ton corps, en la grande prison de ce mortel monde? Comment eschapper ou eslongner ou enlever me pourray-je? A demander ayde, qui me orroyt aussi, qui me regarderoit ou secourroit? Tu vois, partout où nous sommes, indigence et pòvreté; et n'a

celuy qui ne peust ayder soy-mesme, de quoi ferait bien à aultruy? Que donnera qui n'a rien? Si, ne semble aultre ma fortune, fors soy désespérer, et, en désespérant, finir. »

L'Ame, à la longue, sort de sa défaillance et se laisse convaincre de la nécessité de mendier sa force auprès de Dieu. C'est alors que Gerson, dans la seconde partie du traité, s'efforce de lui apprendre les moyens d'apitoyer le ciel et d'obtenir des saints et des saintes du paradis « grande et proufitable aumône ».

Rien n'est divinement suave comme ces brûlantes envolées d'un cœur naïf et malheureux vers l'idéale bonté que la pauvre femme aperçoit souriante à l'horizon de ses rêves. On dirait un autre *Mystère de Jésus,* plus confiant toutefois que celui de Pascal. Repassant une à une les paroles de la *Patenôtre,* les versets les plus connus des psaumes, les maximes des saints, l'âme mendiante les presse, les retourne, s'en repaît avec une avidité sainte.

Tous les sentiments caressants et profonds, toutes les émotions inexprimables qui, à certains moments, jaillissent du fond mystérieux de notre être, de cette région inexplorable où ni la raison ni l'analyse ne sauront jamais pénétrer, éclatent, dans ces pages exquises, montent dans un hymne de précations impatientes, importunes et à l'avance exaucées.

C'est l'exaltation envahissante de l'émotion religieuse, l'assaut irrésistible de la confiance ignorante et éperdue, devant laquelle les montagnes s'inclinent et les cieux s'entr'ouvent.

Quel malheur pour une société que le peuple ait oublié ces cris, ces élans qui le jetaient si loin de ses misères dans l'inénarrable jouissance des colloques divins !

Celui-là aime vraiment les petits qui, comme Gerson, va vers le peuple avec la seule pensée de lui être utile, de le servir et non de l'exploiter ! Avant de détruire les prétendus hochets de la foi populaire, il se demande si lui, le novateur, il apporte quelque chose de meilleur, une doctrine impeccable, une philosophie indiscutable, une morale lucide et inébranlable ; et, voyant que ses mains sont vides et qu'il y a des chances pour qu'elles restent vides longtemps encore, il prend au trésor de la charité éternelle, de la charité immuable apportée au monde par Celui qui a dit le premier : « J'ai pitié des multitudes ! »

Certes, personne n'a aimé le peuple avec plus de désintéressement que Gerson, personne n'a désiré son bien-être même matériel avec plus de sollicitude que lui : il a stigmatisé en termes violents et inconnus à cette époque, devant le roi et toute la cour, et la fastueuse rapacité des parvenus, et l'incurie criminelle des pouvoirs envers l'indigence, mais jamais il n'a fait l'injure au

peuple de penser que les multitudes n'avaient d'autres besoins que ceux de manger et de posséder. Au contraire, il savait que le pauvre, par le fait qu'il s'hébète moins dans les ivresses du corps, reste plus sensible, sur certains points, aux charmes du cœur et de l'esprit.

Il faut donc au peuple un enseignement qui puisse le satisfaire, le peuple en sent l'impérieuse nécessité. Gerson le sait très bien et il déclare ouvertement, au début de son *Traité de la Montagne de contemplation,* que c'est pour le peuple qu'il a spécialement écrit ce livre de haut enseignement théologique.

Jusqu'à présent, tous les directeurs d'âme se sont uniquement préoccupés des lettrés ou des riches ; lui, c'est aux ignorants, c'est aux pauvres, qu'il veut parler le langage consolateur, le Verbe de vie :

« Aucuns, dit-il, se pourront donner merveille, pourquoi de matière haulte comme est vie contemplative, je veuille escripre en François plutôt qu'en Latin, et plus aux femmes que aux hommes, c'est-à-dire à nos sœurs germaines, pour ce que telle science n'est matière qui appartienne à simples gens sans lettres. — A ce je respons que, en Latin, ceste matière est donnée et traittiée très excellemment ès divers livres des saints docteurs, comme de sainct Grégoire en ses *Moralités,* de saint Bernard, sur les *Cantiques,* de Richard

de Saint-Victor et de plusieurs aultres. Si, peuvent avoir clercs qui savent Latin recours à tels livres ; mais aultrement est des simples gens et par espécial de mes sœurs germaines, auxquelles je veuil escripre de cette vie contemplative et de cet estat (1). »

Sans doute, la vie mystique, la vie contemplative n'est pas tout le christianisme ; l'action doit avoir sa part légitime dans la vie du chrétien. Gerson ne fait aucune difficulté de l'admettre et même il reconnaît qu'il y a dans le peuple, comme chez les clercs, des tempéraments plus portés vers l'extérieur, qui ont surtout besoin de mouvement et d'agitation : ce sont les artisans de la vie chrétienne. Qu'on les laisse à leur métier, pétrir la matière de leurs doigts puissants : on en ferait des fous plutôt que des penseurs ou des mystiques. Mais, à côté d'eux, il y a la phalange éthérée des natures plus délicates, qui ne touchent que des extrémités la fange des intérêts vulgaires, semblables à ces vierges gothiques, sculptées aux porches des cathédrales, et s'élançant comme de frêles tiges de leur piédestal de tuf ou de granit.

« Ceux-là, dit Gerson, sont d'un caractère tranquille, amis du repos ; si le travail qui distrait et disperse les appelle, ils succombent à la peine

(1) *Traité de la Montagne de contemplation*, prologue. *Op. Gers.*, III, 545.

dès les débuts. Leurs délices c'est de méditer de Dieu et de ses œuvres, des gloires de la vie céleste. Ils savourent les pensées du salut, ne scrutent que les voies qui y conduisent, étrangers à tout autre espérance. Aussi veillent-ils à se retirer dans le silence de leur enchantement intérieur, car ils ont expérimenté que, toutes les fois qu'ils sortaient d'eux-mêmes, pour vaquer au dehors, leur ardeur dispersée s'éteignait au souffle des soucis terrestres (1). »

C'est pour ces âmes d'élite, et aussi pour celles plus nombreuses qui, forcées par les nécessités de la vie, de mêler l'action à la contemplation, arrivent cependant à se dégager suffisamment des entraves de l'intérêt, que Gerson veut détailler les secrets de l'élévation mystique ; c'est à elles qu'il veut montrer le chemin des ravissements spirituels et de l'extase.

Le *Traité de la Montagne de contemplation* est vraiment le rituel de l'initiation chrétienne, le code, mis à la portée de tous, des pieux exercices auxquels doit se livrer l'âme qui veut s'entraîner dans cette vie supra-sensible, supra-intellectuelle à laquelle aspirèrent tant de saints et de saintes pendant le moyen âge.

Voici comment Gerson, par une image que lui fournit le titre même de son livre, s'efforce de

(1) *Op. Gers.*, III, *loc. cit.*

rendre sensible l'état de perfection auquel doit tendre tout chrétien digne de ce nom :

« Imaginons une grant mer très périlleuse où vont et viennent diverses manières de gens en diverses nefs, pour tendre finablement à un port, et comment la plus grande partie de ces nefs périssent en maintes guises pour les grands périls et tempestes qui y sont. Du rivage de ceste mer, s'élève une roche moult haulte, ou cil est assuré qui y est ; de laquelle il peut tout voir ce qui se fait en cette grant mer sans nul péril. En ceste roche sont trois étages ou tabernacles ; l'un est en bas ; l'aultre, au moyen ; l'aultre, au bout.

« Au premier, imaginons que Foy y soit logiée ; au second Espérance ; au tiers Charité. Quant la personne est en bas, au premier étage, Foy lui démontre les horribles périls de la mer, quant à l'âme, de quoy la personne conçoit grant paour ; là veoit les jugements de Dieu contre les pécheurs, lesquels trébuchent au gouffre de ceste mer, en perdurable dampnation, sans remède...

Au second étage ou tabernacle, demeure Espérance qui baille confiance à la personne dévote, affin que par trop grant paour, elle ne se désespère et ne se perde...

Au tiers étage où demoure Charité, considèrera l'âme dévote, la grandeur et la beauté de son Seigneur, comme il gouverne tout et soutient tout, comme il a tout tiré du néant par sa pure bonté,

comment il veut le cueur de l'homme et qu'il fait bon à l'aimer, le louer; et après telles considérations, plus ne sera besoin d'en dire davantage; car qui aime, cherche toujours la gloire de qui il aime, sans rien plus (1). »

Et quand Gerson déclare que le peuple, comme les parties plus cultivées d'une société, que les ignorants, tout aussi bien que les clercs et les docteurs, peuvent atteindre à ces sommets de la perfection chrétienne, il ne parle point à la légère; il a expérimenté ses théories, il les appuie sur une philosophie très prudente, sur une psychologie très minutieuse.

Personne n'a analysé avec autant de pénétration, de patience et de finesse, que les mystiques du moyen âge, cet enchevêtrement d'émotions complexes, d'aspirations indéfinies, de désirs, d'ardeurs inquiètes dont est fait le sentiment religieux, cette passion, la plus obscure et la plus violente de toutes, la seule qui se manifeste en l'homme par une durée et par des effets dont l'étrangeté déconcerte les plus attentifs des observateurs.

Gerson définit équivalemment la vie contemplative, l'unification, la concentration de toutes les activités et de toutes les affections de l'âme sur un seul objet, Dieu, rendu sensible à l'esprit et au cœur.

(1) *Traité de la Montagne de contemplation.*

C'est l'âme, de vagabonde, devenue fixe ; de dispersée, devenue simple, fascinée, immobilisée dans un seul amour, dans une seule préoccupation ; c'est l'exclusivisme absolu de la passion qui, parce qu'elle se sent encouragée, excitée, s'exalte, s'enfle, absorbe tout en elle.

Aussi, quand les mystiques veulent nous donner une image de cet état d'âme, ils ne trouvent à le comparer qu'aux transports effrénés de l'amour humain, de l'amour devenu rage, folie, anéantissement de tout l'être.

Écoutons Gerson sur ce sujet :

« Et pour avoir entendement plus clair de ce qu'est vie contemplative, et de ce qu'est amour de perfection, je veux le mettre en lumière, en montrant ce qu'est son contraire, amour mondain. Nous connaissons, en effet, beaucoup mieux ce sentiment, il nous est beaucoup plus familier. Voyons donc ce que produit amour mondain, dans un homme qui en est profondément atteint, soit amour de l'or, amour de l'honneur, ou amour de la chair.

« D'abord, celui qui est atteint de ces passions souffre de langueur, parce qu'il ne possède point encore l'objet de ses désirs. Ensuite, il fixe sur cette chose convoitée tout son esprit, tout son cœur, toute son intelligence, si bien qu'il ne peut plus penser à ce qui l'en écarte. Il s'oublie lui-même ; il perd toute honte, toute pudeur ; rien

ne peut plus le retenir, rien ne peut l'arrêter, ni les fatigues, ni les tourments, ni les dangers, ni la mort, ni la voix des amis, ni la peur de Dieu et de ses jugements. S'il dort, il rêve de son amour; quand il veille, il veut n'entendre que lui, ne parler que de lui; si bien que ce n'est plus un homme doué de raison : c'est un fou, c'est un être ivre, c'est un forcené, etc. (1). »

L'amour de contemplation produit, dans celui qui en est possédé, tous ces effets; c'est l'absorption totale en Dieu devenu objet de passion amoureuse.

Si nous rapprochons cette définition des déclarations enflammées de saint Paul sur la charité, nous verrons qu'il n'y a rien d'exagéré, de téméraire dans la comparaison donnée par Gerson, mais que c'est nous, esprits sceptiques et refroidis, qui avons perdu le sens des passions chrétiennes.

Le peuple peut-il arriver maintenant à ce degré d'enthousiasme religieux, d'assimilation avec la divinité? Gerson n'en doute pas. Assurément, il reconnaît qu'il y a des étapes dans cette ascension mystique : il n'y a que les âmes tout à fait privilégiées qui atteignent les cimes de la vie contemplative ; mais, malgré cette restriction, Gerson pose en principe que tout homme, avec l'aide de

(1) *Op. Gers.*, III, 556, 557.

la grâce, est apte à recevoir cet amour divin qui transfigure, qui transporte, qui régénère les âmes.

C'est qu'en effet il y a, d'après Gerson, deux moyens d'arriver à la vie mystique : il y a comme deux points de départ d'où l'homme prend son essor : la *science* et la *sagesse*.

Un théologien, un docteur, peut arriver à cette possession de Dieu par l'étude répétée, approfondie, des attributs de la divinité, pourvu qu'en même temps que son esprit travaille, il laisse la partie affective de son être s'élever progressivement avec son intelligence. Mais un ignorant, qui n'a que la foi aveugle, pourra, dans certains cas, devancer le docteur lui-même. En effet, l'esprit de l'homme ignorant, par une adhésion formelle aux vérités enseignées, étant pleinement satisfait, pleinement en repos, laissera le cœur beaucoup plus libre de ses mouvements. L'âme, n'étant plus réduite qu'aux facultés affectives, se concentrera beaucoup plus étroitement et avec beaucoup plus d'intensité sur l'objet poursuivi. Aussi, Gerson reconnaît que c'est, la plupart du temps, dans de pauvres femmes du peuple qu'il a constaté les états les plus merveilleux de mysticité, d'unification religieuse.

C'est déjà la thèse, développée par Pascal, de la supériorité du cœur sur l'esprit, du sentiment sur la raison, dans le problème de la connaissance religieuse.

Nous ne jugeons pas cette doctrine : elle peut avoir certainement de graves dangers ; mais qui oserait dire que l'esprit qui l'a conçue, qui en a rêvé une application populaire, n'a pas témoigné, par là, d'une immense générosité envers la nature humaine, d'un espoir merveilleux dans l'éducation des masses par l'idéal ?

A ceux qui seraient tentés de reprocher à Gerson une témérité de visionnaire, je leur conseillerais de méditer son *Traité de la montagne de contemplation,* ainsi que ses autres ouvrages mystiques (1) ; ils y constateraient un sens pratique toujours en éveil, une connaissance très précise de l'âme humaine, de ses tendances, de ses hésitations.

Gerson a prévu la plupart des objections que l'on a faites, de tout temps, contre un système d'éducation en apparence si exclusif, où l'homme, sous prétexte de s'élever, semble tuer en lui les germes de toute individualité, et il se fait fort de prouver que, discipliner l'âme humaine, ce n'est point la détruire, c'est au contraire en décupler l'activité, la diriger et la mettre en rapport plus étroit avec le but qu'elle poursuit.

Les événements, d'ailleurs, ne permettront pas

(1) Les principaux de ces ouvrages sont : *Tractatus de mystica theologia, Carmen de purificatione sensuum interiorum, Annotatio aliquorum doctorum, qui de contemplatione locuti sunt, Tractatus de Meditatione, Tractatus de illuminatione cordis,* etc.

encore à Gerson d'expérimenter lui-même, sur des âmes du peuple, toute la salutaire influence que peuvent avoir ces doctrines, inspirées de la mystique chrétienne.

Gerson, en effet, qui, vers l'an 1402, songeait très sérieusement à se retirer du monde des affaires, pour se donner tout entier à cette vie affective, dont il analysait si scrupuleusement tous les charmes, fut, tout à coup, jeté dans la lutte absorbante de l'apostolat et de la politique.

Il avait pourtant préparé tous ses plans de vie solitaire et retirée. Sa conscience timorée lui avait vite fait comprendre l'irrégularité de sa situation à Bruges. Comme doyen de Saint-Donat, il était tenu à la résidence et au service de son église ; d'autre part, puisqu'il avait conservé sa dignité de Chancelier, il lui semblait que c'était une ironie de prétendre diriger l'Université de Paris, tout en restant en Flandre.

Gerson offrit donc au duc de Bourgogne sa démission de Doyen : « Je ne veux pas, lui disait-il, qu'on me traite d'ambitieux et de monstre à deux têtes. »

En même temps il rédigeait une longue Épitre adressée à ses amis par laquelle il leur déclarait son intention d'abdiquer le poste de Chancelier. Cette lettre nous montre Gerson irrésolu plus que jamais, découragé ; il s'y plaint d'être engagé dans le monde, pour lequel il n'éprouve que dégoût.

C'est bien cette langueur, cette mélancolie céleste dont il nous a parlé dans son *Traité de la montagne de contemplation,* qui s'empare de son âme en voie de vie plus idéale. Tout lui pèse dans les exigences de sa charge : il se plaint d'être forcé de servir à la fois plusieurs maîtres ennemis les uns des autres, d'être poursuivi des demandes intéressées d'amis qui abusent de son crédit auprès des grands ; de se rencontrer tous les jours avec des hommes vains qu'il méprise.

D'autre part, son ministère l'accable. Gerson est forcé, comme tout le monde, de faire sa cour, et cette nécessité particulièrement lui répugne : « Je n'avais, dit-il, sollicité le poste de Chancelier, précisément que dans l'intention d'être exempt de ces devoirs serviles de courtisan. »

Aussi trop souvent doit-il omettre ses prières ou la célébration des saints mystères, s'il ne veut se donner à ces pieux exercices dans le trouble et la distraction. Puis, les courtisans auxquels il est chargé d'adresser la parole ne sont chrétiens que de surface ; Gerson, pour se faire écouter d'eux, en est réduit à flatter leur mauvais goût et à composer des sermons tourmentés qui lui demandent un travail considérable et dont personne ne retire aucun profit.

En plus de tous ces embarras, il y a toujours la question de sa propre personne. Ses ennemis ne désarment pas ; le Chancelier a beau leur

faire des concessions regrettables, admettre aux grades des sujets indignes, ou du moins mal préparés, qu'il refuserait s'ils étaient ses amis ; personne ne lui en sait gré ; on le calomnie, on le critique. Et tous ces bruits l'agacent, car Gerson sait qu'ils ne sont pas fondés et que ce n'est pas à son œuvre, mais bien à sa personne qu'ils s'adressent.

Enfin, il faut bien l'avouer, Gerson, même au milieu des splendeurs de la Cour de Bourgogne, n'a pas toujours le nécessaire, et lui-même nous déclare que s'il n'avait les revenus de ce doyenné de Bruges, qu'il n'accepte qu'à regret, il serait forcé de mendier pour vivre, car il est plus pauvre dans sa grandeur que les enfants qui lui tendent la main (1).

Vraiment cette Épître témoigne d'un tel découragement; Gerson se montre si abattu, que l'on serait tenté de croire qu'il y eut à ce moment, dans la vie du bon Chancelier, une défaillance réelle. Il est certain qu'on préférerait un peu plus de calme et d'énergie chez un homme d'un aussi grand prestige.

Nous avons peine à comprendre aujourd'hui ces états d'âme particuliers à plusieurs de nos grands saints. Ils ont une telle horreur de toute discordance morale que, à un certain moment, la

(1) *Op. Gers.*, IV, 274.

vie les exaspère ; ils la trouvent si banale, si peu savoureuse, qu'ils voudraient s'en défaire ou du moins s'éloigner de tout ce qui la rappelle, afin de se perdre dans la solitude intérieure de leur pensée et de se donner pour ainsi dire l'illusion de la mort.

Il n'est pas douteux que Gerson n'ait éprouvé à cette phase de son existence, ce sentiment de désenchantement complet, qu'il ne l'ait caressé jusqu'à lui donner parfois une forme maladive.

Si l'on écarte le point de vue chrétien, il y a dans cette mélancolie raffinée, quelque chose de la tristesse étudiée des Werther et des René. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire ce fameux *Chant du Cœur* que Gerson adressa, vers ce temps, à ses sœurs et dans lequel il étale avec une complaisance voluptueuse cette lassitude mystique, ce goût de rêverie pieuse qui le tourmente.

Il y a dans le *Chant du Cœur,* composé en forme de dialogue, des miévreries féminines, des bizarreries alambiquées, que même le mauvais goût de l'époque ne saurait complètement justifier. *Cœur Seulet* s'y entretient avec *Cœur Mondain* de subtilités pieuses si compassées, que l'on croirait entendre parfois deux précieuses ou deux marquis du XVIIe siècle discourant, dans un salon, de galanteries religieuses. Il est heureux, pour l'Église et pour Gerson lui-même, que cette crise n'ait été que momentanée.

La *lettre de démission* effraya d'Ailly et mécontenta le Duc de Bourgogne. Tous deux montrèrent à Gerson le besoin qu'avait de ses lumières l'Université de France, et le firent revenir sur sa décision.

D'ailleurs, au même moment, de très grands embarras étaient suscités au Chancelier à Bruges même.

Gerson se trouva impliqué dans un procès avec ses prédécesseurs. Ceux-ci lui réclamaient certaines indemnités auxquelles ils prétendaient avoir droit sur les revenus du bénéfice dont Gerson était pourvu ; Gerson, qui avait horreur de tous ces démêlés d'intérêt, régla définitivement la question, quitta Bruges et garda son poste de Chancelier.

A partir de ce jour, Gerson allait entrer dans une période de lutte sans merci, sans trêve.

Il va grandir de jour en jour et devenir l'homme public, l'homme qui attirera tous les regards non seulement de la France, mais de la Catholicité entière.

Questions politiques, enseignement, diplomatie, direction spirituelle, administration, discussions théologiques, rien ne lui sera étranger : il donnera son avis sur tout, l'imposera souvent, et la plupart du temps on n'aura qu'à se féliciter de l'avoir suivi.

Deux ans après son retour à Paris, tout en s'oc-

cupant du grand schisme, Gerson intervint, au nom de l'Université, dans une question de police intérieure publique qui eut un grand retentissement et affirma pour jamais son autorité auprès des pouvoirs. Il revenait de haranguer le pape à Tarascon, comme délégué de l'Université (1), lorsqu'à son retour il apprit, coup sur coup, la maladie et la mort de son bienfaiteur Philippe le Hardi, duc de Bourgogne.

La disparition du vieux prince fut le signal, pour le duc d'Orléans, de jeter le masque et de déclarer la guerre ouvertement à la maison de Bourgogne. Louis d'Orléans trouva en face de lui son cousin, le fils du défunt, Jean, dit Sans-Peur, tout prêt à lui répondre. Ce dernier était très populaire ; il flattait la petite bourgeoisie parisienne et l'Université. Gerson, de son côté, avait reporté sur lui l'estime et l'affection qu'il avait eue pour le père.

Un matin du printemps 1404, tout le corps enseignant des divers collèges et facultés, les moines des différents Ordres religieux, se rendaient solennellement en procession à l'église Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers, afin d'obtenir du ciel la fin d'une maladie contagieuse qui décimait Paris.

L'église se trouvait sur la rive droite de la Seine, dans le quartier appelé aujourd'hui Saint-Antoine

(1) Voir plus loin, chap. VI.

Déjà, le long cortège, suivi d'une foule de fidèles et d'étudiants, avait passé le fleuve, lorsque, à quelques pas de la rue des Nonains-d'Ière, la procession rencontra les valets d'un certain Charles de Savoisy qui ramenaient leurs chevaux de l'abreuvoir.

Charles de Savoisy était du parti d'Orléans et, par conséquent, ennemi des moines et de l'Université. Ses domestiques crurent être agréables à leur maître en profitant de l'occasion pour troubler la procession des clercs. Ils aiguillonnèrent leurs chevaux et les lancèrent bride abattue à travers la procession. Ce fut une panique générale ; plusieurs personnes furent renversées et foulées aux pieds des bêtes affolées par les cris qui s'élevaient de tous côtés.

Voici d'ailleurs comment Gerson raconta lui-même le fait par la bouche de l'Université personnifiée pour la circonstance :

« J'avais entrepris par amour filiale et loyale au Roy mon père et par dévote religion en ma bonne simplesse, que je iroye solennellement en procession ordonnée jusques à l'Église de la glorieuse Vierge et Martyre de Dieu, Saincte Catherine, devant tout le peuple pour le mieux esmouvoir à dévotion…

« Aussi allois-je en ma simplesse, en l'innocence de mes suppôts, en très bel arroy et merveilleux nombre, à la dicte Église Saincte-Catherine.

« Vinrent aucuns de la maingnie (famille) de l'ennemy qui, par mauvaistié exquisite, rompoient ceste procession en passant, et chassoient les chevaux sur les enfans, en les marchant et trébuchant à terre et en la boë.

« Ceste oultrage devait bien et trop suffire, mais ne mie un mal entre tels gens ne finit où il commance : tousjours s'accroist. Ne demeura donc guères qu'ils revindrent, et sans sçavoir ou demander qu'estoit l'un ou l'aultre, battoient, rompoient, chassoient, trébuchoient, indifféremment tous mes fils, les escholiers.

« Grand bruit, grand cris et grand clameur se va eslever ; n'estoit pas de merveille ; petits et faibles enfans n'avoient d'autre manière de se revanger, for crier ayde et miséricorde, et ceux qui eussent pu rebouter force, eurent cette attrempance, qu'ils ne voulurent pas prendre à soi la vangeance, mais la laisser au Roy et à Justice.

« Les petits enfants donc crioient mercy à eulx ; hélas ! ils scavoient mal à quels gens ils avoient à faire ; car en leur cueur n'étoit quelconque pitié, doulceur ou compacion ; ainçois, de plus en plus accroissoit leur félonie perverse, en tant que ils allèrent quérir glaives, arcs, sagettes, espées, pilles de Flandre et aultres armes invasives, comme se ils eussent deu combattre les ennemis du Roy et du royaume ; je ne sais mesme s'ils eussent tant estés hardis contre eulx.

« Puis trayoient sagettes à la volée, féroient (frappaient) à tort et à travers, partout et çà et là, tellement qu'il n'y avoit point de refuge ni de seureté...

« Mais encore y a pis, car jusques à l'Église vint ceste fureur, et là fut faict du lieu de seureté, lieu de cruauté et bataille.

« Vrayment paroles me défaillent à déclarer à son droit l'indignité de cette besogne ; aidés-moy, pensez par vous-mesmes quelle horreur ce estoit, et quelle confusion, veoir tel nombre de jolis escholiers, comme agneaux innocens, fuir et trébuchier devant les loups ravisseurs ; et ne sçavoient où se cachier.

« Ils s'en alloient à l'Église comme à lieu de seureté, ainsy que les poussins fuient sous les ailes de leur mère ; mais rien n'y valoit, car, surmontant la cruauté des mécréans et Vandes qui prinrent Rome, les ennemis n'épargnoient mie ceulx qui estoient en l'Église, ainçois trahioient à eulx comme bestes, tant que plusieurs y furent navrés, bien que ils s'enfuissent çà et là, où chacun pouvait le mieulx.

« Tellement que la Messe qui estoit commenciée solennellement cessa, pour les chantres qui s'en partirent, et se finit à grant paine et à grant paour, à basse voix, et le sermon cessa, et les bonnes dames qui y estoient venues cachoient les enfans sous leurs mantels.

« Mais, encore là, ne pouvoient eulx avoir seureté. C'estoit une persécution telle comme vous regardez en ces painctures quand Hérode fit occire les Innocens. Ung escholier fut navré d'une sagette en pleine poitrine, assés près de l'autel ; un autre au col, un aultre eut sa robe percée.

« Et briefvement, quand fut des persécuteurs qui tiroient à la volée, n'y avoit quelconque sans péril de mort, fust maistre ou escholier, fust noble ou non noble, fussent de vos enfans, Messeigneurs, dont bien trante navrés. »

Ce scandale public fit grand bruit dans la capitale.

L'Université, par la bouche de son Chancelier, porta plainte devant le roi et le Parlement. Gerson fut inexorable dans sa harangue.

C'était le 19 août 1404, Charles de Savoisy avait fait des excuses, Gerson ne voulut pas les recevoir et réclama des coupables le châtiment qu'ils méritaient.

Après avoir montré, dans un langage indigné, l'outrage que l'Église et l'Université avaient reçu dans cette occasion, Gerson se tourna vers les juges pour leur arracher la sentence de condamnation :

« Pensez à ce qu'on dira partout, s'écria-t-il, si un tel meffait reste impuni ; on dira que cette Cour ne punit que les povres, les petits méfaicts, ou ceux qui n'ont amis ou qui ne procède par

voie de fait ; ils vous compareront à l'épouvantail de chenevière qui ne remue point, et lors les oiseaux, quand ils aperçoivent ceci, n'en tiennent compte et font leur fiente sur eux ! »

Le Parlement et la Cour ne purent résister aux accents chaleureux et courroucés de l'orateur.

La sentence fut terrible.

Le 23 août, le grand Conseil se réunit. Le roi lui-même présidait.

Malgré la pression des grands et des princes amis du duc d'Orléans, il fut décrété qu'on ne laisserait pierre sur pierre de l'hôtel de Charles de Savoisy. La démolition de l'édifice commencerait le 26 et serait exécutée par les officiers du roi. De plus, Charles de Savoisy fut obligé de payer 2,000 livres, soit aux personnes blessées, soit à l'Université, et fonder une rente de 100 livres à cinq chapellenies.

Les pages eux-mêmes ne furent pas épargnés. Ils reçurent le fouet, en public, sur la place Notre-Dame, puis ils durent s'en aller pieds nus faire amende honorable dans trois églises, poursuivis par les huées de la foule. Enfin on les bannit du royaume pour trois ans.

Ce jugement sévère arrêta tous les désordres et redoubla le prestige de l'Université.

Gerson surtout apparut, aux yeux de tous, comme revêtu d'une force et d'une autorité désormais indiscutables. Cet homme, tout à l'heure

timide, irrésolu, devenait subitement audacieux, entreprenant ; lui, le Chancelier modeste, se dressait tout à coup devant les princes, et pour défendre quelques pauvres écoliers, écrasait la morgue insolente d'un seigneur puissant et de toute une partie de la Cour.

Il semble même que ce succès fut pour lui une révélation, et comme il avait déjà pris sur lui de travailler à la réforme de l'Église, il résolut de donner à la France l'appui de sa haute sagesse et de ses conseils.

Le pays, en effet, traversait alors de très mauvais jours.

Le roi Charles VI, le pauvre fol, retombait de crises en crises, et ne reprenait ses sens que pour constater de nouvelles calamités et de nouveaux désordres.

La reine indigne vendait le royaume et son honneur, dans de scandaleuses orgies. Le duc d'Orléans partageait les débauches de sa belle-sœur. Jean sans Peur conspirait; les gouverneurs des provinces dilapidaient les finances ; le peuple, pillé, rançonné, se révoltait ou faisait cause commune avec l'Anglais. Nulle part on ne trouvait la moindre entente ni la moindre harmonie ; partout, c'était l'anarchie, le rébellion : dans l'Église, dans la justice, dans le Gouvernement.

L'Université seule, au milieu de ce désarroi général, conservait quelques vestiges de fermeté

et d'organisation. Sans doute, la question du grand schisme jetait de profondes divisions parmi ses membres, néanmoins il s'était groupé autour du Chancelier un noyau compact de docteurs illustres, résolus et désintéressés. Dans ces circonstances douloureuses, ils ne craignirent pas de se charger de la direction morale des affaires publiques, et d'incarner en eux la conscience populaire.

Le 7 novembre 1405, sur l'initiative de Gerson, l'Université se rendit donc au Louvre, demanda une audience solennelle au roi et à toute la cour, et là, devant les seigneurs et les princes assemblés, le Chancelier prononça la fameuse harangue politique qui a pour thème : *Vivat rex, vivat rex !*

Ce discours est l'œuvre oratoire la plus importante et la plus imposante que Gerson ait prononcée. Elle eut dans Paris et dans tout le royaume un retentissement extraordinaire.

Juvénal des Ursins signale ce fait, dans son *Histoire de Charles VI* (1), comme un événement public :

« En ceste saison, dit-il, un notable docteur en théologie, nommé Maistre Jehan Jarson, Chancelier de l'Église de Notre-Dame de Paris et curé de Saint-Jean-en-Grève, fit une notable proposition

(1) *Histoire de Charles VI*, p. 176, édit. Godefroy.

et prit son thème : *vivat rex, vivat rex, vivat rex*... Et si on eût voulu garder le contenu en icelle en bonne police et gouvernement du Royaume, les choses eussent bien esté. Mais on avait beau prescher, car les Seigneurs, et ceux qui estoient autour d'eux n'en tenoient compte, et ne pensoient qu'à leurs profits particuliers. »

Et pourtant Gerson dénonça avec assez de fermeté et de précision les exactions du pouvoir, la cupidité effrénée des grands et la misère hideuse du peuple.

Tout ce discours, qu'on pourrait appeler la charte de la royauté au xve siècle, est inspiré par un double sentiment très profond, l'amour du souverain et l'amour plus ardent encore des « povres gens ».

Oui, c'est bien la voix de ce pauvre peuple de France, de ce peuple hébété de misères, d'exactions, qui n'a plus même la volonté de se plaindre, que le Chancelier faisait retentir comme une clameur frémissante et vengeresse sous les voûtes du Louvre. Sans rien perdre de la digne réserve que lui impose son sacerdoce, Gerson flétrit la luxure effrénée des princes du sang, leur avarice sordide, leurs injustices criantes, leurs orgies ruineuses :

« Messeigneurs, pensez et considérez que chacun de vous dissipe la substance non pas d'un povre homme ou de deux, mais de cent, voire de

mil, en malles œuvres, ordres, et villaines pour leur outrage (1). »

Bien plus, malgré son attachement indiscutable à la forme monarchique, à son respect attendri pour la personne du roi, le Chancelier ne craint pas de signaler au prince certains abus criants dont souffrent les masses. Il intitule une de ses considérations : *Comment justice ne doibt point estre vendue,* et s'élève contre la vénalité des charges, contre les réclamations exorbitantes des tribunaux :

« On ne pourrait en un jour, non pas en six mois, reciter le travail oultrageux, qui pour ceste cause vient sur les pauvres gens par pertes de journées, par deffaut de controuves, par amendes, par procureurs, par advocats, promoteurs, par violence et extorsion de serments (2). »

Puis, c'est la chasse intéressée aux honneurs et aux emplois lucratifs que Gerson dénonce comme préjudiciable à l'intérêt général de la société :

« Officiers de Justice ou aultres ne se doivent trop multiplier ni trop souvent changer.

« Quand officiers se multiplient, chacun emporte sa part en pensions, en dons, en exactions pour entretenir et mener son estat. Que profitte au Roy avoir deux cens chamberlans et autant de

(1) *Harengue au roi Charles VI,* par Gerson, p. 42, édition Debeaussaux, 1824.

(2) *Ibid.*, p. 39.

varlets de chambre, des secrettaires sans nombre et ainsi des autres ? — C'est pour honneur, dira-t-on. — Voire ; mais cet honneur couste toujours au Roy et au peuple. Vous avez bien ouï de la bonne femme qui, voyant moult étudiants à Orléans, demanda ce qu'ils faisaient ; on lui respondit : ils estudient pour estre juges, advocats et procureurs en nostre pays. — Hélas ! dit la bonne femme : le pays en est jà presque tout gasté : que sera-ce de telle multitude ? Cecy est quant à la trop grande multitude d'officiers de justice.

« Mais quand à ne les changer souvent et de léger, fais ce que récite Aristote, ès Rhétorique, de l'homme qui estait navré et plain de diverses playes et tout couvert de mousches. Un en eut pitié et lui ôta les mousches ; il s'en plaignit en disant que les nouvelles viendraient toutes affamées qui le suceroient plus et grèveroient que les aultres, car c'est un mauvais mors que de mousche maigre (1). »

Ce discours est le troisième par date des discours politiques de Gerson.

Le premier avait été prononcé en 1394, au moment où Benoît XIII venait d'être élu au conclave d'Avignon.

Le second date de 1395 ou 1396. C'est un plai-

(1) *Harengue Vivat rex*, p. 40.

doyer touchant en faveur des pauvres de l'Hôtel-Dieu. Gerson y parle, au nom du Chapitre de Notre-Dame, en qualité de chapelain et d'orateur du roi.

En 1408, Gerson reprit encore la parole au nom de l'Université et prononça une nouvelle harangue sur la *Justice* ; à la même époque se place la proposition *Veniat pax* qui eut lieu après la réconciliation imposée aux enfants du Duc d'Orléans et à Jean sans Peur (1). Puis viennent le discours *contre les prétentions des Frères-Mendiants*, 1409 ; le *Sermon sur l'union des Grecs*, Noël 1409 ; enfin, en 1413, après la retraite de Jean sans Peur, le Chancelier, dans une harangue qui eut pour thème *In pace in idipsum,* montra la nécessité de la paix et de la soumission au parti des Armagnacs (2).

Par cette trop courte esquisse on voit quel rôle important Gerson a joué dans l'administration politique du royaume. Il a été vraiment, pendant plus de dix ans, le flambeau de cette société affolée du commencement du xve siècle, et l'on peut dire en toute vérité que, si Jeanne d'Arc a sauvé à ce moment la France, Gerson, par sa prudence et son courage, avait déjà empêché qu'elle ne se perde sans retour.

(1) Cf. *supra*, chap. VII.

(2) JUVÉNAL DES URSINS : *Histoire de Charles VI*, p. 265. *Op. Gers.*, IV, col. 663.

CHAPITRE V

Gerson curé de Saint-Jean-en-Grève.

A côté de cette vie officielle et publique que lui imposait le rôle de Chancelier de l'Université de Paris, Gerson, de 1403 à 1414, c'est-à-dire pendant plus de dix ans, remplissait un ministère plus humble mais plus en rapport avec ses goûts, et assurément non moins fructueux pour le bien général de l'Église et de la société, le ministère de curé de Saint-Jean-en-Grève et de prédicateur populaire.

Une église au xve siècle, à Paris, dans ce quartier du Marais, toujours si mystérieux, quel poème à la fois pittoresque, historique et psychologique à faire revivre !

Sous ces voûtes irrégulières et ténébreuses ; au milieu de cette lumière maladive et livide des verrières polychromées, un peuple aux allures tourmentées, à l'âme plus tourmentée encore, prie éperdument, fiévreusement, tour à tour soulevé en saintes aspirations, en amoureuses envolées, puis roulant dans l'abîme de la peur, du décou-

ragement, du désespoir; et, par-dessus cette moisson frémissante, le souffle des chants sacrés, des objurgations pieuses, rythmant l'exaltation ou l'apaisement des foules, dans un remous continu de voix et de soupirs.

Un prêtre monte en chaire ; aussitôt les figures s'allument d'inexprimables désirs ; les yeux fixent l'homme sacré qui seul connaît le langage pur qui plaît à la divinité. Et tout ce peuple reçoit avec délices la parole qui tombe, cette voix céleste si bonne et si précieuse, le verbe journalier qui berce son cœur.

On lui parle du Christ, ami des pauvres et des souffrants, de ce Christ, tantôt bon jusqu'à la faiblesse, puis sévère jusqu'à la rigueur, miséricordieux et vengeur, du Jésus de la Madeleine, de la Samaritaine, et du Jésus menaçant et terrible du jugement dernier.

Les âmes ingénues passent alternativement de la confiance rassurée aux transes et aux scrupules, s'agitent d'émotions vives, s'enflent et s'exaltent.

Elles veulent, sur ce juge mystérieux de leurs destinées, des détails intimes, des détails dans lesquels elles devinent, pour ainsi dire, à l'avance, le sens de l'arrêt qui les attend. On leur dit que leur Dieu avait les « cheveulx à la manière d'une noix de couldre moult meure, en tirant sur le vert et le noir, à la couleur de la mer, crespés et jusques aux oreilles pendans et sur les espales ven-

tilans », qu'il était grand et beau, comme un fils du ciel, ou, au contraire, petit et malingre par mépris des avantages humains.

L'église de Saint-Jean-en Grève était située près de l'Hôtel-de-Ville actuel. C'était la paroisse des pauvres, des artisans, des « bonnes et dévotes gens » du Paris de la plaine, de tous ceux qui ont besoin du viatique intérieur de la piété ardente, pour tromper les révoltes exaspérées du malheur.

Non loin de là, mais un peu plus à l'ouest, se dressait, de toute sa magnificence, la riche concurrente, l'église Saint-Jacques, entre la rue Troussevache et le Quai des Peaussiers, rendez-vous des gros industriels, des bouchers, des écorcheurs enrichis.

C'était à l'ombre de Saint-Jacques qu'opérait ténébreusement Flamel et sa femme Pernelle, ce couple louche et industrieux qui intrigua si puissamment toutes les imaginations du moyen âge, et qui avait, disait-on, reçu du diable la prérogative de changer tout en or.

Saint-Jean, au contraire, étouffait entre les ruelles étroites et sales de la Grève, au milieu d'une populace grouillante et cosmopolite, qui la pressait de toutes parts, gens affamés, détritus de la vie que les bourgeois enrichis rejetaient à l'est de la cité comme une viande usée dont ils avaient sucé la moelle.

A ces débris des luttes sociales se mêlaient tous les révoltés de l'infortune, les voleurs, les meurtriers, les bandits échappés aux prisons ou à la hart, qui venaient depuis un siècle habiter les ruines du Temple, asile sacré et inviolable.

Malgré sa misère physique et morale, et peut-être à cause de cela même, tout ce monde était très religieux, très friand de tout ce qui avait trait au culte et aux cérémonies.

C'était à l'église et à l'église seulement que ces pauvres gens trouvaient un divertissement à leur vie d'hébétude ; leur âme ne se réveillait qu'aux accents ou aux éclats de la liturgie, et ils avaient faim, une faim cruelle, d'un plaisir pur qui reposât leurs corps, et leur fît oublier un instant cette routine de vivre qui les exaspérait par sa monotonie.

Donner le verre d'eau à un corps desséché par la fièvre, c'est grand, puisque Dieu le paye d'une éternité de délices ; qu'est-ce donc alors que verser à flots continus la paix qui coule dans les âmes, le torrent inépuisable de l'espérance qui entraîne toute douleur, toute inquiétude, toute hésitation même ? N'est-ce pas le sacerdoce idéal, le sacerdoce rêvé par tous les hommes généreux de l'histoire ; et quand le cœur où passe cette ondée sainte est plus misérable, plus souillé, l'œuvre de purification, d'assainissement spirituel et moral, n'est-elle pas l'œuvre surhumaine par

excellence, l'œuvre de Dieu parmi les hommes ?

Aussi qui serait surpris de voir le grand Chancelier quitter sa chaire de Docteur, ses salles d'étude, pour courir à cette besogne vile en apparence et si grandiose en réalité ?

Il n'était pas nécessaire que Gerson fût du peuple pour souffrir l'ardente passion de l'apostolat populaire ; sa nature désintéressée, son amour compatissant, sa vive intelligence des misères sans nombre, dont sont victimes les masses faibles et sans défense devant la brutalité des événements sociaux, devaient le conduire à jeter, lui aussi, son cri de compassion émue pour la foule des petits, *misereor super turbas !*

Gerson, comme un autre Jésus-Christ, s'appliqua donc à régénérer, à transfigurer ces tristes déshérités des jouissances terrestres. Il s'approcha d'eux simplement, leur parla cette langue d'amour et de sacrifice qui va droit au cœur et que tout le monde comprend sans peine ; il entra dans leurs pensées vulgaires et banales, dans leurs préoccupations en apparence mesquines et puériles, mais dont les malheureux savent toujours se faire des foyers inextinguibles de douleurs et de tribulations.

Gerson, dans la chaire comme dans ses traités écrits pour le peuple, parle la langue vulgaire, c'est-à-dire le *français* du xve siècle. Nous avons

du vénérable Chancelier soixante-quatre sermons populaires. La plupart datent du commencement du xve siècle et ont dû être prêchés à Saint-Jean-en-Grève, quelques-uns à Saint-Séverin, à Saint-Germain ou à Saint-Paul.

Ces divers sermons, dont plusieurs sont incomplets, ont été recueillis par Wimphelingen, d'après des notes prises par les auditeurs pieux. Malheureusement la plupart ont été traduits en latin, dès le xve siècle. C'est pourquoi il est difficile de se faire une idée bien nette et bien exacte de la prédication populaire de Gerson.

Néanmoins nous pouvons dire que toutes les fois que le Chancelier s'adresse au peuple, il se fait un devoir de dépouiller l'appareil des phrases pompeuses, des citations profanes, des curiosités et des subtilités alors en usage.

Ce n'est ni le discours travaillé, limé, qu'il prononce aux princes ou aux grands, ni même le sermon *très dévot,* dont il nourrit la mysticité sensuelle et raffinée de certains religieux ; c'est l'entretien du bon curé à ses ouailles, du père de famille à des enfants qu'il instruit.

Les sujets traités seront d'abord éminemment pratiques. A part quelques exceptions, tous les sermons populaires roulent sur des questions de morale journalière. La plupart attaquent les vices généraux, ces vices communs à l'extrême opulence et à l'extrême misère : les débordements

de la sensualité, la « gloutonnie » et la « luxure soularde ». Oui, à ces pauvres mécréants du *Marais*, à ces faméliques au masque livide et buriné par les disettes continuelles, Gerson recommande l'abstinence, le jeûne ; il veut qu'ils se gardent contre les franches lippées de hasard, dont ils vengent parfois les privations forcées de chaque jour. Il les avertit que ces secousses tuent peu à peu le corps en l'énervant et le conduisent aux pires abus.

Il veut surtout que les femmes usent modérément du vin pendant qu'elles allaitent leurs enfants, car le lait s'aigrit sous l'influence de l'alcool, et, si les enfants de buveurs ou de buveuses sont, dans la jeunesse, généralement plus pétillants d'esprit, cette flamme de l'intelligence ne brille qu'un moment, et tout l'être s'étiole, dépérit et succombe, semblable à une plante dont on a forcé prématurément la croissance (1).

« Je lis dans Valerius, ajoute plaisamment Gerson, que les Romains mettaient à mort les femmes qui buvaient du vin ; et, pour s'assurer plus facilement du délit, ils établirent que les hommes pourraient embrasser, dans la rue, les femmes de leur connaissance et voir, par ce moyen, si elles avaient enfreint la règle. Je crois que s'il en était

(1) *Op. Gers.*, III, 903, C.

ainsi chez nous, bien peu échapperaient à la peine (1). »

Il ne faudrait pas croire cependant que Gerson soit un de ces bourreaux de la chair qui ne porte dans ses mains décharnées que fouets et disciplines.

Toute sa vie, Gerson a combattu les excès, et là encore il réprouve hautement les folies des *flagellants*.

Pas plus pour le peuple que pour les moines, que pour les étudiants, Gerson ne veut de ces macérations intempérantes, de ces tortures ingénieuses que de bonnes gens, sur l'avis de directeurs aussi dangereux que naïfs, s'imposent avec indiscrétion et jusqu'à la folie. Le corps a besoin d'être discipliné et non d'être détruit.

Si Gerson avait vécu trois ou quatre siècles plus tard, peut-être eût-il été beaucoup plus généreux encore, beaucoup plus humain envers les exigences du peuple, et peut-être eût-il compris qu'une honnête jouissance est, la plupart du temps, une des premières garanties de la moralité.

Mais, à cette époque très exclusive, très dogmatique, où l'esprit d'examen et de contrôle était impitoyablement banni de tous les domaines où peut s'exercer légitimement la pensée, où non seulement la conscience religieuse, mais encore la vie politique, la vie civile, les relations les plus

(1) *Loc. cit.*

intimes étaient mesurées, délimitées, cataloguées d'après une formule unique et rigide, il fallait, de toute nécessité, que les esprits les plus souples et les plus pénétrants suivissent la discipline générale, l'intransigeance universelle.

Or, pour tout le moyen âge religieux, la chair a toujours été l'*Ennemi*, le redoutable ennemi, jamais assez flétri, jamais assez écrasé. Tous ses besoins, toutes ses tendances sont autant de monstres hideux et dévorants, de chimères hargneuses aux griffes entreprenantes que la fantaisie sculpte aux portiques des temples, gnômes ricanants qui se tordent en spirales vengeresses et haineuses autour des pieds délicats des saintes impassibles et légères, symboles éthérés des âmes.

Partout, dans l'art comme dans la littérature, les mauvais génies foisonnent, nouveaux satyres, incarnations du laid, du difforme, du nuisible : c'est-à-dire du plaisir sensuel. Ce sont les passions, les concupiscences, les vices, mais, par-dessus tout, le cortège inséparable des sept péchés capitaux, le *Bestiaire* grimaçant du moyen âge, ayant à leur tête « Maistre Capitain », l' Orgueil.

L'esprit du directeur d'âmes suit naturellement les préoccupations des foules et, dans cette lutte sans merci qu'il entreprend contre l'ennemi répandu partout, fatalement il ne croit jamais la victoire assez complète, assez assurée. C'est pour cela que Gerson revient jusqu'à dix-sept fois sur les péchés

capitaux, et que, dans les sermons adressés soit au peuple soit à la Cour, il n'omet jamais une occasion de dénoncer les moindres excès de la sensualité. Six sermons traitent de la luxure, deux ou trois de la chasteté.

Avec une franchise à laquelle nous ne sommes plus accoutumés, Gerson proclame devant les princes, comme devant les fidèles, les chutes malheureuses de l'humanité ; sans scrupule comme sans fausse honte, il analyse méticuleusement les détails de nos inclinations mauvaises, fouille avec une patience cruelle tous les coins et recoins du cœur où le péché se dérobe ; il le produit au grand jour, le force à avouer sa honte, à déceler ses complices.

C'est un vrai drame qui se déroule, et, pour que l'effet soit plus saisissant, toute cette tragédie mystique a ses personnages réels, vivifiés au souffle de l'imagination populaire.

Souvent, dans les sermons de Gerson, on sent comme un écho des *Mystères* qui se jouent aux carrefours des rues, quelquefois dans les églises, et où les abstractions à la mode remplissent leurs rôles, comme des acteurs réels, déguisés sous les noms de Vertus ou de Crimes.

Voici comment, par exemple, au début d'une instruction faite pour le peuple, Gerson nous présente l'*Avarice*.

« Dévotes gens, il nous reste un combat non

moins terrible que ceux entrepris jadis contre Gloutonnie et Luxure, c'est le combat engagé contre *Avarice* la cupide, monstre dévorant et insatiable. Elle a une bouche semblable à l'abîme des mers, gouffre infernal que rien ne saurait remplir ; tout ce qu'on y jette n'est que festu. Monstrueuse Avarice est laide, jaune de teint et très horrible à voir. Malgré ces désavantages, elle prétend au mariage, et c'est l'Esprit de l'Homme, beau comme un rayon de Dieu, qu'elle veut épouser. Oh l'ignoble, la maudite union (1). »

Alors le prédicateur nous montre cette *hideuse bête Avarice* s'essayant à faire la conquête de l'époux convoité, l'Esprit humain. Pour cela elle jette sur son visage repoussant le voile de *Juste Nécessité,* couvre les formes déhanchées de son corps du manteau spécieux d'*Honnêteté de vie* ; si elle ne réussit pas par ces moyens extérieurs, elle a recours à la magie, se change tantôt en marchande, tantôt en coquette ; prend l'allure d'un chanoine ou d'un prélat, se fait procureur, avocat, juge ou grand seigneur, jusqu'à ce qu'elle arrive à ses fins. Alors le mariage a lieu, « mariage de tromperie, continue l'orateur, duquel sont absents les témoins ordinaires, Bonne Foi, Légitime Lignée, Grâce du Sacrement (2) ».

(1) *Op. Gers.*, III, 1003, C. D.
(2) *Ibid.* 1004, D, E.

Lorsque Gerson a ainsi mis à nu toute l'ignominie d'un vice populaire, généralement il termine son sermon par une sorte d'examen très minutieux des circonstances dans lesquelles naît le péché ou de la gravité relative qu'il peut avoir dans certains cas.

Les consciences timorées, que n'éclaire aucune certitude précise, ont généralement besoin d'une lumière étrangère qui jette un rayon de sa science dans le chaos obscur de la moralité populaire.

Rien n'est douloureux, rien n'est attendrissant comme le trouble d'une âme ignorante et craintive, et c'est pour éviter au peuple cette fièvre de l'incertitude et du scrupule religieux, que Gerson se plaît à poser ces cas de conscience, à les résoudre avec une précision mathématique dont parfois nous serions tentés de sourire.

Avec une fécondité d'imagination incroyable, il s'ingénie à répondre aussi clairement que possible à tous les doutes, à toutes les questions qui germent dans l'âme des enfants ou des pauvres femmes effrayées de leur salut :

« Peut-on manger le vendredi la viande qui reste aux gencives du repas de la veille ?

« N'est-il point criminel de tuer les poussins si gentils, les agneaux blancs, pour remplir notre ventre de leur chair ?

« N'est-il point agréable à Dieu d'assister aux

offices du Dimanche, avant de prendre le déjeuner du matin (1) ? »

Et le bon Chancelier répond sans aigreur dans la voix, avec un sérieux mêlé de bonhomie. Toujours l'arrêt est viril, sévère quelquefois, mais jamais dépourvu d'indulgence.

Nous ne voulons pas dire que cette méthode administrative de réglementer les fautes n'ait pas quelque chose de sec, de convenu, qu'elle ne sente pas un peu trop l'officine, le bureau du comptable qui range dans leurs casiers respectifs les pièces de billon et la monnaie d'or ; mais du moins elle a son bon, son excellent côté en ce qu'elle accoutume les consciences à un ordre, à une probité, à une régularité morales, dont le peuple a horreur par paresse et par instinct.

Gerson d'ailleurs ne condamne pas toujours tel ou tel excès, au nom de la seule Théologie, de la casuistique inexorable de certains moralistes chrétiens, bien plus faits pour être ingénieurs de constructions métalliques que pour diriger, édifier des âmes ; il fait aussi appel à ce sens intime que chacun porte en soi, qui ne se raisonne pas, qui ne s'analyse pas, mais qui convainc dès qu'on l'éveille.

C'est ainsi qu'après avoir distingué scrupuleusement toutes les sortes d'intempérances du goût,

(1) *Op. Gers.*, 907, 908 et *passim*.

après les avoir condamnées *premièrement* au nom de la foi, *deuxièmement* au nom de la Tradition et des Pères, *troisièmement* au nom de la raison profane et des penseurs grecs et latins, Gerson se tourne subitement vers son auditoire, peut-être vers quelque ivrogne connu de l'assemblée et, avec un certain badinage dans le ton, fait en terminant appel au simple bon sens.

« Quoi, dit-il, pour une heure de plaisir qu'a prise notre glouton, en se bourrant le ventre (1), le voilà malade toute la nuit, malade tout le jour suivant; le matin en s'éveillant il a plus soif que la veille, la tête lui fait mal, il attrape à la longue toutes les maladies... Pour un peu de bon temps qu'il a voulu se payer, le voilà qui perd tout ce qu'il y a de bon dans le temps (le calembour est plus forcé dans le texte). »

C'est que Gerson ne perd jamais de vue qu'il s'adresse au petit peuple, par conséquent à un public tout à fait différent de celui des Écoles et même de celui qu'il rencontre à la Cour ou lorsqu'il prêche dans d'autres églises.

Il ne craint donc pas de recourir, pour soutenir et exciter l'attention de ses auditeurs, à certains procédés éminemment goûtés des foules.

Dans bon nombre de ses sermons, dès qu'il a énoncé une vérité morale, il l'illustre aussitôt

(1) *Refarciendo ventrem suum.*

d'une comparaison, d'un exemple, d'un trait historique emprunté soit à l'Ancien ou au Nouveau Testament, soit aux littératures païennes, soit même à ses souvenirs personnels.

D'autres fois, sans cependant jamais tomber dans la bassesse ni la trivialité, sa langue devient volontiers plus libre : le geste de l'orateur est plus familier, le mot devient d'une saveur un peu grasse :

« Allons, vieux bétail, dit-il au vieillard sottement amoureux, qu'espères-tu à ton âge, à qui veux-tu plaire? Vois donc, tout ton corps, toute ton âme n'annoncent que le dernier jugement : ta tête fleurit, elle est toute blanche, tes yeux défaillent, ta mémoire s'en va... Tu diras peut-être, comme une certaine petite dame romaine, que les veaux meurent aussi bien que les vaches ; eh oui, seulement, quand on est jeune, si l'on meurt quelquefois, on peut aussi souvent espérer de vivre, tandis que les vieux n'ont plus qu'une attente, et c'est la mort (1). »

Ailleurs Gerson, à ceux qui lui demandent s'il y a péché de nourrir trop grassement ses domestiques ou ses enfants, répond par la boutade suivante :

« Un jour, un jeune homme que l'on conduisait à la hart rencontra son père et demanda à l'em-

(1) *Op. Gers.*, III, 914.

brasser ; le père consentit, mais voilà que le fils d'un terrible coup de dent coupa net le nez du père en lui disant : — C'est pour te récompenser de m'avoir trop bien élevé. — Pères et mères, maîtres et supérieurs, ne vous exposez pas à voir votre nez dévoré par ceux que vous élevez (1). »

A côté des sermons à intention purement morale, les sujets que Gerson traita le plus volontiers, tant devant le peuple que devant les grands ou dans les Écoles, sont ceux qui se rapportent au mystère du jour où ils sont prononcés (sermons pour le dimanche des Rameaux, pour le Jeudi Saint, pour le jour de la Trinité, etc.), ceux qui exaltent la dévotion envers la Sainte Vierge et saint Joseph (sermon pour la Purification, sur l'Immaculée-Conception, etc.); puis viennent les panégyriques (trois panégyriques de saint Antoine, trois de saint Louis, le panégyrique de saint Jean, patron de l'église Saint-Jean-en-Grève, le panégyrique de saint Michel, celui des apôtres Pierre et Paul, prononcé dans l'église Saint-Paul, etc.).

Même alors, dans ces sujets plus relevés et plus difficiles à suivre par le peuple, Gerson sait avoir recours à tous les artifices de son imagination ingénieuse. A-t-il, par exemple, à faire comprendre aux « simples gens » un texte de saint Paul : « Vous êtes le temple saint de Dieu », il leur

(1) *Contra Gulam*, III, 907, A.

donne, par le détail, la description de leur propre église en leur faisant toucher du doigt, pour ainsi dire, tout le symbolisme du mobilier sacré :

« Le mur de ceste église et la cloison est le corps qui contient l'âme ; les portes et les fenestres et verrières sont les cinq sens corporels, les yeux, les oreilles, la bouche et autres.

« L'autel est la volonté de l'homme qui est comme au milieu du chœur de ce temple. Sur cet autel sont faits sacrifices et oblations de bonnes ou mauvaises affections.

« Le bon curé est le Saint-Esprit tant seulement.

« La parroichienne est notre âme.

« Le chapelain est raisonnable Entendement qui enseigne sa parroichienne comment elle se doit maintenir et gouverner.

« Les cloches sont les bonnes inspirations que le Saint-Esprit fait sonner au plus haut lieu de ce temple et sur la tour qui se nomme en latin *sinderesis* (1).

« Dedans ce temple ne doivent entrer les vils pourceaux de luxure, ni les chiens de détraction.

« Dedans doit avoir la lampe de vraye Foi allumée du feu de Charité et soutenue par la corde de l'Espérance.

« Les painctures de ce temple sont les bons exemples des saints et sainctes que nous devons

(1) Néologisme, tiré du grec, pour désigner la conscience.

regarder et ensuyvre ; et ainsi de plusieurs autres similitudes que je laisse en ce temple. »

Après cette description minutieuse, Gerson, continuant la comparaison, nous montre l'homme juste amenant, dans ce temple du corps, la déesse Miséricorde suivie d'une majestueuse procession où « Bonne Créance en Dieu, Bonne Obéissance en ses commandements, Bonne Persévérance » lui font cortège ; tandis que le pécheur introduit « Cruauté damnable, hideuse et abominable, guidée par Mescréance, Désobéissance et Obstinacion ».

Alors commence le tableau des ravages opérés par ce monstre qui « s'embat dans le pauvre temple de nostre âme ».

« Rien n'y a espargné que tout ne soit froissé, ars (brûlé) et confondu.

« Tout premièrement le vray curé est bouté hors et en son lieu intrus l'annemy d'Enfer, le faulx hérite et scismatique. Tantôt comme est dedans entré, il fait ouvrir les portes de ce temple à tous vices et clore à toutes vertus.

« Lors s'y ébatent à grand tourbe les soldoyers de l'annemy d'enfer, pour mettre à perdition la povre parroichienne, nostre âme. Orgueil y entre avec la massue de Présomption, lève l'âme en hault, puis la fiert (frappe) au front et la jette en terre d'un grand tresbuchement. »

Puis viennent Ire (colère), Envie et Haine qui

l'aveuglent et « doloreusement » la tourmentent, Avarice qui la traine par mer, par terre et par feu, Paresse qui l'enchaine du lien de « retardie », Gloutonnie qui la fait ivre de vins et « incapable de penser à rien fors à sa panse », et enfin Luxure qui brûle « et art en feu puant de charnalité tout ce qui est de bien ».

Et l'allégorie continue pendant tout le discours soutenant la réflexion débile des « povres gens » et permettant à l'orateur des analyses minutieuses dont les détails se graveront d'eux-mêmes dans les esprits.

D'ailleurs Gerson sait rendre vraisemblable et vivifier ce procédé de l'allégorie ordinairement froid et monotone.

D'abord jamais son imagination ne l'emporte sans retour dans ce monde des abstractions, ni n'empèche son observation d'ètre vigilante et précise ; de plus, l'image cède toujours le pas à la sensibilité ou tout au moins ne la contrarie jamais.

Dans ce sermon que nous analysions tout à l'heure, Gerson ne fait, en réalité, qu'une psychologie très exacte de l'âme populaire, de l'enchaînement des passions qui l'absorbent ; c'est pourquoi il continue son allégorie sans effort, et nous la trouvons logique, naturelle, au point d'en oublier les personnages pour ne voir que les réalités, les vices et les sentiments qu'elle illustre :

« Finablement dans la povre âme Ydolatrie s'y embat avec ses sœurs germaines, Sortilège, Superstition, Magie..., puis quand l'annemy voit sa parroichienne tellement pourmenée et maltraitée qu'elle gist au lit de mort, il huche (appelle) sa fille Cruaulté et la maudite procession dessus nommée pour l'ensevelir.

« Mescréance clôt et bande les yeux de l'âme, Désobéissance l'enveloppe du linceul et du lien de mauvaise accoutumance ; Obstination la met en bière et au sarcueil qui se nomme oblivion de Dieu. Et affin que jamais ne soit ostée, Cruauté lui met très pesante et très froide pierre de obduration (endurcissement) de cœur et désespérance. »

Ainsi se clôt le drame.

Si l'on veut maintenant juger de la sensibilité oratoire de Gerson, il sera intéressant de voir avec quelle onction réservée et pénétrante il présente la même image dans une prière au Saint-Esprit par où se termine un sermon populaire sur la fête de la Pentecôte :

« Seigneur, descendez maintenant en vostre povre hostel de mon âme, défendez votre logis. C'est vostre droit ; et, quand vous serez dedans entré, confortez cette âme desconfortée, enseignez la qui est folle, nourrissez la qui meurt de faim, eschauffez-la du feu de votre amour, elle qui est froide plus que glace à bien faire ; vestez-la de belles robes de vertus, elle qui est nue hon-

teusement. Réédiffiez et establissez son povre logis par les sept piliers et colonnes de vos sept dons et gardez que point ne soit ars et bruis cest hôtel de Dieu par les domageuses flammes des faux désirs et convoitises afin que toujours mon âme vive avecque vous sans départie, en joyeuse franchise et en sobre liesse, en ce monde par grâce et en l'autre par gloire. »

Gerson visiblement aime ce genre de parler simplement : c'est celui où va de prédilection sa parole comme sa plume.

Les caresses du sentiment religieux, la volupté austère des saintes oraisons, les retours sur soi pour y chercher Dieu dans les retraites apaisées du cœur, voilà le ciel des délices où il se plaît et où il voudrait faire entrer à sa suite les âmes simples qui lui sont confiées.

Aussi sa dévotion et sa pensée vont-elles d'un mouvement spontané à toutes les faiblesses, à toutes les humilités, là où germent seulement les poèmes savoureux de la vie intérieure, à la Vierge, à saint Joseph, à l'Eucharistie, aux pauvres, aux enfants.

Les sujets qu'il traite de préférence sont les sujets douloureux, les *Passions*, les Mystères de Marie et des Martyrs. Il intitule son œuvre d'évangélisation du mot *Pœnitemini :* « faites pénitence », car il sait que c'est par la douleur, et la douleur seule, que l'âme, suivant la belle expression de

Bossuet, « est détachée du monde et se retire en son enceinte ».

Si Gerson, par goût et inclination, parlait de préférence au peuple, plusieurs fois, à cause de ses fonctions et pour son talent, il a été appelé à évangéliser les grands : le roi, la reine, les princes ou les clercs. Nous avons vu qu'au début de sa carrière, il a été l'orateur officiel de la Cour de Charles VI. On peut même dire que, de 1389 à 1400, il prêche presque exclusivement pour les cérémonies officielles aux principales fêtes de l'année.

C'est à l'église Saint-Paul que se rend ordinairement la famille royale : l'hôtel qu'habite le roi est tout proche, et d'ailleurs le roi, comme les princes, considèrent comme un devoir de se mêler au peuple dans l'église paroissiale, sous la houlette du pasteur.

On ne connaît pas ou l'on connaît peu la mode des petites chapelles, où, loin de ses frères, l'on va adorer le Dieu de ses rêves ou de son monde.

C'est donc devant la grande famille chrétienne tout entière que parle l'orateur. L'auditoire en est d'autant plus imposant. Les membres de la famille royale sont là, entourant le roi et la reine ; aux premiers rangs les grands officiers de la Couronne et les principaux représentants de la noblesse, les évêques, les conseillers du Parlement,

les Docteurs de l'Université forment une garde d'honneur brillante. Le peuple avide se presse dans les nefs pour prendre sa part du banquet mystique où l'on va distribuer le pain de la parole divine.

Et c'est un jeune homme de vingt-cinq à trente ans qui va paraître au-dessus de cette foule, pour l'éclairer, pour la juger, pour la condamner même au nom de l'autorité suprême dont il est le dépositaire.

Gerson, comme plus tard les grands prédicateurs du XVIIe siècle, mais avec plus de liberté encore, reprochera avec une sainte audace leurs crimes à ces puissants de la terre, leurs injustices, leurs violences, leur luxure honteuse.

Sans s'arrêter à la majesté des personnes, il démasque l'hypocrisie des princes ambitieux et ne craint pas de rejeter sur eux tous les maux dont souffrent l'Église et la France :

« Oh! si Charlemagne le Grand, si Rolant et Olivier, si Judas Machabeus et Heliazar, si Matathie et les aultres princes étaient maintenant en vie, et Sainct Loys et que ils vissent une telle division en leur peuple et en Saincte Église qu'ils ont si richement dotée, augmentée et honourée, ils aimeraient mieux cent fois mourir que la laissier ainsi durer en perdition. »

Tout est prétexte à Gerson pour revenir sur ce sujet pressant : l'allégresse de Noël, la paix que

chante l'*alleluia* de Pâques, les vertus héroïques des saints Apôtres, ou de saint Antoine, patron du duc de Bourgogne. C'est, d'ailleurs, quand il traite ces matières que son âme enflammée devient communicative : sa grande sincérité s'exaspère devant les mensonges de la politique ; sa sensibilité s'émeut et s'exalte en imprécations vengeresses contre tous les exploiteurs des petites gens ; sa pureté se révolte à la vue de la débauche officielle, et, du doigt, l'orateur stigmatise, devant son peuple, la reine immonde, hélas! mais incapable de rougir (1).

Du reste, en dehors du mouvement que donnent à ces discours ces diverses passions oratoires, les sermons d'apparat présentent pour nous moins d'intérêt que les sermons populaires. Gerson d'ailleurs, comme nous l'avons vu, se rend compte de tous les artifices qu'ils contiennent et auxquels il a besoin de recourir pour satisfaire le mauvais goût de son auditoire.

Ce sont, çà et là, des pensées quintessenciées, des citations incessantes, empruntées à toute l'antiquité grecque et latine. Le témoignage d'Homère vient appuyer l'Évangile, Virgile ou Aristote commentent Jésus ou saint Paul ; les vers d'Horace alternent avec les versets des Psaumes. La doc-

(1) Cf. les *Sermons* sur Noël, l'Épiphanie, Pâques ; les panégyriques de saint Antoine. Manuscrits cités par Bourret : *Op. cit.*, pp. 85 et sqq.

trine s'y perd souvent en subtilités théologiques dont nous ne comprenons plus guère le sens. Dans un sermon sur l'Eucharistie, Gerson, pendant deux grandes heures, disserte sur le mode d'être de Jésus-Christ dans l'hostie, sur les conséquences physiques de la transsubstantiation et autres de l'école.

Malgré tout, l'ensemble des sermons de Gerson contient un enseignement moral précieux, qui confirme et complète l'enseignement de ses autres écrits.

Gerson a surtout vu, dans le christianisme, un grand instrument de perfection intérieure. La majesté des dogmes ne l'a point ému, comme un Bossuet ; il n'en montre ni la sublime harmonie, ni l'enchaînement rigoureux. Dans la morale elle-même il voit moins les règles fixes que l'esprit évangélique qui les inspire : peu lui importe que la loi découle du dogme comme l'application pratique, du théorème ou du principe ; l'Évangile lui semble renfermer des sentiments si profonds, des passions si fortes, qu'on n'éprouve nul besoin de les discuter. Que l'âme s'en laisse donc pénétrer, comme le corps se laisse pénétrer de chaleur et de vie aux rayons du soleil !

Si nous savons déposer en nous les germes des vertus chrétiennes, de l'humilité, du renoncement, de la pénitence, ces germes se développeront d'eux-mêmes, grandiront, envahiront nos

affections et nos désirs et étoufferont peu à peu les instincts pervers de la concupiscence. Le devoir moral, par excellence, est donc de préparer le terrain pour cette divine semence, d'en surveiller les accroissements avec un soin jaloux, d'en écarter l'ivraie des joies mondaines et des préoccupations vulgaires qui tôt ou tard compromettraient la moisson.

De là l'effort constant et vigilant pour porter les hommes à se connaître eux-mêmes, à ne point se laisser disperser au dehors. L'âme humaine est un univers qui s'ignore, qui a ses lois et ses vicissitudes, monde changeant et complexe par excellence, duquel notre pensée se détourne sans cesse, mais auquel il faut la ramener sans découragement et avec persévérance.

Et Gerson s'applique à porter la lumière dans les consciences pour qu'elles s'observent. Avec une pénétration et une sagacité que donne seule l'expérience des analyses morales, il révèle à chacun les habitudes qui paralysent, les passions qui entraînent, les élans qui incitent; il encourage les volontés naissantes et fortifie les désirs hésitants. Gerson est vraiment le médecin des âmes, le directeur inquiet et jaloux du progrès spirituel de ceux qui lui sont confiés.

S'il a contre les vices des remèdes énergiques qui portent jusqu'au vif de la plaie, il a aussi, pour les langueurs ou les convalescences morales, une

hygiène attentive et délicate. Comme son divin Maître, loin de toujours condamner, il sait trouver dans toute déchéance une raison d'espérer : il se garde d'éteindre la mèche qui fume encore.

Cette pitié débonnaire auréole de sourires indulgents sa sévérité coutumière. On court à lui comme au conseiller éclairé qui ne trompe pas, qui même ne transige pas, mais aussi comme à l'ami conscient des faiblesses humaines et des inconstances de la vie. C'est pourquoi on lui a donné, dans l'histoire, à côté du titre de *Docteur très chrétien*, celui de *Docteur consolateur*, rendant ainsi hommage à l'intégrité de sa foi et à l'infinie charité de son cœur.

Ce serait sans doute ici l'occasion de parler de Gerson professeur. Nous pourrions constater que, dans la chaire de l'École, comme à l'église ou comme à la tribune, Gerson a une conscience très haute de son ministère.

Pour lui, la parole ne vaut que dans la mesure où elle entraîne à l'action : une classe est un exercice moral. Cette façon d'entendre le haut enseignement dut surprendre à son époque où la sophistique et le dilettantisme avaient plus de part, dans les hautes écoles, même que de nos jours. Le frère de Gerson, le Prieur des Célestins de Lyon, écrit à un autre Frère du même Ordre pour lui rappeler l'originalité de cette nouvelle méthode.

Rien, en effet, ne paraît vain, ne paraît frivole à Gerson comme ce que nous appellerions de nos jours l'instruction, la formation intellectuelle. L'homme n'est point un esprit que l'on éclaire, c'est une volonté qu'il faut aguerrir, une force qu'il faut diriger.

La culture de l'intelligence entreprise pour elle-même est stérile : elle n'a de valeur que comme moyen. Qu'aucune intelligence ne brille donc à la façon d'une gelée blanche qui scintille et s'évanouit ! L'étude ne doit jamais dessécher le cœur, pas même tarir la source d'un seul sentiment. Les émotions, les affections doivent rester intègres : c'est par elles, et non par l'esprit, que l'âme vit.

Non seulement, comme pour Pascal, le cœur a son « ordre » particulier qui n'est pas toujours celui de l'esprit, mais, bien plus, cet ordre du cœur est sacré, cette logique des sentiments est la vraie logique de la pensée, celle qui conduit à l'action, par conséquent celle qui ne trompe pas. Toute étude qui brise cet ordre est nuisible ; l'étude ne doit avoir pour but que d'éclairer nos sentiments sur leurs fins, c'est-à-dire les rendre plus conscients d'eux-mêmes afin de les rendre plus forts, plus efficaces (1).

Aussi Gerson se déclare à plusieurs reprises le

(1) *Op. Gers.*, I, 110, 119.

disciple de saint Bonaventure. Comme lui, il veut que l'intelligence ne travaille jamais seule, mais que le cœur travaille toujours de concert avec elle. Or, si l'esprit s'exerce par l'analyse et les raisonnements, le cœur ne vit que par la prière, par l'oraison, c'est-à-dire par ce mouvement tout interne et tout spontané d'émotions ayant leur libre cours, leur rythme particulier, leur exaltation propre.

Il y avait, dans ces principes philosophiques, l'ébauche d'une thérapeutique très intelligente et surtout très opportune.

Gerson a senti vivement le mal dont souffrait la pensée de son temps ; la foi absolue et ridicule dans l'analyse poussée à ses dernières limites ; et, comme tous les sages qui osent, devant l'exaltation de la science, quelle qu'en soit la forme momentanée, proclamer la faillite des systèmes exclusifs, il n'a pas craint de condamner cette scolastique en décadence qu'il était chargé d'enseigner. La source de la vérité agissante, de la seule vérité qui ait vie réellement en nous, n'est ni dans l'autorité qui impose ses déclarations, ni dans l'imagination qui construit les théories ; elle est dans l'expérience qui la découvre, dans le sentiment qui la reçoit. Personne ne connaît cette vérité avant de l'avoir d'abord sentie naître en soi (1).

(1) *Op. Gers.*, I, 59.

Ainsi, soit dans la chaire du professeur, soit à l'église, soit dans ses écrits populaires ou philosophiques, Gerson réclame avant tout l'intégrité de la nature humaine. Rien dans l'homme n'est absolument mauvais ; il n'y a que du désordre dans nos passions ; mais, à tout prendre, nos passions valent encore mieux peut-être que la raison qui les discipline, car elles sont et resteront toujours les sources fécondes de toute action, de toute moralité, de toute vie.

CHAPITRE VI

Gerson et le Schisme d'Occident.

Pendant que Gerson évangélisait ainsi les âmes ou luttait pour les droits imprescriptibles de l'Université, il était engagé dans un conflit infiniment plus douloureux, d'où il sortira vainqueur après quinze ans d'efforts, mais d'où il rapportera des blessures si profondes, un désenchantement si complet à l'égard de la sincérité des hommes, que son dessein d'abandonner toute vie publique sera désormais irrévocable.

Le grand schisme d'Occident qui, pendant soixante et onze ans, de 1378 à 1449, désola l'Église et la chrétienté était encore à son début lorsque Gerson entra dans la vie publique.

L'Europe était partagée entre les deux compétiteurs : Urbain VI, le Pape de Rome, avait pour lui la majeure partie de l'Italie et les Pays du Nord : l'Angleterre, le Danemark, la Pologne, la Bohême, l'Allemagne, la Hongrie, la Suède et la Norwège. Au contraire, l'Espagne, l'Écosse, Naples et sur-

tout la France étaient plutôt portés pour le Pape d'Avignon, Clément VII.

Dans une telle conjoncture, qu'allait faire l'Université de Paris? Tout d'abord, dans cette mêlée confuse d'intérêts, d'ambitions, d'ignorance et de fanatismes, ne distinguant rien de précis qui pût légitimer à ses yeux un choix raisonné, elle attendit quelque temps pour réfléchir, étudier, et se prononcer si la lumière venait à l'éclairer. Le 8 janvier 1379, elle sollicita donc humblement du roi Charles V l'autorisation de suspendre son jugement, et chacun de ses membres se mit à l'œuvre pour se créer une opinion particulière, espérant bien que, dans les choses douteuses, l'opinion de chacun étant une propriété strictement inviolable, l'autorité ne viendrait forcer personne de déclarer au grand jour ses sentiments intimes.

Malheureusement, Charles V, pour sa politique, avait besoin de se décider en faveur de l'un ou l'autre parti, et il voulut que l'Université, « sa fille dévouée », prît nettement position. Il lui manda donc, par ordonnance spéciale, de se prononcer.

L'Université tint sa réunion plénière le 22 mai 1379.

A ce moment, Gerson, étant encore étudiant, ne put prendre aux débats une part bien active.

La discussion fut longue et vive ; on n'avait pas

eu le temps de préparer les rapports ; aussi les votes furent-ils partagés. Néanmoins, la cause de Clément VII l'emporta. Il eut pour lui d'abord les trois Facultés de Théologie, de Droit et de Médecine ; puis les deux nations de France et de Normandie.

La nation de France comprenait cinq subdivisions : Paris, Sens, Reims, Bourges et Tours. Bourges et Tours se rattachaient tout le midi de l'Europe : Espagne, Italie, Grèce. La nation de Normandie, une de celles qui produisit le plus grand nombre d'hommes illustres, ne comprenait qu'une tribu, celle de la province qui portait ce nom.

Les nations d'Angleterre et de Picardie n'osèrent se prononcer : elles craignirent sans doute les autorités respectives de leurs pays, car ces deux nations représentaient la plupart des peuples du Nord qui s'étaient prononcés pour Urbain VI.

La nation d'Angleterre réunissait tous les étudiants *artiens* du Nord et de l'Est, étrangers à la France actuelle. Elle se divisait en deux tribus, les *Insulaires* et les *Continentaux*.

La nation de Picardie comprenait : d'une part, les cinq diocèses de Beauvais, d'Amiens, de Noyon, d'Arras, de Térouane ; d'autre part, les diocèses de Laon, Cambrai, Tournai, Liège et Utrecht.

Aussitôt le résultat du vote connu, on le communiqua au roi qui l'approuva.

L'Université ne tarda pas à se repentir de son choix et, dès l'année suivante (1380), elle se plaignit de la mauvaise administration de Clément VII, qui semblait favoriser les grands dignitaires de l'Église au détriment des petits et n'était pas assez économe des trésors du Saint-Siège.

C'est qu'en effet, au moyen âge, personne ne savait mieux la valeur de l'argent qu'un Docteur de l'Université.

Naguère la science n'avait pas de prix, aussi personne ne pensait à la payer, et les bons Docteurs d'alors, très vénérés des élèves, ne recevaient souvent comme salaire que l'honneur qui s'attachait au titre de *Maître*. Aussi quelques-uns osèrent protester.

L'Église donnait de gras bénéfices aux princes du sang, aux cadets de famille : pourquoi n'en aurait-elle pas donné à ses bons enfants, à ceux qui la défendaient dans sa doctrine et ses prérogatives ? L'Université ne recevait rien ni du Trésor public, ni de ses élèves : n'était-il pas juste que l'Église la fît vivre, puisqu'après tout l'Université remplissait auprès des deux faiblesses de l'humanité, l'enfance et le peuple, le rôle auguste d'éducatrice que Jésus-Christ avait confié à son Église ?

Quelques Docteurs des quatre Facultés présentèrent donc au Pape leurs justes remontrances. Malheureusement l'Université avait un ennemi puissant à la Cour dans la personne du duc

d'Anjou. Clément VII avait su s'en faire un protecteur en flattant sa vanité et son ambition; aussi les démarches des Docteurs furent-elles vaines, ou les résultats acquis insignifiants.

Le duc d'Anjou mourut en 1384.

L'Université, espérant être plus heureuse dans ses revendications, renouvela ses condoléances près du Souverain Pontife et obtint quelques satisfactions. Les esprits s'apaisèrent. Urbain VI lui-même fut emporté par la mort, cinq années plus tard (1389). On espéra que le schisme allait finir; mais on avait compté sans l'entêtement des hommes : tout, au contraire, recommença, et les dissensions s'aggravèrent de plus en plus.

On nomma, en effet, Boniface IX comme successeur à Urbain VI. L'Université humiliée se rassembla pour essayer d'atténuer ce nouveau coup qui frappait l'Église, et devant l'indifférence des gouvernements et des États, elle déclara que c'était à elle qu'il appartenait de prendre l'initiative et d'arriver au plus tôt à une solution.

Pour atteindre ce but, on reconnut qu'il n'y avait que trois moyens possibles : obtenir de l'un des Papes une démission volontaire ou forcée, traiter le dissentiment au moyen d'un arbitre, ou convoquer un Concile général.

Nicolas de Clémengis, condisciple de Gerson, nature ardente, d'une franchise brutale et indi-

gnée, rédigea les décisions de l'Université et les présenta à ratifier au roi Charles VI.

Il faut avouer que l'Université eût gagné beaucoup, auprès de la postérité, à présenter ses requêtes d'une façon moins violente. Les hommes d'étude, une fois dans la lice du combat, deviennent trop facilement irritables. Vivant sans cesse dans l'éclat de leurs rêves, ils s'imaginent volontiers que l'humanité s'élève avec eux et que leurs calculs éthérés sont la loi souveraine du monde. De là, cette surprise impatiente, ce dédain sec et tranchant, quand ils sentent la logique de leurs spéculations se briser contre l'inertie ou la passion aveugle des masses.

Clémengis, le brillant recteur de l'Université, laisse trop voir, dans les exclamations indignées de son *Mémoire,* ses susceptibilités d'amour-propre froissé, d'autorité intellectuelle, méconnue : « Eh quoi ! s'écrie-t-il, désormais ce sera donc l'humble brebis qui sauvera le troupeau des embûches et de la cruauté du pasteur ! »

On disait déjà tout bas, dans les hautes sphères ecclésiastiques, que l'Université voulait dominer l'Église ; on le répéta publiquement, avec affectation, avec insistance.

Clémengis eut beau répondre, au nom du corps qu'il dirigeait, qu'il ne prétendait point gouverner l'Église, mais qu'il voulait simplement que l'Église fût gouvernée : *Non Ecclesiam regere,*

sed regi volumus, on n'en crut rien, ou du moins on affecta de ne rien en croire.

L'Université passa désormais auprès du public catholique, toujours défiant des nouveautés, pour une ambitieuse, et l'on douta de ses intentions. Clémengis d'ailleurs n'avait-il pas osé terminer son rapport en sommant le roi de mettre fin au schisme ? Aucun corps constitué n'avait eu une pareille indépendance d'allure et de langage.

Le nouveau roi, malade et irrésolu dans ses conseils, n'osa suivre les ordres de l'Université ; il voyait d'ailleurs dans la conduite préconisée par Clémengis une immixtion fâcheuse et dangereuse peut-être du pouvoir temporel dans les affaires de l'Église. Afin de couper court à tout, à ses embarras politiques comme à ses scrupules de conscience, Charles VI enjoignit à l'Université, par le ministère de son chancelier Arnauld de Corbie, de laisser de côté ces questions brûlantes et de rentrer dans le silence de l'étude.

Clémengis s'entêta ; il fit parvenir au Pape lui-même le fameux *Mémoire* que Charles VI avait refusé de transmettre. Clément VII vit quel danger le menaçait et voulut encore, auprès des croyants fidèles à sa cause, user du prestige que lui conférait le titre auguste de vicaire de Jésus-Christ. Le pape dénonça donc solennellement le *Mémoire* de Clémengis comme une œuvre de parti pris, de mauvaise foi et de révolte envers le Saint-Siège.

Sa parole eut peu d'écho. Clément VII fut très affecté de cet échec; sa santé, déjà ébranlée, chancela. Il mourut le 14 septembre 1394, obsédé par le fantôme de l'autorité universitaire et par le désespoir que lui causait la perspective d'une déchéance désormais inévitable.

Pierre de Luna lui succéda sous le nom de Benoît XIII et continua à suivre la ligne de conduite de son prédécesseur.

L'Université, de son côté, reprit la tâche qu'elle s'était imposée et engagea avec le nouveau Pape des négociations afin d'arriver enfin à rétablir l'unité de direction dans l'Église. Elle écrivit à Benoît XIII une lettre remplie de sentiments de vénération sincère, par laquelle elle le suppliait de mettre fin aux maux et aux scandales du schisme, en donnant lui-même sa démission :

« Père très saint, lui disait-elle, vous portez le salut de l'Église entre vos mains, ouvrez-les donc, et par votre généreux sacrifice remplissez les âmes du bonheur qu'elles attendent de vous. »

Et, en effet, on espéra un moment une solution définitive. Benoît XIII, Aragonais d'origine et ancien professeur de droit canon à l'Université de Montpellier, avait promis à ses collègues et aux cardinaux qui l'avaient élu de s'employer tout entier à la pacification des esprits et de renoncer même à la chaire pontificale si on le jugeait nécessaire pour l'avancement de la cause. L'Univer-

sité de Paris chanta ses espérances, et ce fut Gerson qui fut chargé de prendre la parole.

Gerson avait alors trente et un ans. Depuis deux ans il était docteur en théologie et allait bientôt succéder à son maître et ami dans le poste éminent de chancelier de l'Université.

Gerson prit comme thème de son sermon le mot de Jésus-Christ à la pécheresse : *Vade in pace,* et, dans une sorte de prose rythmée, il annonça au bon peuple de Paris, sans doute dans l'église si vivante de Saint-Jean-en-Grève dont il fut plus tard curé, la fin de l'angoisse terrible dont souffraient toutes les consciences chrétiennes :

> Grâce à Dieu, honneur et gloire
> Quand il nous a donné victoire...
> Alons, alons, sans atargier,
> Alons de paix le droict sentier (1).

Hélas! cette allégresse fut courte.

Benoît XIII était de ces hommes rompus aux subtilités de la politique, qui savent mettre une cloison étanche entre ce qu'un philosophe appellerait leur raison théorique et leur raison pratique. « Il disait d'un et pensait d'autre », nous rapporte Juvénal des Ursins.

Une fois arrivé au pouvoir, Benoît XIII ne songea qu'à défendre et à consolider les convoitises

(1) *Op. Gers.*, t. IV, *Oratio solemnis pro pace Ecclesiæ.*

de sa vanité et de son égoïsme sénile. Entêté comme tous les Aragonais, il répondit par une fin de non-recevoir aux avances et aux prières de l'Université et déclara qu'il resterait pape jusqu'à sa mort.

Le roi, qui n'avait pas envers Benoît XIII les mêmes engagements matériels et moraux qu'il avait envers Clément VII, laissa le corps de l'Université plus maître de ses mouvements et l'autorisa, tacitement d'abord, à poursuivre sa campagne d'unification politique et religieuse ; puis, comme les négociations n'aboutissaient à rien, il résolut d'agir par lui-même. Par son ordre un concile d'évêques et de docteurs se réunit à Paris le 5 février 1395. L'Université de Paris joua encore un grand rôle dans les débats, qui durèrent plusieurs jours, et ses docteurs eurent l'initiative des projets qui furent soumis au vote des membres. Ce fut même son sentiment particulier qui domina. Elle avait proposé la cession simultanée des deux concurrents, et la majorité des votants se rangèrent à cet avis.

On résolut, avant de se séparer, d'envoyer à Benoît des ambassadeurs pour l'informer des décisions prises, et de le contraindre ensuite par la force, dans le cas où il refuserait, à donner sa démission. Le roi choisit les ducs de Berry et de Bourgogne, ses oncles, le duc d'Orléans, son frère, plusieurs évêques et docteurs de l'Université, entre autres Gilles Deschamps, ancien condisciple

de Gerson au collège de Navarre et plus tard cardinal.

La mission arriva à Avignon le 22 mai 1395. Benoît était très inquiet. Il savait qu'il aurait à lutter non seulement contre la puissance des princes, mais contre la logique redoutable et indépendante des députés de l'Université. Gerson avait accompagné très probablement son protecteur et ami le duc de Bourgogne, mais il se tint au second plan, jugeant sans doute que, si les torts étaient du côté de Benoît, il y avait d'autre part un peu de précipitation, de colère et de passion mêlée de rancune du côté des prélats de l'Université.

Gilles Deschamps prit la parole, et dans plusieurs harangues véhémentes, il perça à jour les ténébreux calculs de Benoît XIII. Il lui extorqua même une copie de l'acte qu'il avait signé dans le conclave de son élection, et par lequel il promettait aux cardinaux électeurs de tout sacrifier, même sa fortune, à la pacification de l'Église.

Cependant tout fut inutile ; Benoît ne céda ni aux prières ni aux menaces ; et les princes revinrent à Paris sans avoir rien obtenu.

Alors Charles VI, effrayé de la responsabilité qu'il allait encourir devant la chrétienté, s'il agissait de force contre le Saint-Siège, envoya prendre l'avis des souverains de toute l'Europe et des Universités d'Oxford et de Cologne.

L'Université de Paris voulait elle-même dégager sa responsabilité. Peu à peu elle avait pris conscience de la gravité de ses actes depuis l'ouverture du schisme, et deux partis s'étaient formés dans son sein.

D'un côté, étaient ceux qui n'avaient pour passion autre chose que le bien de l'Église ; ils avaient à leur tête Pierre d'Ailly et Gerson ; l'autre parti comprenait les violents de tempérament comme Clémengis, le Dr Courtecuisse (1), Gilles Deschamps, puis tous les faméliques et tous les mécontents qui, espérant toujours un bénéfice, n'avaient pu en obtenir ni de Clément VII, ni de Benoît XIII.

L'intérêt et la cupidité étaient donc ici, comme toujours, la cause de la plupart des excès ; les membres désintéressés de l'Université s'en aperçurent, et pour se mettre à couvert, ils voulurent que, dans le nouveau Concile national que le roi allait convoquer de concert avec tous les princes de l'Europe, on réservât une place aux membres des autres Universités de France.

L'ouverture du nouveau synode était fixée au 22 mai 1398. Le roi, souffrant, ne put y assister ; mais tous les princes du sang s'y rendirent, ainsi

(1) Courtecuisse, docteur en théologie, était originaire de Domfront, en Basse-Normandie ; il fut délégué avec Pierre Le Roi, abbé du Mont-Saint-Michel, pour présenter les requêtes de l'Université de Paris à l'Université d'Oxford.

qu'Arnauld de Corbie, Chancelier de France, et tous les seigneurs du Conseil.

Jehan Courtecuisse, au nom du parti avancé de l'Université, proposa de voter la soustraction d'obédience. On discuta longuement ; les uns étaient pour la soustraction totale ; les autres pour la soustraction partielle ; Gerson repoussait toute soustraction violente et voulait, comme remède définitif, recourir à un Concile général. Bref, on vota, et, par 247 voix sur 300, on adopta la motion de Jehan Courtecuisse.

Le roi approuva la décision de l'assemblée. L'édit de soustraction d'obédience fut publié le 28 juillet et enregistré par le Parlement le 29 août.

La situation était très grave, et le pouvoir de la papauté était menacé dans son principe. Le décret royal portait, en effet, défense à tous les sujets d'obéir à Benoît, non seulement au temporel et dans la collation des bénéfices, mais encore dans le gouvernement spirituel de l'Église, dans le cas où la situation se prolongerait. Le remède devenait pire que le mal. C'en était fait de l'unité de l'Église ; chaque État aurait son Église propre, sous l'autorité et la tutelle du pouvoir établi.

Gerson, dès 1395, avait prévu les conséquences fâcheuses qui pourraient survenir de cet état de choses. D'ailleurs, sa grande indulgence pour l'humanité et sa foi profonde à la loyauté des hommes lui faisaient toujours espérer que Benoît XIII

abandonnerait le pouvoir de son propre mouvement. Aussi, guidé par son cœur et par sa raison, il ne craignit pas de se dresser seul contre le pouvoir royal et la majeure partie de l'Université. Il attira même à sa suite, par la chaleur de ses convictions, l'âme ardente de Clémengis.

Autour de ce noyau de résistance se groupèrent bientôt les Docteurs de l'Université de Toulouse et le duc d'Orléans lui-même.

D'ailleurs l'Université de Paris tout entière ne tarda pas à se repentir de son premier emportement.

Ceux qui, en récompense de leur zèle, avaient espéré obtenir des nouvelles autorités ecclésiastiques une plus large part dans la distribution des bénéfices, furent trompés dans leur attente. Le roi et les évêques avaient plus besoin encore que le Pape, pour leur politique, de faire arriver leurs créatures aux honneurs et à la fortune, et les places vacantes furent à peine assez nombreuses pour satisfaire toutes les ambitions. Les Docteurs, comme toujours, reçurent de belles promesses, mais participèrent peu aux grâces accordées. Ils s'en émurent, et un grand nombre refusèrent de continuer leurs leçons.

Le roi lui-même reconnut à ce moment la sagesse de Gerson qui, au milieu des violences, avait su conserver jusqu'au bout le courage de la modération. Ce fut à ce moment-là même que

Gerson, malgré son jeune âge, fut élevé à la dignité de Chancelier.

Cependant Pierre d'Ailly, ex-Chancelier de l'Université et évêque du Puy depuis 1398, avait été député par le roi ainsi que le Maréchal de Boucicaut, pour obliger Benoît, soit par traité, soit par violence, à abandonner le Saint-Siège. Benoît répéta son serment et jura, pour la seconde fois, qu'il était Pape légitime et qu'il mourrait à la peine plutôt que d'abandonner un poste qu'il avait reçu de Dieu lui-même.

Boucicaut exécuta les ordres de Charles VI et mit le siège devant le palais pontifical. Benoît allait être réduit par la famine sans l'intervention du duc d'Orléans et de Martin, roi d'Aragon, qui parvinrent à le faire évader sous un déguisement de postillon (1403).

Désormais libre de sa personne, Benoît XIII reprit son rôle de Souverain Pontife. Tous ceux qui l'avaient abandonné, voyant son crédit renaître, s'empressèrent de solliciter ses grâces ; les cardinaux rebelles traitèrent avec lui et lui rendirent leurs devoirs d'obédience. Ils s'engagèrent même à obtenir du roi le retrait de soustraction. Ils s'unirent au duc d'Orléans, ainsi qu'au parti de l'Université qui avait suivi Gerson, et, le 30 mai 1403, Charles VI, vaincu, rendit tous ses droits au Souverain Pontife.

L'Université s'inclina, sauf la Normandie qui,

dominée par le fougueux Courtecuisse, résista longtemps encore.

On allait vivre en paix sans une malheureuse question d'intérêt.

Benoît XIII en effet, malgré les injonctions de Charles VI, refusa de confirmer les élections faites aux bénéfices pendant la soustraction d'obédience, et, sur ce point, comme sur les autres, il fut inflexible ; il refusa de se rendre même aux prières de son sauveur, le duc d'Orléans.

Ce fut alors que, d'un commun accord, le roi et l'Université prièrent Gerson de se rendre lui-même auprès de Benoît, afin d'obtenir, par l'ascendant de sa vertu et de son désintéressement, ce que ni la diplomatie, avec ses ruses, ni la violence elle-même n'avaient pu obtenir.

Le Chancelier aussitôt se mit en route, accompagné des conseillers intimes du roi. Une première fois, il aborda le Pape à Marseille, le 9 novembre 1403, dans une réunion d'évêques et de cardinaux, et là il prononça un discours solennel sur le thème : *Benedic hæreditati tuæ, sanctissime Pater*.

Le ton de cette harangue nous révèle une fois de plus le fond de l'âme du scrupuleux et timide Chancelier.

Ses audaces ne dépassaient guère la sphère toute contemplative où naissent la plupart de nos désirs.

L'appareil sacro-saint de la Majesté pontificale, la

crainte d'empiéter sur une autorité morale inviolable, le sentiment de défiance ineffaçable que laissent au fond des âmes une origine et une éducation humbles, toutes ces mille impressions de doute, d'hésitation, qui torturent si douloureusement les consciences délicates et affinées par la réflexion lorsqu'elles se sentent en face de grandes choses à accomplir, retinrent le respect et la vénération filiale sur les lèvres émues de l'orateur. Ce n'était plus l'accent du violent Courtecuisse ou du fier et indomptable Clémengis faisant trembler le vieux Pape sous l'or de sa tiare et troublant par des menaces audacieuses l'impassibilité voulue de ses traits ; ce n'était même plus la voix pleine d'une dignité austère et glaciale de l'illustre évêque Pierre d'Ailly : c'était, au contraire, une parole suppliante et comme effrayée de son audace ; une invitation craintive à la concorde et à la fraternité :

« Laissons de côté, disait-il, les récriminations ; trêve aux divisions passées, trêve aux haines ; cherchons tous, pour notre Mère la sainte Église, un port assuré où elle puisse enfin se reposer en paix. »

Puis, s'adressant au Souverain Pontife lui-même :

« Très Saint-Père, nous crions à vous, nous ne cesserons de gémir et de supplier après vous, dans l'espoir que notre confiance ne sera pas

trompée par un père si bon et si saint. Alors vous serez vraiment le *Benoît* de Dieu ; votre nom n'est-il pas un signe et une promesse de bénédiction (1), etc. ? »

Gerson renouvela avec plus d'instance encore ses appels à l'union, dans une seconde rencontre qu'il eut avec le Pape à Tarascon, le 5 janvier 1404. Présumant de l'issue favorable du conflit, il chantait déjà l'action de grâces de la délivrance et prenait comme thème de son discours le texte suivant :

« Voici qu'a paru pour tous les hommes le secours bienveillant de Dieu et de notre Sauveur. »

Ces discours, pourtant si pleins de mansuétude et de sincérité, ne firent avancer en rien la solution de la crise, et ils eurent pour effet d'exaspérer le parti avancé de l'Université et de déchaîner contre le vénérable Chancelier un orage de récriminations et de haines. On l'accusa de faiblesse, de pusillanimité. Par lui, disait-on, tous les efforts tentés jusqu'alors allaient être inutiles, et le Pape allait sortir de la lutte grandi et plus fort que jamais.

Gerson, en effet, fut peut-être en cette occurrence très mauvais diplomate, mais il était de ceux qui pensent que les droits de la conscience

(1) *Op. Gers.*, II, 43 sqq.

sont supérieurs aux intérêts de la politique. Dans ce conflit tumultueux de passions, de colères et d'ambitions, il était difficile d'entendre la voix de la justice et de l'impartialité, et pour une âme qui a une conscience très vive de la valeur de ses actions, il est toujours préférable de pécher par bonté et à son détriment que d'obtenir, à force d'adresse ou d'audace, un succès souvent douteux et toujours illégitime.

C'est pourquoi notre Chancelier, fort de la droiture de ses intentions, laissa passer l'orage avec beaucoup de sérénité, et pour répondre aux malveillances et aux calomnies, il écrivit deux lettres, l'une à Pierre d'Ailly, l'autre au duc d'Orléans, pour affirmer le désintéressement et la pureté de ses desseins :

« Jusqu'à présent, disait-il au frère du roi, par le ministère de la plume et de la parole, j'ai travaillé avec ardeur à ramener la paix dans l'Église, je n'étais au milieu des grandeurs de ce monde qu'une voix bien faible et souvent importune (1)... J'ai toujours considéré la voie de cession volontaire comme la plus expéditive, la plus pratique et la plus légitime. J'ai fait tout pour la préparer, car seule elle me semblait digne et respectueuse des droits sacrés de la papauté. C'est pourquoi je

(1) La métaphore est beaucoup plus réaliste : *Prosequens pacem exsulantem, latratu quo potui, ego de genere catulus.* (*Op. Gers.*, II, p. 74.)

me suis toujours opposé à la soustraction d'obédience, et lorsque le bruit a couru que notre seigneur Benoît acceptait enfin la voie de cession, je n'ai pas craint, malgré ma faiblesse, de braver les haines et les discussions, et de proclamer hautement que le Pape, par sa conduite, n'avait point jusqu'alors compromis la suprême magistrature de l'Église, et que c'était injustement que certains prélats le tenaient pour hérétique et schismatique. D'ailleurs je n'ai jamais sollicité l'honneur que l'on m'a confié, et c'est bien contre mon gré que l'Université m'a choisi pour la représenter aux assemblées de Marseille et de Tarascon. Votre Seigneurie a daigné me demander la copie de mes discours, mon honneur et ma dignité m'empêchent de n'en rien retrancher, ni de n'en rien condamner ; je vous les envoie donc dans leur intégrité. »

Et, en effet, il semble bien que Gerson, à ce moment comme plus tard encore, ait fermement espéré trouver un moyen de ramener l'accord entre les deux Papes.

D'ailleurs Benoît XIII et Boniface IX en seraient peut-être arrivés à la conciliation, si leur cause ne se fût trouvée comme enchaînée à des rivalités personnelles et à des subtilités politiques sans nombre.

Les légats qu'ils s'envoyaient mutuellement s'attardaient en chemin, sollicités en tous sens

par les princes ou les évêques, ou bien se laissaient corrompre, en sorte que la défiance grandissait sans cesse entre Rome et Avignon, mal informés l'un et l'autre.

La confusion et l'incertitude continuèrent.

Au mois d'octobre 1404, on apprit que le Pape de Rome, Boniface IX, venait de mourir; mais au lieu de reconnaître Benoît XIII, les cardinaux de l'obédience de Boniface élurent Innocent VII comme successeur au Pape décédé.

La tragédie changeait simplement d'acteurs, et l'intrigue était toujours aussi fortement nouée.

L'Université s'empressa d'écrire à Innocent VII, afin de prévenir ses intentions et réclamer de lui ce qu'elle ne pouvait obtenir de Benoît XIII, le premier pas dans la voie de la cession. Innocent répondit, et l'on apprit que les ambassadeurs de Benoît n'avaient jamais proposé au Pape Boniface IX, ni à aucun des cardinaux, de terminer le différend par une cession commune.

Benoît avait-il été trompé ; ou bien avait-il voulu gagner du temps en donnant à ses ambassadeurs des instructions confuses? Il serait difficile de se prononcer. En tout cas, pour faire preuve de bonne volonté, Benoît résolut lui-même d'aller faire ses propositions à Innocent VII, et, pour cela, il se rendit d'abord à Gènes.

Innocent VII, à ce moment chassé de Rome, s'était retiré à Viterbe. Quand il apprit que Be-

noît XIII était en Italie, il lui refusa un sauf-conduit, croyant ou feignant de croire à un piège de la part de son compétiteur.

Sur ces entrefaites, Innocent mourut; les cardinaux romains le remplacèrent par Ange Corrario, patriarche de Constantinople, qui prit le nom de Grégoire XII.

Cependant un nouveau synode de prélats et de docteurs s'était réuni à Paris. Les sentiments de modération que Gerson avait exprimés dans les assemblées de Marseille et de Tarascon avaient créé un mouvement de sympathie en faveur de Benoît ou tout au moins avaient désarmé plusieurs de ses ennemis.

Pour contenter tout le monde, il fut donc décidé que, dans la discussion, six docteurs plaideraient pour Benoît contre la soustraction et que six autres parleraient contre lui.

Gerson, par humilité et pour ne point rallumer les passions, résolut de se taire. Tous les violents étaient pour ce qu'on était convenu d'appeler le parti de l'Université et contre Benoît XIII ; c'étaient, avec Pierre Le Roi, abbé du Mont-Saint-Michel, Pierre Plaoul, Jean Petit, le futur apologiste du meurtre du duc d'Orléans, Simon de Cramaud, patriarche d'Alexandrie, et enfin le cordelier Pierre-aux-Bœufs.

Ce fut Pierre-aux-Bœufs qui parla le premier. Dans un langage macaronique, farci de citations

scolastiques et de comparaisons à la Janotus de Bragmardo, il compara le schisme au halo de la lune « pour la grande similitude et fourme de leur figure qui est sphérique et circulaire, le schisme présent, comme cercle, n'ayant ni fin ni issüe ».

A la fin de ces divagations qui remplirent six séances consécutives, la voix de Pierre d'Ailly se fit entendre. Il reconnut publiquement le zèle de l'Université, mais ne craignit pas de stigmatiser certains de ses membres, emportés contre le pape plus par le souffle de la passion que par le souci de la vérité. Enfin il termina en indiquant le seul remède qui lui parût pouvoir sauver la situation et conseilla d'avoir recours à un Concile général.

Tous les membres du congrès furent de cet avis ; mais les ennemis du pape réclamèrent en plus la soustraction provisoire, et elle leur fut accordée par la majorité.

Cette idée d'un Concile qui allait juger en dernier ressort du différend inextricable dans lequel on était engagé fit de rapides progrès dans les esprits.

Juvénal des Ursins et Gerson firent leur aussitôt l'idée de Pierre d'Ailly et travaillèrent de toute leur influence à la répandre autour d'eux. D'ailleurs, telle qu'il l'avait réclamée, la proposition de Pierre d'Ailly respectait tous les scru-

pules qu'on pouvait avoir envers l'autorité pontificale. Il voulait, en effet, que Benoît XIII convoquât d'abord lui-même un concile particulier de ses sujets ; puis, dans cette réunion préliminaire, on aviserait aux moyens de convoquer un concile universel auquel prendraient part le pontife de Rome et ceux qui reconnaissaient son autorité.

Cette mesure, en apparence très sage, devait cependant échouer comme les autres. L'Université néanmoins consentit à tenter une démarche en ce sens auprès des deux pontifes, et, pour la seconde fois, elle députa son chancelier Gerson qui se rendit successivement à Gênes près de Benoît et à Rome près de Grégoire XII. Gerson, par son intégrité, restait la seule voix autorisée qui pût parler au nom de la vérité et de la justice. Il partit donc.

Hélas! ses tentatives furent vaines, comme la première fois; mais Gerson constata de plus près la mauvaise volonté des deux partis et rentra bien résolu de travailler avec plus d'énergie que jamais au salut de l'Église.

Ce fut alors qu'au milieu de ses occupations multiples, Gerson écrivit cette série de petits traités *Sur le schisme, Sur la Simonie, Sur l'Unité de l'Église, Sur les moyens de rendre la paix à l'Église,* etc., destinés à éclairer les esprits sur la situation et à les préparer à accepter les

décisions du futur concile qui désormais lui apparaissait inévitable

A partir de ce moment, en effet, il se fait une évolution bien caractérisée dans la conduite de Gerson. Convaincu de l'entêtement invincible des deux papes, il abandonne résolument l'idée de cession pacifique et volontaire et s'attache à la solution préconisée par son illustre maître Pierre d'Ailly. Avec une hardiesse qui frise la témérité, il intitule un de ses opuscules : *De auferibilitate Papæ ab Ecclesia*, et s'efforce d'y démontrer que l'autorité conciliaire est, d'un certain point de vue, supérieure à celle du pape (1).

Il ne faut pas subtiliser et, pour défendre Gerson, par de petits détours donner une entorse à la vérité. Il semble bien que ce n'est pas une thèse simplement d'opportunité que ce petit traité dans lequel le chancelier de l'Université de Paris s'efforce de démontrer que la forme de l'Église est une forme éminemment républicaine. Gerson, sans doute, est convaincu que le pape jouit d'une autorité éminente, supérieure à celle des docteurs et des évêques pris isolément ; mais il est convaincu également que cette puissance a ses limites naturelles dans l'autorité des conciles généraux et que la voix émanant de tous les membres

(1) M. Salembier attribue à Th. de Niem, sans preuves définitives d'ailleurs, le traité *De auferibilitate Papæ ab Ecclesia.*

de l'Église a plus de pouvoir que celle qui ne vient que de la tête.

Pour qu'on ne puisse se méprendre sur ses intentions, Gerson eut soin, longtemps après, de préciser sa pensée dans son ouvrage intitulé : *De Examinatione doctrinarum.* On y lit ces paroles dont le sens est indiscutable : « Il n'y a point sur terre de doctrine infaillible, si ce n'est celle du concile général légitimement convoqué ; car, dans l'Église, aucun homme pris en particulier, quelle que soit sa dignité et fût-il le Souverain Pontife lui-même, n'est exempt de faiblesse : il peut tromper et être trompé. »

C'est donc là la grande erreur, l'hérésie notoire que l'on a tant reprochée à l'illustre Chancelier de l'Université de Paris. Nous arrêterons-nous pour essayer de justifier ou d'expliquer sa conduite? Non, assurément; ce serait faire outrage à la loyauté de celui que la postérité a surnommé le *Docteur très chrétien,* précisément parce qu'il fut toujours très sincère. C'est le mensonge et non l'erreur qui est un crime. Gerson a pu se rendre ce bel hommage et écrire à son propre sujet :

« Je sais très bien que mes opinions peuvent être traduites en des sens très divers ; mais si l'on tient compte des incidents multiples qui ont bouleversé ma vie, on trouvera, en définitive, que mes opinions s'accordent entre elles et convergent toutes vers une seule et unique vérité ou

tout au moins vers un désir ardent de la trouver. »

Dans les choses humaines, les hommes à conviction immuable sont toujours des hommes à préjugés. Se flatter de ne jamais changer d'opinions, c'est la plupart du temps faire preuve du plus égoïste des conservatismes et de la plus insolente des paresses. Seule la vérité est immuable ; ce n'est pas elle qui vient à nous, c'est nous qui devons aller à elle, avec toute notre âme.

Au moment où Gerson luttait pour le triomphe de ce qu'il appelle, dans sa poésie mystique, l' « œuvre du tabernacle de Dieu parmi les hommes », l'inviolabilité et l'infaillibilité papales n'étaient point des dogmes définis : c'étaient des opinions qui, sans doute, avaient pour elles une longue et vénérable autorité, mais qui cependant n'étaient que des opinions, auxquelles justement la grande voix du schisme semblait donner tort. Saint Vincent Ferrier, comblé de faveurs par Benoît XIII, ne s'était-il pas révolté publiquement, lui aussi, contre l'autorité du Saint-Siège, lorsque, en plein consistoire, il arracha de sa tête et foula aux pieds le chapeau de cardinal que le Pape lui avait offert ?

D'ailleurs, jamais Gerson n'a marchandé à l'autorité, mais surtout à l'autorité du Pape, l'hommage de vénération et de religieux respect que tout pouvoir constitué a le droit d'exiger de ses subordonnés. Nous l'avons vu défendre Benoît XIII

contre les excès et les intempérances d'humeur de l'Université; de plus, il écrivit des phrases qui semblent, à première vue, en contradiction flagrante avec ses théories sur la suprématie des conciles. N'est-ce pas de lui cette déclaration que l'on croirait signée d'un partisan de l'infaillibilité absolue du Saint-Siège?

« Le pouvoir pontifical a été créé par Jésus-Christ lui-même, surnaturellement et immédiatement, pour avoir la primauté monarchique et royale dans la hiérarchie ecclésiastique, état unique dans l'Église et le plus sublime de tous; par lui, l'assemblée des croyants devient une sous le Christ (1). »

Quoi qu'il en soit de la pensée définitive de Gerson, c'est donc faire un contresens formel et aller contre sa pensée intime de prétendre, comme l'ont fait Michelet et H. Martin, que, pour le célèbre Chancelier, la fonction pontificale est accessoire dans l'Église. Gerson, avec d'ailleurs certaines hésitations, maintient simplement que, en droit, l'intérêt général de l'Église est supérieur à l'intérêt particulier de l'un de ses membres quel qu'il soit, fût-il le Pape.

Assurément, en fait, ce conflit d'intérêts est à peu près, humainement parlant, impossible; la tête ne lutte pas contre les membres; cependant,

(1) *De potestate ecclesiastica. Gers. Op.*, t. II.

si cette monstruosité venait à se produire — et il semblait qu'il en fût ainsi, au commencement du xvᵉ siècle, — Gerson déclare que le corps tout entier de l'Église a le droit de pourvoir à sa défense et au maintien de l'harmonieuse entente de ses parties.

On peut ne pas partager cette opinion, elle peut même sembler téméraire ; mais qui eût osé alors la condamner de tout point et prendre sur soi la responsabilité de soutenir la contradictoire ? Saint Antonin, archevêque de Florence, n'a-t-il pas écrit lui-même au sujet de cette question brûlante cette prudente réflexion :

« S'il arrive que, dans un schisme, on élise plusieurs papes en même temps, il ne paraît pas nécessaire au salut de croire que c'est l'un plutôt que l'autre qui est le pape véritable ; il suffit de se soumettre à celui qui est canoniquement élu. Et pour cela les peuples peuvent suivre les sentiments de leurs prélats et de leurs pasteurs. »

Aussi, lorsque Gerson, après beaucoup d'hésitation, se fut formé la conscience, il employa toute son énergie au service de son idée et il n'eut de repos que lorsqu'il en eut assuré le triomphe. Discours populaires à la foule, harangues plus savantes aux membres de l'Université, écrits de toutes sortes, propositions adressées aux prélats et aux hommes politiques, il usa de tous les moyens pour faire pénétrer dans les masses la

doctrine qu'il défendait et vaincre ainsi les dernières résistances.

Ce fut principalement dans les conciles de Pise et de Constance que Gerson déploya une ardeur et un zèle vraiment prodigieux. Sa grande âme s'éleva avec la cause qu'elle défendait au-dessus de toutes les susceptibilités, de tous les calculs de l'ambition, et dans ces assises solennelles où l'avenir de la plus grande puissance qui soit au monde était en jeu, Gerson apparut vraiment comme un être surhumain, comme le génie du dévouement et de l'abnégation impartiale et désintéressée. On peut dire que, dans ces jours d'angoisse et de ténèbres, sa noble figure fut l'image parfaite de l'Église, dont l'autorité, inaccessible aux crimes et aux folies des hommes, plane toujours impassible au-dessus de toutes les intrigues et de toutes les catastrophes.

Cependant Charles VI, n'ayant pu rien obtenir de Benoît XIII, avait fait savoir au Souverain Pontife que si, à l'Ascension, il n'avait pas reçu l'acte authentique de la cession volontaire, il renouvellerait contre lui la soustraction d'obédience.

Benoît brisa définitivement avec la France et excommunia tous les partisans de l'Université et de la cession violente, y compris le roi lui-même.

Le gouvernement, la cour et les prélats furent pris d'affolement.

L'excommunication était, pour un pays aussi chrétien que la France d'alors, non seulement la plus grande des hontes, mais encore le plus terrible des fléaux. Les conseillers du trône et les docteurs de l'Université s'assemblèrent en toute hâte pour parer au malheur qui frappait le pays (1).

Jean Courtecuisse répondit à l'audace par l'audace. Au nom de l'Université, il prit publiquement la parole et déclara que Benoît était hérétique, schismatique, contumace et ennemi juré du repos public et de la tranquillité de l'Église : « Qu'on ne l'appelle plus, s'écria-t-il, ni Benoît, ni Pape, mais fauteur de schisme ; qu'on rejette son autorité et qu'on ne lui obéisse plus. » Puis, développant le texte de son discours : *Convertetur dolor in caput ejus, et in verticem ipsius iniquitas ejus descendet* (2), le fougueux universitaire appela sur la tête du pape prévaricateur l'orage et les calamités célestes dont Benoît lui-même menaçait Charles VI et la France.

L'assistance, soulevée par les colères de Courtecuisse, éclata en approbation. C'en était fait des subtilités et des calculs diplomatiques, c'était la guerre ouverte et violente entre l'Université et le Saint-Siège.

(1) Cette nouvelle réunion synodale ouvrit ses séances le 14 mai 1408.

(2) La douleur retombera sur sa tête, et son iniquité descendra sur son front.

Le chancelier Gerson assistait à la séance. Le soir, il dut regagner bien tristement son modeste logis. Tout son édifice de ménagements méticuleux, de précautions calculées, s'effondrait subitement, sapé par les gestes inconsidérés d'un maladroit irréfléchi, quoique rempli de bonnes intentions. Derrière l'Université et le pouvoir, Gerson voyait s'insurger contre l'autorité du Saint-Siège tout le peuple de Paris, tout ce bon peuple inconscient qu'il aimait tant, et qui jadis, comme aujourd'hui, ne s'attachait aux idées que pour la sonorité des mots ou la violence des actions qui les expriment.

Déjà le trouble n'était-il pas dans la rue? Ne pouvant atteindre le pape lui-même, on s'en prit aux porteurs de la Bulle pontificale. Les malheureux furent jugés avec autant de sévérité que s'ils l'avaient écrite eux-mêmes. Le gouvernement, content de se rendre populaire à si peu de frais, fit dresser sur le parvis Notre-Dame une tribune en forme de théâtre; on y fit monter les deux inculpés et on exerça sur ces tristes victimes une mascarade ignoble. On les coiffa de deux mitres en parchemin, puis on leur jeta sur les épaules une immense dalmatique noire, raide et tombant jusqu'à terre. Un commissaire dessina grossièrement sur ces tableaux vivants les armoiries de Benoît XIII et y placarda des affiches blanches sur lesquelles on lisait les injures les plus grossières à l'adresse du Pape et de son entourage.

Le peuple applaudissait avec rage, lorsqu'on aperçut, débouchant d'une rue voisine, un tombereau lourdement attelé qui servait au transport des ordures et des boues de Paris. Aussitôt la foule l'entraine près de la tribune : on y fait descendre les deux légats du Pape, et le cortège carnavalesque s'ébranle pour se rendre à la Cour de justice. Les facéties, les cris, les menaces de mort pleuvent sur les malheureux, et on leur lance les immondices qui souillent le pavé. Pendant ce temps, le tribunal s'était monté au Palais et attendait les deux inculpés.

Quand ils furent entrés dans la cour intérieure, pour permettre à la populace de rassasier à son aise ses goûts et ses émotions, on les exposa de nouveau aux huées. Le spectacle devint si écœurant, qu'au dire du moine de Saint-Denis, un grand nombre des assistants se retirèrent honteux d'avoir participé à une aussi basse ignominie.

Quand la parade sacrilège fut terminée, le tribunal lut la sentence. L'un des légats était condamné à la prison perpétuelle, l'autre à trois ans de réclusion.

De pareils excès montaient les imaginations de la foule et entretenaient un esprit dangereux d'insubordination et de révolte. D'ailleurs une bande de tribuns, de prédicateurs de carrefour ignorants et fanatiques, déversaient chaque jour sur les esprits mobiles et troublés les chimères haineuses de leurs discours exaltés. Au nom de

l'Église, qui fut toujours une conseillère de paix, ils bafouaient toute autorité et, à travers les personnes, allaient renverser jusqu'aux principes les plus sacrés.

Cependant le débonnaire Gerson, comme son maître Jésus, sentait croître en lui cette compassion mélancolique que toute âme bonne et réfléchie a d'instinct pour l'aveuglement des foules, et sa grande voix discrète et pacifiante s'élevait comme la plainte de la conscience et de la raison au milieu de ce bruit de folies et d'extravagant tumulte.

Avec une sollicitude inquiète il épiait chaque mouvement de retour, chaque symptôme d'accalmie du peuple névrosé de la Cité, ce grand malade si capricieux, mais si intéressant; et quand la fièvre de l'agitation semblait s'abattre, le bon chancelier s'approchait de lui et lui portait jusqu'au vif de la plaie le baume salutaire de ses conseils et de ses encouragements.

Il faut, pour cette thérapeutique des âmes exaltées, une science d'une délicatesse et d'une patience inouïes, et le ministère obscur et pacificateur que remplit Gerson tant auprès du peuple qu'auprès de l'Université elle-même, pendant cette époque apeurée et délirante, fut une œuvre immense et d'une portée grandiose. Il sut, chose extrêmement rare dans l'histoire, se faire obéir et se faire aimer du peuple simplement en lui fai-

sant du bien, silencieusement, et sans arrière-pensée. Il ne monta point en chaire pour crier ses rancunes ou même pour exposer ses idées personnelles. Convaincu que le peuple est toujours sensible à la voix du désintéressement, il ne cessa de répéter à ses auditeurs la saine philosophie de l'Évangile, philosophie décevante sans doute pour l'orgueil, mais philosophie assise sur l'expérience des siècles et à laquelle toute âme éprouvée retourne tôt ou tard.

Il leur montrait à ces humbles, scandalisés des infirmités du pouvoir, la nécessité de la souffrance, sa dignité et sa fécondité, chez les hommes comme dans les sociétés. Puis, avec grand courage, il rappelait à ses fidèles égarés que le peuple n'a point les lumières nécessaires pour juger l'histoire et manque de temps pour s'adonner aux discussions humaines.

« La Providence, ajoutait-il, est le sourire divin qui plane sur vos misères, la pensée bienfaisante qui dispose les événements, non pour le succès, mais pour le bonheur final des malheureux. »

C'est pourquoi la résignation passive apparaissait à Gerson, non seulement comme la seule règle sage de conduite pour le peuple, mais encore comme la garantie de sa sécurité et de son triomphe.

« Crions tous à la paix, répétait-il à ses

ouailles ainsi qu'aux turbulents clercs de l'Université, crions tous, les grands et les petits, crions à la résignation et à l'apaisement, comme on crie au feu et à l'eau quand la flamme de l'incendie menace nos demeures et nos fortunes. »

Malgré ces efforts répétés d'apaisement et de pacification, les esprits restaient très surexcités, et Gerson craignait que l'œuvre du Concile ne fût compromise par la violence intolérante des discussions.

C'était, en effet, le 25 mars 1409 que devaient s'ouvrir, à Pise, les délibérations du Concile général, et l'émoi causé dans le royaume par la bulle d'excommunication durait toujours.

De plus, les autres nations, convoquées elles aussi à la grande assemblée, n'étaient peut-être pas toutes parfaitement d'accord sur les conclusions à prendre. Gerson pensa donc qu'il était de son devoir de répandre dans le public catholique quelques idées directrices dont on pourrait s'inspirer au cours des diverses sessions conciliatrices. De la sorte on s'exposerait moins à se perdre dans de vagues déclamations.

Dans cette intention, Gerson fit paraître, dès le commencement de 1409, son petit traité sur l'*Unité de l'Église,* où il s'efforçait de prouver à ceux qui hésitaient encore soit par scrupule, soit par mauvaise volonté, que dans les circonstances présentes la convocation du Concile était chose légitime et même nécessaire :

« Sans doute, lit-on dans cet opuscule, le pape est le chef visible de l'Église, et c'est à lui qu'appartient, en temps ordinaire, de prendre l'initiative dans les questions qui intéressent la chrétienté. Néanmoins, malgré cette autorité et cette primauté, le Pape n'est, après tout, que le vicaire de Jésus-Christ, seul et véritable monarque dans l'Église. Aussi, qu'il arrive, par une fatalité, que Jésus-Christ n'ait point de vicaire, ou que ce vicaire soit mort naturellement ou civilement, ou bien encore qu'il n'y ait plus à espérer que les fidèles se soumettent à son gouvernement, alors n'est-il pas du devoir strict de l'Église de s'assembler dans un Concile général pour se pourvoir d'un vicaire unique et incontestable ? »

Ces raisons, présentées avec beaucoup de clarté, produisirent une grande impression sur les futurs membres du Concile, et, plus tard, quand les évêques furent solennellement assemblés, on demanda à Gerson de relire son traité aux Docteurs et aux prélats afin de dissiper tous les doutes et tous les malentendus.

Gerson d'ailleurs avait eu déjà l'occasion d'exposer publiquement ses idées devant un auditoire extraordinairement brillant.

Les docteurs de l'Université d'Oxford avaient toujours entretenu avec leurs frères de l'Université de Paris des rapports de mutuelle estime et de respectueuse sympathie. Fiers de l'honneur

qu'on leur avait fait jadis en députant près d'eux le D[r] Courtecuisse et l'abbé du Mont-Saint-Michel, ils voulurent, en se rendant à Pise, apporter leurs hommages à l'Université de Paris. Ce fut une solennité bien curieuse pour l'époque que le spectacle de cette confraternité de la pensée. Gerson, en sa qualité de Chancelier, fit les honneurs de la réception et, après avoir souhaité la bienvenue à ses nobles hôtes, il parla avec beaucoup de conviction sur l'autorité du Concile et sur les bienfaits qu'on était fondé à attendre de ses décisions.

Cependant, l'Université de Paris s'apprêtait, elle aussi, à se rendre à Pise et à choisir ses représentants. D'un commun accord Jehan Gerson fut élu chef de la délégation.

Le jour de l'Annonciation 1409, la petite ville de Pise vit se dérouler à travers ses rues la majestueuse procession des membres du Concile qui se rendaient de l'église Saint-Michel à la cathédrale. Les dignitaires prirent place dans la vaste nef. C'étaient d'abord les cardinaux des deux obédiences, dans leurs larges manteaux de pourpre ; devant l'autel se tinrent les ambassadeurs des Nations, tout brillants d'or et de chamarres ; près d'eux, les protonotaires du Sacré Palais. Dans la nef se pressait la foule innombrable des prélats, des abbés et des docteurs, mître en tête et vêtus du pallium à frange d'hermine.

Le Concile comprit vingt et une sessions.

L'Université de Paris y fit plus d'une fois entendre sa voix ; un de ses délégués, Pierre Plaoul, dans un langage d'une fermeté passionnante, recommença le procès de Benoît XIII et le déclara déchu du Pontificat. Son éloquence, emportée et vibrante, conquit à sa cause tous les docteurs des Universités étrangères. Le lendemain, l'Université de Paris, fière de son succès, rédigea une adresse collective aux cardinaux pour les gagner à sa cause. Elle retraçait tous les généreux efforts de ses membres pour arriver à terminer le schisme et montrait la nécessité de prendre une résolution décisive et hardie.

Enfin, après de longs mois de consultations et de prières, les vingt-quatre cardinaux présents à Pise s'enfermèrent dix jours dans le recueillement et la méditation, et, le 26 juin, ils élurent à l'unanimité Pierre Philargi, cardinal de Milan et docteur de l'Université de Paris, pour occuper le siège pontifical.

Le nouveau Pape prit solennellement le nom d'Alexandre V.

L'Université de Paris triomphait : aussi s'empressa-t-on de charger son Chancelier de prendre la parole et d'adresser les vœux de toute l'Église au nouveau Pontife.

C'était le jour de l'Ascension. Jehan Gerson, s'adressant à Dieu dans son texte, lui demande si

le jour enfin est arrivé où il doit rendre à l'Église, son royaume, la paix et l'unité : *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel* (1) ?

Son âme, remplie d'un saint espoir, vibra d'abord comme un hymne de louanges, et peu à peu l'illusion de ses généreux désirs envahissant sa pensée, il lui sembla que l'Église elle-même, personnifiée en lui, parlait par sa bouche. Il rappela ce qu'elle avait souffert depuis plus de trente ans ; puis, tout à coup, tournant ses regards suppliants vers l'avenir et donnant la parole à cette épouse désolée :

« Très haut Seigneur, s'écria-t-il, faites, je vous en conjure avec larmes, faites que mon attente n'ait pas été vaine. Souvenez-vous désormais que, du jour où vous m'avez été donné, vous n'êtes plus entre vos mains ; si je vous appelle Seigneur et Maître, je ne suis cependant point votre esclave... Je ne suis pas à vous, mais c'est vous qui êtes à moi, et vous devez me servir. »

La nomination d'un Pape et la déchéance des deux autres n'était que le prélude de la grande tâche qu'avait entreprise Gerson. Il ne voulait pas seulement rétablir l'unité extérieure de l'Église, il voulait surtout et avant tout réformer les consciences chrétiennes, ruiner les abus criants qui s'étaient glissés dans le sanctuaire ;

(1) *Op. Gers.*, I, 131.

aussi eut-il soin, dans son discours, de faire toucher du doigt à Alexandre V la plaie vive et saignante dont souffrait l'Église.

Rien ne l'arrêta. Fort de sa conviction et de son désintéressement, il stigmatisa devant l'assemblée conciliaire ces prélats ambitieux qui couraient aux honneurs et aux bénéfices avec une âpreté scandaleuse. Il avait vu de près, lui, l'enfant du peuple, amené par la fortune au sommet des dignités, les bassesses hypocrites de ces faméliques des grandeurs qui, forcés par leur état à jouer de l'humilité évangélique, se tournaient en tous sens pour arriver à leurs fins et gardaient jusque sous la pourpre le pli du mensonge et de la duplicité :

« Il y en a parmi nous, dit-il, qui ne sont pas satisfaits d'avoir à leur disposition neuf bénéfices, qui, possesseurs de domaines, restent affamés toute leur vie du désir de posséder encore une maison nouvelle, un champ nouveau...

« Quoi de plus scandaleux que de voir, chaque jour, les hommes qui se consument dans l'étude ou qui illustrent l'Église de leurs vertus, exclus des postes d'honneur par système, ou nommés à des charges inférieures, tandis que les ignorants et les corrompus occupent les premières places ! Serait-ce qu'on a peur de la science et du mérite? »

Ce discours est un des plus libres d'allures, un des plus pathétiques que le moyen âge nous ait

conservés. Il n'y avait qu'une âme populaire et exclusivement chrétienne à pouvoir parler ainsi.

On sent que, devant ces assises brillantes et majestueuses du monde catholique, l'imagination du grand Chancelier s'élève et s'élargit. Anticipant sur la marche des siècles, il voit déjà le monde entier réuni dans un seul amour et dans une seule croyance : et, pour hâter la réalisation de ce beau rêve, il supplie Alexandre V, après avoir pacifié l'Église, d'employer tout son crédit à ramener les Grecs dissidents sous son autorité et à porter l'Évangile jusque dans les Indes.

Gerson, emporté par les illusions de son zèle, oubliait que ni Benoît ni Grégoire n'avaient abandonné leurs prétentions. En effet, dès le lendemain du Concile de Pise, on s'aperçut qu'en réalité le mal était encore plus grand que la veille : au lieu de deux Papes, on en avait trois. Tous trois avaient leurs cardinaux et leurs partisans et étaient résolus, avec la même ténacité, à maintenir ce qu'ils croyaient ou du moins ce qu'ils appelaient leurs droits.

Bien que la majeure partie de la chrétienté eût suivi les décisions du Concile de Pise, Benoît XIII avait su cependant maintenir dans son obédience l'Aragon, la Castille et l'Écosse, tandis que Grégoire conservait la faveur de Ladislas, roi de Naples, et de quelques villes d'Italie.

L'Église désolée semblait gravir une seconde

fois son douloureux calvaire, mais cette fois, pendant que la sainte Victime agonisait, ce n'étaient plus les soldats romains qui se partageaient les lambeaux de la tunique sanglante, c'étaient les gardiens de choix eux-mêmes, les sentinelles sacrées, chargées par Dieu de veiller et de défendre l'épouse mystique de son Fils.

Devant un tel scandale, le peuple, qui ne respecte les idées que pour la dignité des hommes qui les représentent, sentait une atmosphère de doute l'envahir. La papauté lui apparaissait comme une institution ébranlée, et les Pontifes n'étaient plus pour lui ces demi-dieux impassibles, élevés au-dessus des fragilités humaines, et dont le front nimbé d'une majesté inviolable touchait à l'empire des cieux.

Un jour, Grégoire, pour échapper aux prises de ses ennemis, avait dû se déguiser en marchand et sortir, dans cet accoutrement, de la ville d'Udine, où, depuis plusieurs jours, on le gardait à vue. Dès que soldats et habitants eurent compris qu'on les avait trompés, ils se précipitèrent sur les appartements du Pape. Ils y trouvèrent le camérier, lui arrachèrent brusquement l'habit rouge qu'il portait, fouillèrent tous les meubles et, s'affublant des habits pontificaux, de mitres et de tiares, ils parcoururent la ville, jouant aux Pontifes et distribuant de leurs mains pesantes de sacrilèges bénédictions.

Gerson, aux échos lointains de tous ces excès dont le bruit confus parvenait jusqu'à ses oreilles, trembla de nouveau pour l'avenir de l'Église.

D'ailleurs, Alexandre V, qu'on avait élu pour sa vertu et sa dignité morale, manquait un peu de courage et d'initiative. Bientôt son irrésolution et sa faiblesse allaient ramener le trouble dans l'Église de France elle-même.

D'origine très humble, Alexandre V avait été recueilli tout jeune par les Franciscains qui l'avaient conduit jusqu'aux portes du pontificat suprême. Il lui sembla donc que c'était pour lui un devoir de reconnaissance que de témoigner sa gratitude à l'Ordre religieux auquel il devait sa fortune. Aussi le 12 octobre, par une Bulle solennelle adressée à tous les prélats de la chrétienté, Alexandre V restituait aux Ordres mendiants tous les privilèges dont ils avaient joui sous Boniface VIII et Clément V et que l'Université avait combattus comme excessifs et encombrants.

La question était très délicate pour l'Université et pour Gerson en particulier. Les Ordres mendiants, Dominicains, Franciscains, Augustins, créés, dans le principe, pour suppléer aux curés des paroisses trop nombreuses, d'auxiliaires volontaires étaient bientôt devenus, par excès de zèle, des maîtres très autoritaires et très fiers de leur indépendance. Ils relevaient, en effet, directement du Pape, et forts de leur détachement des

biens de ce monde, ils traitaient avec mépris le clergé épiscopal et séculier, bon tout au plus, d'après eux, à toucher les dîmes et à administrer le pouvoir temporel. Ils s'étaient donc arrogé le droit de confesser, de prêcher, d'administrer tous les sacrements, sans l'autorisation des curés et même parfois à leur exclusion. Une fois leur autorité bien assise dans l'esprit public, ils trouvèrent excellent d'accepter les dîmes qu'on leur offrait. Les Franciscains, en particulier, se montrèrent d'une âpreté extraordinaire dans cette infiltration progressive. Or, Alexandre V, précisément par cette Bulle, confirmait à peu près leurs prétentions.

L'Université s'était toujours opposée à cet envahissement et, déjà, par plusieurs actes significatifs, elle avait défendu les droits du clergé séculier contre les empiètements des Ordres monastiques.

Gerson continua son œuvre de défense religieuse, en cette circonstance, et, pendant que le roi faisait afficher, aux portes des églises, qu'il était défendu, sous peine de saisie du temporel, à tout prêtre et à tout curé, de laisser prêcher et confesser les Franciscains et les Augustins, le Chancelier combattait en pleine Université les instructions de la Bulle d'Alexandre V.

S'élevant avec énergie au-dessus de tous les préjugés, Gerson démontre aisément que l'intérêt

général de l'Église est bien supérieur à l'intérêt particulier d'une société religieuse, quelle qu'elle soit ; que jamais un corps ne doit souffrir de membres dont il peut se passer à la rigueur. D'ailleurs, ajoute-t-il, les Ordres monastiques sont de création récente ; seule la hiérarchie épiscopale de l'Église est apostolique. Que les Ordres mendiants restent donc des auxiliaires dévoués, mais qu'ils n'imposent pas leurs services et n'essaient pas de substituer leur influence à l'autorité légitime et inviolable des pasteurs, car il n'est pas dans l'ordre que le serviteur supplante le maître.

Cette question irritante allait bientôt recevoir une brusque solution.

Alexandre V, qui était resté à Pise, se rendait à Rome, quand il mourut subitement en traversant les Apennins, le 3 mai 1410.

Avant de rendre le dernier soupir, il tint à reconnaître publiquement le zèle de l'Université de Paris pour éteindre le schisme et engagea les cardinaux à élire, après sa mort, un Pape dévoué à la France et aux docteurs de l'Université.

Ses désirs furent écoutés, et le corps enseignant de France trouva un protecteur empressé dans le nouveau Pape, Jean XXIII.

A peine élu, en effet, le nouveau Pape ne se contenta pas seulement de réduire les privilèges des Ordres mendiants, il les supprima complètement.

Bien plus, il envoya vers l'Université de Paris une brillante députation sous la direction de l'archevêque de Pise.

Le Saint-Siège semblait reconnaître officiellement à l'Université le droit de se mêler de la gestion générale de l'Église.

Les légats du Pape entrèrent en pourparlers intimes avec les délégués choisis dans chaque Faculté et dans chaque nation sur les moyens d'arriver à l'extinction définitive du schisme, car si Jean XXIII était reconnu comme Pape légitime par le parti universitaire, il était lui aussi loin de rallier tous les suffrages de la chrétienté.

Le but déguisé de Jean XXIII était d'obtenir des subsides de l'Église de France pour continuer la guerre qu'il avait entreprise contre Ladislas, roi de Naples, et pour essayer de réaliser le projet de Gerson exposé au concile de Pise : la réunion des Grecs et des Latins. Par cet acte, il espérait acquérir une autorité politique et morale le mettant désormais au-dessus de tous ses compétiteurs. Jean XXIII, d'ailleurs, savait qu'il ne pourrait rien obtenir ni du roi ni des évêques, si l'Université s'opposait à ses requêtes.

L'Université, rendue défiante depuis longtemps, ne s'engagea point à la légère, et ne promit qu'un *subside charitable,* dans le cas où la cause de l'Église l'exigerait. Charles VI fut plus généreux : il accorda sa protection et des secours au Pape.

Grâce à cette influence, Jean XXIII put enfin reprendre Rome au roi de Naples et rétablir le Saint-Siège dans la Ville éternelle.

Ce premier succès obtenu, Jean XXIII, en habile politique, chercha aussitôt à fortifier son parti et en même temps à encourager la demi-bienveillance de la France et de l'Université à son égard. D'un seul coup, il nomma quatorze cardinaux, parmi lesquels on comptait trois docteurs et amis de l'Université de Paris : Pierre d'Ailly, l'ami de Gerson, Guillaume Filastre, doyen de Reims, et Gilles Deschamps, évêque de Coutance.

Quelques mois après, il renouvela ses faveurs envers ce même corps déjà si puissant en lui adressant deux bulles de privilèges.

La première était adressée au Chancelier lui-même.

Le Pape conférait à Jehan Gerson la haute dignité de grand Pénitencier de l'Église de Paris. Désormais le chancelier de l'Université avait le pouvoir d'absoudre maîtres et élèves de toutes les censures jusque-là réservées au Saint-Siège.

Par la seconde bulle adressée à Gérard de Montaigu, évêque de Paris, Jean XXIII remettait au tribunal de l'évêché de la capitale toutes les causes intéressant l'Université et qui auparavant ne relevaient que de la juridiction du Saint-Siège.

Cette série d'édits et de protections faisait que

l'idée de Gerson et des gallicans prenait de plus en plus consistance dans les esprits. Les intérêts de l'Église de France étaient, pour ainsi dire, remis officiellement, de la part du Saint-Siège, entre les mains de l'évêque de Paris, gouvernant d'accord avec l'Université.

Le concile de Constance allait poursuivre l'œuvre ébauchée à Pise.

CHAPITRE VII

Gerson au Concile de Constance.

Le Concile de Constance ouvrit ses assises solennelles le 3 novembre 1414. Il devait travailler avant tout à réformer les abus dont souffrait l'Église.

Jamais aucune assemblée n'intéressa plus la chrétienté tout entière que ce Concile : on crut, dit un contemporain, que le monde entier s'y était donné rendez-vous.

Les intérêts politiques, les ambitions rivales des seigneurs et des prélats, les haines des partis, y furent représentés autant et plus que les intérêts de la foi et de l'Église. Au milieu de cette assemblée cosmopolite de princes grossiers et débauchés, attendant la confirmation de leurs convoitises dans les tripots et les cabarets, l'Église de France et principalement l'Université de Paris se firent remarquer comme un corps de sages dans un conseil de fous.

L'Université y était représentée par deux cents docteurs, choisis parmi les membres les plus éminents de ses Facultés et de ses Nations.

Gerson, qui, de plus en plus, va devenir la personnification de l'Université, présidait encore officiellement cette imposante députation qui comptait au nombre de ses membres Jean Dachery, Benoît Gentien, moine de Saint-Denys, auteur présumé de l'*Histoire de Charles VI;* enfin Jacques Desparcs, docteur de la Faculté de médecine.

La légation n'arriva à Constance qu'au commencement de l'année 1415. Gerson, qui avait pris les devants, s'était attardé quelques jours à Reims et à Rethel, son pays d'origine.

A Barby, il trouva la maison déserte et ruinée. Le père et la mère étaient morts, et la nichée des frères et des sœurs s'était, depuis longtemps déjà, dispersée sur les champs de la vie.

Gerson, à ce moment, avait cinquante et un ans. Son nom était synonyme de science, de désintéressement et de sincérité. Lorsqu'il arriva au Concile, on n'avait encore tenu qu'une seule session. L'Université de Paris avait pris sur tout le monde catholique un tel ascendant d'autorité, qu'on n'osait prendre de résolutions, pas même soutenir de discussions, sans elle.

C'est vraiment un spectacle bien consolant pour notre orgueil national que la France, bouleversée par les révolutions, appauvrie par les rapines des gens de guerre, gouvernée par un pauvre fol et agonisant sous les pieds de l'Anglais brutal et des princes ambitieux, ait pu trouver dans ces docteurs

de l'Université, presque tous sortis du peuple, une dignité morale aussi puissante et aussi pure.

Grâce à leur admirable énergie et à leur persévérance inébranlable, malgré ses malheurs et son universelle misère, la France restait toujours la fille aînée, la fille protectrice de l'Église, « cette pauvre mère accablée et vieillie dans l'outrage de ses enfants (1) ».

Gerson poursuivait un triple but en se rendant à Constance. Il voulait d'abord rétablir l'unité du pontificat suprême et réformer l'Église dans ses mœurs et sa discipline ; ensuite il voulait défendre et consacrer certains points du dogme en poursuivant la condamnation des doctrines attribuées à Jean Huss et à Jérôme de Prague ; enfin, sa troisième intention était de raffermir le droit royal menacé par les doctrines de Jean Petit sur le tyrannicide.

Cette triple cause, malgré ses aspects si divers, au fond n'en faisait qu'une : celle de la sincérité intransigeante, contre la politique ondoyante et cauteleuse de tous les partis.

Assurément l'entreprise était énorme, mais Gerson avait pour lui une volonté désormais fixée jointe au prestige que lui donnait sa science immense pour l'époque, et ses qualités morales dont personne ne pouvait suspecter la pureté et

(1) TAULER, d'après sainte Hildegarde.

la grandeur. De plus, il s'imposait au Concile non seulement comme délégué de l'Université, mais encore comme représentant de l'Église de France tout entière, mandat qu'il tenait de Charles VI lui-même.

Néanmoins Gerson eut la douleur de voir s'opposer à ses projets une autorité d'autant plus redoutable qu'elle lui était plus chère, celle du cardinal Pierre d'Ailly. Découragé par l'échec du Concile de Pise, l'ex-Chancelier trouvait que la voie du Concile n'était pas celle qu'il fallait suivre pour faire aboutir le plus promptement les réformes projetées.

Alors on vit ces deux grandes intelligences, animées du même zèle, soutenir une thèse opposée et, avec une largeur d'esprit, rare dans tous les temps mais surtout à cette époque, discuter sans emportement et pourtant sans pouvoir se convaincre. Gerson, fort de ses méditations personnelles, avait la conviction du succès. Il répandit parmi les membres du Concile son opuscule : *Sur la manière d'unifier et de réformer l'Église par un Concile général* (1).

Pierre d'Ailly répondit en communiquant son traité *Sur la difficulté de la réforme,* qu'il eut la délicatesse de dédier à Gerson lui-même, montrant bien par là au monde que, si leurs vues

(1) *Op. Gers.*, II, 172.

étaient différentes, leurs intentions étaient également désintéressées.

Gerson désirait la réforme avec passion, avec maladie ; « il souffrait », selon son expression, « du mal de l'Église », et son cœur ardent eût éclaté de regrets, s'il eût vu l'assemblée auguste de la catholicité entière mettre au second plan une telle entreprise. Il semble que le terrible Clémengis lui eût communiqué la flamme satirique de son émotion. Le fougueux docteur n'avait-il pas, en effet, quelque temps avant l'ouverture du Concile, publié un pamphlet virulent (1) sur les gens d'Église, où son imagination sombre et maladive avait poussé jusqu'à l'extrémité son besoin de critiquer et de médire ?

Ce livre avait été, pour Gerson, comme une révélation nouvelle de maux sans nombre dont il était douloureusement ému de constater une fois de plus la triste réalité.

Clémengis et Gerson, celui-ci sur la foi de celui-là, se forgèrent de la corruption de l'Église une conception vraiment trop noire et trop pessimiste. Le mal était grand sans doute, mais s'il eût été aussi profond qu'on voulait bien le dire, il n'y avait plus qu'à suivre le conseil de Clémengis : prendre le corps pourri de tout l'édifice ecclésiastique et le jeter au feu (2).

(1) *De corrupto Ecclesiæ statu.*
(2) *De corrupto Eccl. statu,* I, p. 28.

Clémengis et Gerson ne s'aperçoivent pas que la plupart des maux qu'ils stigmatisent ne sont pas spécialement ceux de l'Église, mais bien plutôt les maux de la société elle-même dans laquelle l'Église était forcée de vivre.

Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, Clémengis a tort de reprocher, d'une manière absolue, à l'Église l'augmentation du luxe et des dépenses. Michelet lui-même, pourtant peu favorable aux cardinaux et aux autres grands dignitaires ecclésiastiques, reconnaît que cette augmentation tenait surtout « à l'avilissement progressif du prix de l'argent, ainsi qu'à la multiplicité croissante des besoins de la civilisation, au développement de l'administration, au progrès des arts, etc. »

Il suffisait seulement de consolider les institutions ecclésiastiques et de les isoler de toutes les constructions caduques qui semblaient vouloir entraîner fatalement l'Église dans leur ruine.

Dans une réunion privée tenue l'année précédente chez le carme Eustache de Pavilly, l'Université avait déjà délibéré des moyens à employer pour empêcher l'intérêt et les passions de s'opposer à l'œuvre de vérité et de justice qu'on allait entreprendre.

Gerson, persévérant dans ses opinions républicaines sur la constitution de l'Église, avait défini le Concile : « Une assemblée de toute l'Église catholique comprenant tous les Ordres

hiérarchiques, *sans vouloir exclure aucun des fidèles* qui voudraient se faire entendre. »

Sans doute, Gerson reconnaissait que, pour être légitime, cette assemblée devait être convoquée par l'autorité du Saint-Siège, mais il n'en continuait pas moins à soutenir son opinion, c'est-à-dire que cette autorité elle-même n'est pas supérieure à celle qui réside à l'état latent dans l'Église universelle :

« Mais, criait-il à ceux qui hésitaient à le suivre, est-ce qu'un Concile de ce genre, où le Pape ne préside pas, ne peut néanmoins être supérieur au Pape lui-même ? Assurément si, il est supérieur au Pape et en autorité, et en dignité et en valeur. Le Pape en personne est tenu d'obéir en tout aux injonctions d'une réunion de ce genre. Un Concile de ce genre peut limiter la puissance du Pape, parce qu'un tel Concile représente l'Église tout entière, il a donc le pouvoir de lier et de délier ; il a le droit d'enlever au Pape ses droits et prérogatives. Personne ne peut appeler des décisions d'une aussi auguste assemblée, un Concile universel peut élire le Pape, le suspendre ou le déposer (1). »

En conséquence, on décida que dans le futur Concile, non seulement les cardinaux et les prélats, mais encore les simples prêtres et même les

(1) *Op. Gers.*, II, p. 172.

docteurs laïques prendraient part active aux votes et aux délibérations.

Aussi, dès le commencement du Concile, les cardinaux Pilastre et Pierre d'Ailly, tous deux de l'Université de Paris, soutinrent-ils cette thèse avec beaucoup d'opiniâtreté contre l'avis opposé de Jean XXIII. Ils voulaient par ce moyen contre-balancer l'influence des archevêques, évêques, abbés et généraux d'Ordre qui tous, pour des raisons d'ambition ou de politique, semblaient avoir intérêt à s'entendre. L'opinion des docteurs l'emporta et on sentit bientôt que cette assemblée, si disparate dans ses membres et si incohérente dans ses idées, avait trouvé un maître et un guide. Ce maître était l'Université de Paris, dont Gerson était l'âme.

L'influence du fameux Chancelier fut prépondérante dès le début des délibérations.

On hésitait sur les moyens à prendre pour rétablir l'unité du pontificat suprême ; Gerson, fidèle à son ancienne idée, déclara que la voie de cession pure et simple était toujours la plus opportune et la plus digne, et il la signifia à Jean XXIII avec beaucoup de déférence, sans doute, mais beaucoup de fermeté. D'ailleurs, il reconnaissait volontiers que le Pape Jean XXIII, une fois déposé, conserverait toujours sur ses compétiteurs une supériorité indiscutable, comme étant le successeur légitime d'Alexandre V, canoniquement élu.

Le Pape, de son côté, comprit que son intérêt était d'accepter, au moins pour la forme, une solution qu'il avait toujours redoutée.

Le 11 mars 1415, il lut donc publiquement, devant l'assemblée du Concile, l'acte authentique par lequel il promettait d'abdiquer la suprême dignité de l'Église.

L'Université, défiante, voulut s'entourer de précautions ; elle exigea que Jean XXIII employât une formule sacramentaire pour confirmer ses paroles et elle lui fit ajouter ces mots : « *Je fais vœu et jure à Dieu et à ce sacré Concile de donner la paix à l'Église par la concession du pontificat.* » Puis, comme le pontife tardait à mettre à exécution ses promesses, on voulut qu'il signât de suite une bulle d'abdication. Jean XXIII sentit l'inutilité de ses efforts ; néanmoins il refusa de se plier aux injonctions de l'Université, il fit part à la chrétienté entière de son abdication volontaire, et, grâce à l'appui de Frédéric d'Autriche, il put sortir un soir de Constance, déguisé en postillon, au moment où princes et prélats se divertissaient en assistant à un tournoi.

Le matin, on apprit la nouvelle, et tout le monde en fut consterné.

Les dignitaires ecclésiastiques et les théologiens proclamaient partout que le Concile, découronné de son chef, n'était plus qu'une assemblée vulgaire

sans prestige et sans autorité. Allait-on dissoudre le Concile ? L'affolement s'empara de cette multitude indisciplinée, on crut que Frédéric et le pape allaient mettre le siège devant Constance. Alors, en effet, c'était, au bout de quelques jours, la famine noire, la peste et tous les fléaux dans cette ville où rien n'était organisé.

Le pape, voulant se ménager jusqu'au bout les prélats du Concile, rassura les pusillanimes, et, dans une lettre à l'empereur, il assura les Cardinaux de ses intentions pacifiques, ajoutant qu'il n'avait quitté Constance que pour soigner sa santé ébranlée et compromise par l'atmosphère impure de la ville, pour être à l'abri de toutes les contraintes et montrer au monde que c'était bien librement et de son plein gré qu'il abandonnait le Saint-Siège.

Gerson acheva de ramener le calme et l'assurance dans les esprits. De concert avec l'empereur Sigismond, il prononça un important discours sur la supériorité du Concile au-dessus du pape (1) et somma l'assemblée d'approuver sa thèse.

Les cardinaux, effrayés de cette témérité, quittèrent la salle des séances pour n'avoir pas à se prononcer. Gerson ne s'émut pas de cette défection. Il développa avec beaucoup d'ampleur le

(1) *Op. Gers.*, II, 201.

texte de sa harangue : « Profitez de la lumière et marchez pour que les ténèbres ne vous envahissent pas. » Et dans douze séries de considérations, il montra que la voie de cession était devenue de plus en plus nécessaire et juste ; il concluait en répétant de nouveau les motifs de son espérance pour la réforme de l'Église par le moyen des Conciles : « Terminons, disait-il, et constatons que, jusqu'à présent, il n'y eut dans l'Église et qu'il ne peut y avoir une calamité plus déplorable que l'absence des Conciles généraux et provinciaux (1). »

Les membres du Concile n'osèrent ratifier publiquement les propositions que l'on rédigea après ce discours et dans lesquelles l'Université avait résumé les principales idées de son chancelier. Néanmoins tout le monde avait été ébranlé par la dialectique et l'accent de conviction de l'orateur. Aussi Jean XXIII, comprenant de plus en plus qu'il avait tout intérêt à entrer dans le mouvement, feignit un rapprochement avec la France et l'Université. Les docteurs firent peu de cas de ces avances ; Pierre d'Ailly, ayant à ses côtés Gerson, présida lui-même la troisième session du Concile à laquelle, seul des autres prélats, le cardinal de Florence osa assister. Qu'allait-on faire ? Gerson et son parti allaient-ils prendre sur eux

(1) *Op. Gers.*, II, 318.

la responsabilité d'un nouveau schisme? Cruelle alternative : il fallait par un coup d'audace téméraire passer outre, ou bien céder au mauvais vouloir du pape et à l'indécision des princes et des dignitaires ecclésiastiques.

On ouvrit hardiment la séance. Le cardinal de Florence lut une déclaration énergique rédigée par Gerson et acceptée par les quelques membres présents. On y proclamait solennellement, au nom du Concile, que l'assemblée œcuménique de Constance avait eu, jusqu'à présent, tous les caractères des réunions conciliaires ; que la retraite du pape et des prélats, quels qu'ils fussent, ne pouvait la dissoudre ni nuire à son autorité.

Enhardis par tant de fermeté, les cardinaux se rendirent tous à la quatrième session ; seul Pierre d'Ailly, souffrant, ne put y assister.

On y confirma, au nom de la sainte Trinité, les décisions de la session précédente en ajoutant que le Concile de Constance représentait toute l'Église militante et que toute personne, même le pape, était obligée, en conscience, de lui obéir en ce qui concerne la foi, l'extirpation du présent schisme et la réforme de l'Église dans ses membres et dans son chef.

La cinquième session fut employée comme les deux précédentes à proclamer et à accréditer de plus en plus la thèse de la suprématie des Conciles.

Ce sont les déclarations de ces trois sessions qui ont fourni aux Gallicans de 1682 la plupart de leurs arguments en faveur de ce qu'ils appelaient les libertés de l'Église de France contre les prérogatives du Saint-Siège.

Désormais le Concile apparaissait à la majorité comme légitime et indiscutable. On s'appliqua donc à instruire le procès de Jean XXIII, et, après deux longues années d'attente et d'angoisses, on espéra être arrivé à la fin de ce cauchemar affreux dont souffrait l'univers entier. Le 10 novembre 1417, après avoir déposé successivement les trois papes compétiteurs, le Concile, réuni en conclave, élut solennellement au pontificat Othon Colonne, qui prit le nom de Martin V.

Gerson, pendant cette longue période, resta toujours sur la brèche, guidant de ses conseils, enflammant de son ardeur, corrigeant par son exemple. On est effrayé en songeant à la somme d'activité et d'énergie, de patience et de zèle qu'il dut dépenser pour maintenir, jusqu'à la fin, unie et cohérente, cette multitude aigrie par les discussions quotidiennes, travaillée par les rivalités et les compétitions.

Les Pères du Concile, voulant laisser aux générations futures un hommage immortel de leur vénération pour celui qui les dominait de si haut, résolurent de donner à Gerson le titre le plus élevé, dans la simplicité de son expression, qu'au-

cune grandeur ait reçu dans ce monde, et, d'un commun accord, ils lui décernèrent le surnom de *Docteur très chrétien.*

Et pourtant il est une page de cette vie si belle et si droite, que l'on voudrait oublier ; car, bien que les sociétés et l'opinion qui nous entourent façonnent, comme malgré nous, nos sentiments, nos pensées à leur image, nous, les hommes imparfaits, nous demandons d'instinct aux hommes supérieurs de n'être d'aucun siècle ni d'aucune province.

Au début des réunions conciliaires, on vit arriver à Constance deux Bohémiens fameux : Jean Huss et Jérôme de Prague, tous deux docteurs et subtils théologiens, tous deux également accusés d'hérésie.

Malgré un sauf-conduit qu'ils avaient obtenu de l'empereur Sigismond et sur la teneur duquel on a beaucoup discuté, on les plongea dans les cachots de la ville, et pendant plusieurs mois, on les fit sortir de leur geôle pour répondre aux docteurs assemblés des doctrines et des erreurs qu'ils enseignaient.

Pierre d'Ailly et Gerson présidèrent la plupart des Commissions devant lesquelles comparurent les accusés.

Gerson, dans les débats qui s'ouvrirent, fit preuve de la plus haute science théologique et en même temps d'une très grande sagacité et d'une

pénétration très fine à dénouer les fils de la dialectique serrée des deux hérétiques. Jean Huss fut condamné, livré au bras séculier et brûlé vif à Constance même.

Jérôme de Prague effrayé du traitement qui l'attendait, s'était enfui ; mais quand il apprit la mort de son maître, pris de remords, il revint devant ses juges. Aucun d'eux ne fut touché de cet acte de courage, de cette confiance sublime dans la pitié des hommes. Jérôme de Prague fut condamné comme Jean Huss ; il monta sur le bûcher avec héroïsme et résignation, et, quand la flamme déjà l'atteignait, apercevant à travers la fumée un pauvre artisan de la ville qui apportait avec empressement son fagot au brasier vengeur de la vérité, pris d'une pitié compatissante pour la foule des humbles : « O respectable simplicité, s'écria-t-il, celui qui te trompe est bien coupable ! »

L'Université de Paris, encouragée dans la voie des supplices, allait encore, une douzaine d'années plus tard, envoyer une victime de son intransigeance doctrinaire au feu, ce souverain extirpateur des crimes de l'intelligence. Cette fois, ce ne sera plus un grand docteur, un homme puissant et dangereux par ses profondes recherches et sa vaste érudition, ce sera l'humble bergère de Domrémy, la jeune paysanne de dix-neuf ans, coupable d'avoir cru avec simplicité et d'avoir sauvé son pays sans en demander la formule aux doc-

teurs et aux orgueilleux pharisiens de l'époque.

Faut-il se révolter contre cette aberration des siècles et jeter avec mépris un adieu de malédiction à la cruauté d'une époque barbare à jamais disparue? Non, certes. Sans doute nos consciences, à force de souffrir et d'entendre souffrir, se sont éveillées, nous avons au fond de nos âmes modernes des chants tout nouveaux de miséricorde et de pardon; nous avons une immense pitié des tortures passées et de leurs sanglantes victimes. Nous ne brûlons plus les corps pour des idées, nos bûchers sont éteints; nos échafauds ne ruissellent que d'un sang impur, indigne de pitié. Les crimes de l'âme sont rayés des codes de procédure criminelle et on laisse à l'initiative privée le soin de les venger et d'en faire justice. L'intolérance est affaire individuelle; le pouvoir se contente de la protéger tant qu'elle ne l'inquiète pas.

Autrefois les rôles étaient renversés, l'État était intolérant pour les délits de pensée plus que pour les délits politiques, car l'État gouvernait au nom d'une doctrine fixe et déterminée qui ne variait point au gré des potentats, mais qui les dominait eux-mêmes, et à laquelle ils devaient obéir. Attenter à cette doctrine, c'était menacer les bases de tout l'édifice social. Doit-on regretter cette conception surannée de gouvernement? Ce n'est pas nécessaire; mais au moins nous avons l'impérieux devoir de nous attacher à la comprendre

afin de limiter et de préciser la responsabilité respective des hommes et des temps, des individus et des doctrines, au tribunal de l'histoire.

La valeur morale dans un homme n'est pas une chose absolue mais relative aux pays, aux époques dans lesquels nous vivons ; c'est un rapport entre la moralité ambiante d'une société et d'un moment, d'une part, et la moralité personnelle et particulière de l'individu qui appartient à cette société, qui vit à ce moment. C'est précisément ce qui explique que l'Église ait placé sur ses autels et ait admis à la sainteté des hommes dont la rudesse encore barbare nous choque parfois et nous scandalise. Assurément on peut le dire sans blasphème, il y a plus de perfection morale dans l'âme de nos mères chrétiennes, au xxe siècle, que dans l'âme de Blanche de Castille ; et le sentiment de justice dont vécut saint Louis, tout pur qu'il ait été, n'avait pas les délicatesses extrêmes qu'il eut plus tard dans un saint Vincent de Paul et qu'il a pris surtout de nos jours dans le cœur de certains apôtres qui comprennent dans toute sa profondeur la théorie sociale et humanitaire de Jésus-Christ : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes. »

Cette réflexion nous permettra d'être moins sévère envers Gerson et sa façon d'agir avec Jean Huss. Sans doute, dans ce procès, il y eut plus

de part pour la passion aveugle et irritable que pour la raison. Tout le monde avait intérêt à condamner les novateurs : et les Pères du Concile, heureux de prouver leur fidélité à la foi, fidélité dont les peuples doutaient en découvrant leurs brigues et en les voyant traiter avec trop de légèreté l'autorité papale; et l'empereur d'Allemagne qui voyait dans Jean Huss un allié redoutable de Wenceslas, roi de Bohême, et un partisan résolu de l'indépendance nationale ; et jusqu'à l'Université de Paris contre laquelle avait lutté Jérôme de Prague dans la fameuse querelle des Universaux.

La suspicion, le mécontentement intéressé, la jalousie, la crainte, firent autant et plus pour la perte des Hussites dans l'esprit de leurs juges que le souci de la défense religieuse et de la vérité.

Nous ne voulons pas dire que Gerson n'ait pas partagé quelques-uns de ces préjugés, seulement il les a subis, il en a été la victime inconsciente. C'est toujours au nom d'une cause supérieure à tout intérêt personnel ou politique ; c'est au nom du dépôt sacré de la foi ; c'est pour conserver des atteintes profanes ce graal spirituel que les docteurs du moyen âge, et Gerson en particulier, ont lutté de toute leur énergie, semblables aux chevaliers bretons du Roman d'Arthur qui mouraient plutôt que de livrer la sainte ampoule.

Dès le mois de mai 1414, quand le Chancelier, au nom de l'Université, écrit à l'archevêque de

Prague d'arrêter et d'étouffer l'hérésie naissante, c'est de la vérité seule qu'il se réclame et de l'intégrité du dogme catholique.

Et, en effet, Jean Huss niait la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, les privilèges de Marie dans l'œuvre de l'Incarnation, la légitimité de l'autorité papale dans le gouvernement de l'Église.

A ces erreurs dogmatiques il joignait une série de principes qui, s'ils avaient été pris à la lettre, auraient permis tous les excès et dispensé les hommes de tout respect. Exagérant la part de l'individu dans le gouvernement des sociétés de l'Église, il prétendait qu'un prêtre en état de péché mortel n'était plus apte à exercer validement aucune de ses fonctions et qu'un représentant du pouvoir, dès qu'il était criminel, perdait tout droit et tout empire sur ses sujets.

D'ailleurs, l'affaire de Jean Petit et du meurtre du duc d'Orléans avait montré à Gerson que les idées les plus extravagantes trouvent du crédit dans l'opinion et peuvent corrompre les meilleurs esprits, ceux que l'on croirait à l'abri de leurs atteintes.

Depuis le jour où le pauvre roi Charles VI avait perdu la raison, les princes du sang qui escomptaient sa mort ou sa déchéance nourrissaient entre eux une sourde rivalité. Les relations étaient surtout tendues entre le duc d'Orléans, frère du roi,

et Jean de Bourgogne, son oncle. Celui-ci était mort en 1404, laissant ses prétentions et ses haines à son fils Jean sans Peur.

La lutte devint plus vive entre les deux cousins ; tous deux étaient dans la force de l'âge, à ce moment où la vie se précipitant pousse les hommes à agir et à assurer le triomphe de leurs désirs.

Jean sans Peur avait plus de hardiesse dans l'esprit, plus de résolution dans ses projets.

Doué d'une grande liberté d'allure, d'une souplesse précieuse dans ses entreprises, il avait conçu un plan de tactique tout nouveau pour arriver à ses fins. Il s'appuya sur le peuple, le flatta, et bientôt en fut aimé pour ses goûts de bon bourgeois au rire large et sans scrupule.

La franchise et la loyauté, au moins apparente, de Jean sans Peur faisaient contraste avec le luxe raffiné, l'air hautain et dédaigneux du duc d'Orléans.

Pendant près de quatre ans, les deux rivaux s'épièrent mutuellement et promenèrent par tout le pays leurs ressentiments et leurs intrigues. Enfin, le 24 novembre 1407, on apprit que le duc d'Orléans venait de succomber, victime d'un guet-apens abominable.

Le bruit de cet événement tragique jeta la consternation dans tout le royaume ; et le jour de l'enterrement toute la population parisienne,

amis et ennemis du défunt, pleurait en suivant sa triste dépouille.

Le duc de Bourgogne portait un des coins du drap mortuaire et pleurait comme les autres. Et pourtant c'était bien lui l'homicide : il avoua son crime à ses oncles, et, fort de sa faute elle-même, se retira dans les Flandres, menaçant de soulever Paris si on lui tenait rigueur de ses actes. Ce fut alors qu'il essaya d'appeler la sophistique à son secours et de faire justifier théologiquement sa conduite.

Nos ancêtres semblent, pendant très longtemps, avoir eu une conscience très faible de l'inviolabilité de la vie humaine.

Tuer un homme pour une cause réputée bonne était, aux yeux d'hommes graves, une action licite et même méritoire.

Il s'est même, au cours des siècles, trouvé des penseurs qui se sont autorisés de la doctrine de Jésus-Christ, cette âme pitoyable et débonnaire, qui fit remettre au fourreau l'épée de Pierre prête à frapper les mains sacrilèges tendues vers sa divine personne, pour soutenir que le tyrannicide était permis afin de hâter la vengeance du ciel et le triomphe de la vertu.

Chose extraordinaire, la logique puissante de Gerson, son large bon sens, chose beaucoup plus pénétrante que la logique raisonneuse elle-même, avaient un instant fléchi devant ces sophismes

d'une morale abâtardie de politique, et lui qui devait, dans cette affaire, prendre le parti de la victime, avait, à d'autres moments, absous le bourreau lui-même. C'est, en effet, de sa plume qu'était sortie cette phrase dangereuse :

« Comme les subjects doivent foy, subsides et services à leur seigneur, le seigneur doit foy, protection et deffence à ses subjects. Si donc le dict seigneur les persécute manifestement et obstinément, à tort et de faict, il donne lieu à cette règle naturelle exprimée par Sénèque dans ses tragédies : « Il n'y a pas de sacrifice plus agréable à la « divinité que l'immolation d'un tyran. »

Bien plus, c'était en pensant aux exactions et aux débauches ruineuses du duc d'Orléans que Gerson rappelait au peuple ces principes.

Qu'allait-il faire aujourd'hui qu'un grand de la cour, que l'homme tout-puissant du royaume, que le fils de ce duc de Bourgogne auquel lui, le petit paysan du Rhételois, devait précisément sa fortune (1), venait de commettre l'immolation prétendue agréable à Dieu?

Gerson n'hésita pas un instant.

Il y a certaines théories dont l'absurdité éclate à la lumière de l'expérience, et cet assassinat horrible fut pour le Chancelier une réfutation terrible

(1) *Cui post Deum me et omnes operas meas debeo.* (*Op. Gers.*, p. 723.)

et définitive de sa thèse. Il se rappela que c'était dans un moment d'emportement, de vanité blessée qu'à la suite de Clémengis et de son maître Pierre d'Ailly, il avait donné à ces funestes principes l'appui de sa science et de son autorité morale (1). D'ailleurs, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, Gerson n'eut jamais peur de manquer de logique dans sa conduite ; il savait que la conscience est chose indécise et diverse, et que l'homme, qui la suit toujours, reflète nécessairement dans ses actes les fluctuations intérieures de ses scrupules et de ses hésitations.

Aussi, quand notre chancelier s'aperçut que le duc de Bourgogne travaillait à se créer un parti dans l'Université, afin d'extorquer une apologie authentique de son crime, il se jeta hardiment en travers de ses projets et prit en main la défense du malheur et de la justice.

Pendant plus de dix ans, devant les rois, de-

(1) Le duc d'Orléans avait essayé d'enlever le Dauphin ; le duc de Bourgogne prévint ses desseins. La guerre allait éclater entre les deux rivaux ; à la prière de Charles VI, l'Université intervint pour tâcher d'enrayer le conflit. Le duc d'Orléans renvoya brutalement les docteurs à leurs écoliers. Ceux-ci, irrités, s'en vengèrent par une série de pamphlets contre le duc d'Orléans. Pierre d'Ailly écrivit en vers français un poème intitulé : *Combien est misérable la vie d'un tyran !* Clémengis le traduisit en latin. C'est à cette époque et à cette occasion que Gerson luimême écrivit ces rudes paroles que nous avons citées et qui sentent la colère et le dépit.

vant les peuples, devant les Pères du Concile, il lutta, au danger de sa vie, pour le droit et la dignité absolue de la vie humaine.

Le duc de Bourgogne avait fini par trouver au sein du corps enseignant de l'Université un docteur déjà célèbre qui avait bien voulu prendre sur lui de soutenir la cause du meurtrier.

C'était Jean Petit, homme d'une grande réputation de science théologique, mais dont l'esprit, obscurci par les subtilités de l'école, ne voyait plus dans les Écritures que la lettre qui tue au lieu de la vérité qui vivifie.

Le 8 mars 1408, Jean Petit vint soutenir sa thèse à l'hôtel Saint-Paul et réclamer, au nom de la raison et de la foi, le pardon et la réhabilitation du duc de Bourgogne.

Ce fut une assemblée solennelle d'un aspect bien particulier et bien imposant. Au-delà du procès, il y avait une question capitale que l'on voyait apparaître : on allait ni plus ni moins discuter le grand principe de l'autorité monarchique et les droits de la souveraineté populaire ; on allait discuter et limiter le pouvoir royal, comme plus tard au Concile de Constance on discutera le pouvoir pontifical.

Le roi, repris de ses accès, ne put assister aux séances.

Le Dauphin présida.

Il avait à ses côtés tous les membres de la

cour, le roi de Sicile, les ducs de Berry, de Bretagne et de Lorraine.

Aux premiers rangs de l'assistance était Gerson, entouré de la plupart des docteurs de l'Université, et, au fond de la salle, se pressait une foule de curieux, notables, bourgeois, gens du peuple.

Jean Petit prit la parole et s'efforça de prouver qu'il y a des circonstances dans lesquelles non seulement il est *légitime*, mais *nécessaire* de mettre à mort un adversaire. Il terminait par un tableau sombre des excès et des monstruosités que l'on reprochait au mort, ses attentats de lèse-majesté divine et humaine, ses dilapidations financières, et concluait que, loin de savoir mauvais gré au duc de Bourgogne de ce meurtre abhorré, le peuple et le roi devaient l'en bénir et l'en récompenser, comme saint Michel fut récompensé d'avoir chassé Lucifer du Paradis.

On porta la harangue à Charles VI.

Sa pauvre tète troublée se laissa prendre à ces arguments captieux, il sacrifia le renom et la mort de son frère à la rhétorique creuse de l'orateur, et, quelques jours après, il fit parvenir au duc de Bourgogne l'avis officiel de son pardon et des lettres de réhabilitation.

Au dire de Juvénal des Ursins, la saine partie de l'assemblée protesta.

Gerson en particulier déclara odieux et intolérable le langage soutenu par Jean Petit.

Néanmoins il fallut céder à la force ; le duc de Bourgogne, relevé de son remords par l'autorité royale et religieuse, était plus hautain et plus menaçant que jamais ; c'eût été non seulement se compromettre, mais compromettre la cause du droit elle-même que de réclamer publiquement contre l'arrêt de Charles VI.

Pendant ces jours, on vit errer dans les cours de l'Université, et jusque dans la salle du trône, l'ombre d'une veuve éplorée, jeune encore, sous son mantel noir ; on l'entendit pousser sa plainte monotone et timide auprès des Grands et des Docteurs : « *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien !* » C'était Valentine Visconti, l'étrangère italienne, l'épouse malheureuse de Louis d'Orléans.

Fidèle jusque dans la mort, elle voulait ériger au cadavre proscrit et mutilé le mausolée « de marbre noir et d'albâtre blanc sur la tombe de trois doigts de haut au-dessus de terre », que le duc avait sollicité de la pitié des hommes et de la tendresse de celle qui l'aima toujours, jusque dans les abandons dont elle eut à souffrir.

Le duc de Bourgogne était retourné dans les Flandres pour réprimer une rébellion des Liégeois.

Le cri de la misère toucha enfin les âmes honnêtes que ne terrorisait plus la crainte.

Le roi ordonna une revision publique de la thèse de Jean Petit.

On se réunit au Louvre, le 11 septembre, et, devant les Grands et les Docteurs de l'Université assemblés, l'abbé de Cerisy, de l'Ordre de Saint-Benoît, puis Guillaume Cousinot, du Parlement de Paris, plaidèrent en faveur du droit avec tant d'éloquence et d'énergie, que le roi, revenant sur sa première décision, révoqua ses lettres de pardon.

Le peuple, instable dans ses faveurs, approuva la condamnation du duc de Bourgogne qu'il avait idolâtré.

Un mois plus tard, il retrouvera pour ce même duc de Bourgogne tous ses élans de bruyante sympathie.

Le 23 novembre, en effet, on apprit que le duc de Bourgogne était aux portes de Paris, vainqueur des Liégeois et résolu à reconquérir l'autorité morale dont on l'avait privé pendant son absence.

A cette nouvelle, le peuple éclata d'admiration et de délire. On disait que la bataille d'Hasbain était un nouveau Roosebecke, et que le duc avait tué vingt-six mille hommes. On voulait voir et applaudir ce nouveau fléau de Dieu, et la foule, dans son admiration pour la force et le succès, lui donna d'un commun accord le surnom de *Sans-Peur*.

C'en était fait de l'œuvre de Valentine Visconti.

Le roi Charles VI comprit qu'il fallait céder devant l'engouement populaire.

On crut voir, dans la victoire éclatante du meurtrier, le sourire de Dieu qui récompensait le sacrifice du tyran jadis immolé.

Des prédicateurs se firent même les garants de cette justice céleste.

Il était désormais bien démontré, pour la foule, que la Providence avait guidé la main du bourreau et que le lâche assassinat de la rue Vieille-du-Temple avait été une œuvre pie, un acte de vertu.

En vain l'Université protesta ; l'épouse et les fils de la victime eux-mêmes semblaient douter de la légitimité de leur cause. Le roi leur proposa de pardonner ; ils n'osèrent refuser, et les pauvres enfants se jetèrent dans les bras de l'assassin de leur père et lui dirent en sanglotant : « Nous pardonnons. »

Cette scène, au fond, n'était qu'une mascarade politique, préparée par un vil courtisan traître au duc d'Orléans et désormais à la remorque du duc de Bourgogne, Montaigu. Aussi personne ne s'y trompa : le greffier du Parlement, chargé par le roi de consigner l'édit de réconciliation, nota son doute en marge du registre officiel où il écrivit : *Pax, pax, inquit Propheta, et non erat pax.*

En effet, au lendemain de cette entrevue, la guerre éclata, guerre implacable, qui divisa la France en deux partis irréconciliables, les Bourguignons et les Armagnacs, couvrit Paris des horreurs des Cabochiens et coûta au pays plus de vic-

times que n'en firent nos luttes contre les Anglais.

Enfin la loi du Christ s'accomplit : celui qui se sert de l'épée mourra par l'épée ; Jean sans Peur tomba, à son tour, sous le coup des meurtriers, le 10 septembre 1419.

Pendant tout ce temps, l'Université avait, de son côté, lutté avec ardeur pour la défense de ses doctrines.

Bon nombre de ses membres, esclaves du succès et de la puissance, avaient imposé silence aux réclamations de leur conscience pour suivre le parti du duc de Bourgogne. Mais le parti des indépendants était resté ferme sur la brèche autour du chancelier Gerson.

Plusieurs d'entre eux avaient été sur le point de payer de leur vie leur entêtement à leurs idées.

Pendant les sanglantes journées de la révolte cabochienne, Gerson lui-même, poursuivi comme chef de la résistance, se retira sous les toits de Notre-Dame de Paris. Il y vécut deux mois caché, et plus d'une fois il entendit de sa retraite aérienne les cris des bouchers égorgeurs qui pillaient les bureaux de la chancellerie et jetaient à la Seine tout ce qui tombait sous leurs mains, meubles, livres, vêtements.

C'est qu'en effet Gerson venait de composer un ouvrage hardi qui avait eu un grand retentissement tant parmi les maîtres de la pensée que parmi le peuple lui même.

Sans s'inquiéter outre mesure des victoires tapageuses et des réclamations arrogantes de ces princes orgueilleux qui, pour une cause apparente de droit et de justice, ensanglantaient la France afin de satisfaire leurs rancunes ambitieuses et demandaient sans cesse à leurs sujets de nouveaux impôts, Gerson revendiqua hardiment les droits de l'Église et du droit commun.

Dérogeant aux traditions et aux privilèges reconnus de tous, on avait levé des taxes sur le clergé et l'Université pour subvenir aux frais des guerres civiles.

Gerson, dans son traité sur le *Pouvoir des Évêques,* rappela que les biens des clercs étaient sacrés et n'appartenaient qu'à l'Église.

Puis, démasquant l'hypocrisie des compétiteurs, il déclarait hautement au duc de Bourgogne que les problèmes théologiques ne se tranchent point à coups d'épée ; qu'autre chose est la conscience et autre chose la force brutale et le succès des armes.

Ce fut précisément en 1413, en pleine révolte cabochienne, que parut cet opuscule.

Aussitôt l'Université, enhardie par cet acte de courage, reprit sa campagne contre Jean Petit.

Le roi ne put résister à ce nouveau cri de la justice méconnue, et, afin de s'entourer de toutes les précautions possibles, il résolut qu'un grand conseil se tiendrait chez l'évêque de Paris, Gérard

de Montaigu. On y convoquerait l'inquisiteur de la foi et les docteurs des diverses Facultés et Nations.

La Faculté de théologie, à la presque unanimité, délégua Gerson comme étant celui qui semblait devoir soutenir avec le plus de fermeté et de discernement les principes de la tradition chrétienne. Le Chancelier ouvrit les séances du conseil par un célèbre discours qu'il adressa au roi dans la langue du temps et qui n'est qu'une ample paraphrase de ce thème : « Roi, vivez toujours. »

Gerson, qui, dans les troubles les plus profonds, sut garder une sérénité sublime de pensée et de vues, profita de cette occasion pour rappeler à tout le royaume bouleversé les grandes notions sur lesquelles repose la conception monarchique des sociétés, et le respect que chaque ordre de sujets doit à l'autorité suprême du roi, représentant de l'autorité divine parmi les hommes.

Chose bizarre, le chancelier Gerson, qui, dans le gouvernement de l'Église, semble pencher pour la souveraineté du plus grand nombre, quand il est question de la gestion politique des nations, est un partisan convaincu de la monarchie absolue, de la monarchie de droit divin : « O roi très noble et excellent, disait-il au début de sa harangue, vivez toujours sans finement. Ce beau salut vous présente votre très humble fille l'Université de Paris...

« Cette salutation par especial, si on demande pourquoi la fille du Roy, pourquoi sa bonne ville de Paris, pourquoi sa Chevallerie et son Clergé (car je porte la parole de tous en ce, et j'en aurai bien l'aveu), pourquoi, dis-je, ils la font présentement plus que une autre fois ; la raison y est bonne, Sire : les sages Clercs disent que servitude est une mort civile. Or qui est ainsi depuis aucun (quelque) temps ?... Vous et votre légitime successeur, la reine et outre encore Chevallerie, votre Clergie, votre bonne Bourgeoisie esquels gît votre vie royale et universelle, étiez comme en servage et en très dure servitude par l'outrageuse entreprise d'aucuns gens de petit ou de nul estre, qui voulaient donner et quérir leur propre profit... »

Après cette protestation de fidélité au principe monarchique reconnu et défendu par tous les pouvoirs constitués, Gerson a soin de signaler au roi l'empressement tout particulier que l'Université a montré dans la défense des institutions nationales et de la personne du Roy.

« Et si Dieu a permis que cette adversité soit venue, c'est affin, Sire, que vous connaissiez vos bons sujets et la foi et la loyauté qu'ils ont eue à votre vie garder. Sire, je puis dire comme expert que en votre fille l'Université sont cent et cent et plus encore jeunes maîtres qui étaient menacés de mort et d'être détruits ; non pas seu-

lement eux, mais leurs pères et mères et tout leur lignage. Et ils ont mis leur vie et de tous leurs parents pour la vôtre civile et royale garder...

« Toutefois, pourquoi Dieu par adventure a-t-il souffert ce meschief ? C'est affin que nous connaissions tous la différence qui est entre la domination royale et celle d'aucuns populaires. Car la royale a communément et doit avoir douceur et miséricorde piteuse ; mais cueur civil et vilain a toujours domination tyrannique et crueuse...

« Aimez donc, Sire, et favorisez tous les bons sujets maintenant nommés Chevallerie, Clergie et Bourgeoisie, sans les grever par charges intolérables de tailles et d'autres oppressions... »

Puis, s'adressant aux ducs rivaux, le Chancelier continue :

« Et vous, nos très redoutés et très nobles seigneurs de sang royal, nous vous faisons cette noble supplication, car vous êtes ceux qui êtes la couronne. Gardez-vous de mouvoir guerres civiles ou de les continuer et ayez la parole de Virgile en mémoire :

Neu patriæ vali las in viscera vertite vires.

« Ne convertissez point votre vaillance en la destruction de votre pays, car autrement vous seriez contraires. »

L'orateur, à ce moment, passe en revue les de-

voirs que les rois ont à remplir et les vertus dont dont ils doivent donner l'exemple; puis il en arrive à quelques considérations générales sur l'autorité royale qui « ne doit point soutenir ou favoriser partialités en son royaume ».

Gerson appuie à dessein sur cette partie de son discours; et rappelle au roi que jadis il lui a conseillé lui-même de jouer en face des factieux ce rôle d'arbitre et de juge :

« Sire, cette doctrine vous fut dite autrefois, passé dix ans, avant que cette malheureuse guerre fût mise sus. Cent mille personnes en sont mortes et votre royaume appauvri et dommaigé de plus de trois millions, et encore autant, tiens-je, si Dieu n'eût eu miséricorde... »

Enfin, arrivant à la question brûlante, Gerson établit que si l'on veut avoir une autorité royale efficace, il faut que la personne du roi soit sacrée et inviolable. C'est précisément parce que Jean Petit et ses adeptes ont oublié ces conditions fondamentales des sociétés monarchiques que le royaume est tombé dans tous les excès de l'anarchie :

« On a publié principe à toute bonne police contraire et détruisant toute autorité royale, pourquoi est venue turbation en la chose publique. Appliquons l'histoire d'Actéon qui fut dévoré par ses chiens. Pareillement le peuple voulait dévorer le sang royal et la noblesse. »

Gerson expose tout au long les théories de Jean Petit sur le tyrannicide, les réfute avec beaucoup d'énergie et d'à-propos, et promet au roi qu'alors même que tous les corps constitués et tous les princes abandonneraient les saines traditions conservatrices, lui et toute l'Université ne cesseraient de dénoncer tous les abus et de les réprimer autant qu'il serait en leur pouvoir.

« L'Université a plus d'yeux qu'Argus. On découvrira tout ; on dira tout, et ne faut point menacier ni occire aucuns. Les autres cent et cent seraient plus animés à garder l'autorité royale, etc. »

L'assemblée écouta ce discours avec toute l'attention qu'il méritait et avec tout le respect qu'inspirait la personne de l'orateur. On demanda alors à Gerson de faire un choix des principales propositions soutenues par Jean Petit et jugées téméraires.

Quand ce travail fut achevé, le conseil se réunit pour délibérer et discuter l'orthodoxie de l'accusé. D'un commun accord, l'évêque de Paris et l'inquisiteur de la foi condamnèrent l'opuscule de Jean Petit à être brûlé publiquement comme enseignant une doctrine détestable et abominable pour tous les chrétiens.

Jean Petit était mort quelques mois auparavant. C'était un bonheur pour lui et l'Université, car il était moins dangereux et moins difficile de livrer

aux flammes un écrit dont l'auteur ne pouvait embarrasser les juges de sa personne ou de ses protections.

Le duc de Bourgogne, néanmoins, piqué au vif, protesta hautement et en appela à Rome du jugement de l'Université.

Gerson, sans s'émouvoir, continua son œuvre et s'efforça de répandre dans le public les idées qu'il avait soutenues devant le roi.

Afin de donner à sa parole un nouveau regain de publicité, il prononça encore, le 4 décembre de la même année 1414, un discours contre le meurtre du duc d'Orléans. Il affirma comme précédemment que tous les troubles civils, que toutes les séditions dont la France souffrait depuis déjà de longues années venaient de ce que le peuple, imbu de fausses et pernicieuses doctrines, avait perdu toute notion du respect dû à l'autorité légitime et aux droits sacrés du droit naturel.

Pendant le Concile de Constance, Gerson allait donc continuer avec son infatigable énergie à poursuivre ce qu'il appelait la « doctrine néfaste et scandaleuse, anti-sociale et anti-humaine du tyrannicide ».

Charles VI, qui, malgré les calomnies déversées journellement contre Gerson, avait toujours témoigné au Chancelier de son Université la plus grande confiance, envoya à Constance une dépu-

tation de docteurs spécialement chargés de l'aider à soutenir le procès commencé.

Le duc de Bourgogne y envoya également les docteurs de son parti et leur recommanda de soutenir sa cause avec fermeté.

La politique s'alarma de ce beau zèle que chacun des partis menaçait de mettre au service de la vérité.

Le duc de Bourgogne était un homme qui se souciait peu des discussions spéculatives, et il était tout disposé, si besoin était, à laisser tomber sa lourde épée dans la balance des jugements, au cas où les arguments de ses adversaires lui apparaîtraient trop écrasants.

Le roi le comprit, et il fut entendu entre Charles VI et son cousin que ni l'un ni l'autre n'influeraient sur les débats et qu'on laisserait les bons docteurs dérouler entre eux l'enchevêtrement subtil de leurs syllogismes.

On se mit donc à la besogne : tout d'abord le parti du duc, par un expédient dont, pour une autre cause, se serviront plus tard les Jansénistes, prit la discussion par l'oblique. Il reconnut que l'assemblée de Paris avait parfaitement eu raison de condamner les neuf propositions présentées par Gerson à la censure de l'inquisiteur de la foi ; mais on nia effrontément que ces propositions fussent de Jean Petit. Le duc de Bourgogne lui-même écrivit au Concile pour confirmer ce dire.

Gerson, indigné de cette mauvaise foi, réclama hautement contre cette hypocrite déloyauté.

Le duc de Bourgogne en fut très irrité.

On disait tout bas en effet que, fort du principe de Jean Petit : « On peut tuer justement le tyran », Jean sans Peur avait résolu, avec le comte de Savoie et le Dauphin lui-même, d'attirer l'empereur Sigismond dans un guet-apens et de l'égorger.

C'était Louis de Bavière qui avait eu vent du complot.

Le duc de Bourgogne écrivit une seconde lettre au Concile pour démentir ces bruits, et il y traitait le dénonciateur de lâche, d'ingrat et de boute-feu.

Louis de Bavière n'osa soutenir son action.

Cependant, le 7 juin 1415, à la demande de Pierre d'Ailly, la question Jean Petit fut traitée publiquement.

Gerson répéta ses accusations et réclama la condamnation officielle des neuf propositions censurées dans l'assemblée de Paris.

Le duc de Bourgogne, voyant qu'il avait contre lui une force invincible, résolut de la briser. Il écrivit une troisième lettre au Concile, dans laquelle il demandait qu'on récusât Pierre d'Ailly et qu'on imposât silence à Gerson ; puis, pour intimider les consciences, il fit plaider sa cause par les célèbres abbés de Cîteaux et de Cluny qui s'étaient depuis longtemps déclarés pour lui.

Tout fut inutile. Gerson se dressa devant toutes les hypocrisies de la politique comme le mur d'airain du devoir.

Les débats durèrent longtemps encore, et ce ne fut qu'à la fin de l'année 1415 que le Concile osa se prononcer.

Écartant toute question de personne, les pontifes déclarèrent solennellement que le tyrannicide, dans aucun cas, ne pouvait être permis.

C'était une conquête bien laborieuse de la liberté sur l'arbitraire, de la dignité humaine sur la force et la brutalité. Gerson atténuait par là, auprès de la postérité, l'accusation d'intolérance que lui vaudra, auprès d'historiens étroits de pensée, sa conduite dans la condamnation de Jean Huss et de Jérôme de Prague.

Et pourtant dans cette question, comme dans les autres, comme dans le procès de Jean XXIII, comme dans toute sa vie, Gerson est bien resté lui-même, l'homme qui met dans l'action publique, sinon dans sa conduite personnelle, la logique et la rigidité qu'il a dans la pensée.

Quand Gerson agit comme docteur, pour lui tout est syllogisme. Il cherche sa majeure avec scrupule, délicatesse, hésitations même ; une fois qu'il l'a posée, il ne la discute plus, elle appelle la conclusion ; il faut que la conséquence arrive. Jean XXIII, c'est le bien de l'Église qui le veut, doit abdiquer : il abdiquera. Jean Huss est héré-

tique : il sera condamné. Jean Petit soutient une doctrine suspecte : ses livres seront brûlés.

Nous comprenons aujourd'hui difficilement ces caractères tout d'une pièce et qui agissent sans retour dès qu'ils ont pensé. La croyance humaine, tourmentée par tant de révolutions d'idées, hésite, vacille et doute d'elle-même. Elle ne pose plus de majeures dans la vie ; ou quand elle en pose, elle sait mesurer la distance infinie qu'il y a d'un principe le mieux établi à sa conséquence. Est-ce un progrès, est-ce un recul ? C'est probablement les deux à la fois. Il y a assurément quelque chose de bon, d'honorable pour l'humanité, dans cette réflexion minutieuse que la pensée porte sur toutes choses, dans cette déférence émue de l'opinion pour l'opinion. De là peut naître un libéralisme très fécond, une dignité morale très haute, fondée sur la défiance de ses propres jugements et sur le respect pour les convictions qu'on ne partage pas. Mais aussi il y a bien un certain danger social dans ces tergiversations. Pendant que les bons, les sincères s'attardent ainsi à leurs analyses et leurs calculs, ceux chez qui la force irréfléchie et impatiente domine se précipitent au hasard, agissent à tort et à travers et mènent les sociétés.

CHAPITRE VIII

Exil de Gerson.

On était en 1415, et le Concile n'allait finir qu'en mai 1418.

Bien que la condamnation officielle des principes sur lesquels s'appuyait Jean Petit semblât mettre fin aux discussions théologiques et juridiques sur le meurtre du duc d'Orléans, le duc de Bourgogne et les docteurs de son parti ne se donnèrent pas comme vaincus.

Jusqu'à son départ de Constance, c'est-à-dire jusqu'au 6 mai 1418, Gerson fut en butte à toutes les pressions de la part des pouvoirs, à toutes les tracasseries des princes intéressés au parti de Jean sans Peur, aux sophismes et aux calomnies de l'évêque d'Arras et des docteurs qui soutenaient la cause du meurtrier. Il fit face à tout, sans défaillance, sans rien céder de ce qu'il croyait le droit de la vérité.

Des libelles anonymes et venimeux coururent la ville. On y traitait Gerson et son ami Pierre d'Ailly de brouillons et d'ambitieux qui n'avaient

pris le parti du duc d'Orléans que par un sentiment de basse jalousie. Ce n'était pas, disait-on, contre le meurtre qu'ils protestaient avec tant de chaleur, mais contre Jean Petit dont le talent et l'autorité les offusquaient.

Enhardis par ce coup d'essai, les calomniateurs ramassèrent, dans les œuvres du Chancelier, vingt-cinq propositions que, par des coupures adroites et des commentaires fallacieux, ils opposèrent les unes aux autres et prétendirent être contre la foi.

Gerson se vit donc lui-même déféré au Concile, comme hérétique, mais il ne s'en émut pas outre mesure. Il ne répondit point aux insinuations qui ne touchaient que son talent ou son caractère ; suivant sa coutume, il se contenta de composer une série de *Lettres*, de *Traités* et de *Mémoires* pour justifier l'orthodoxie attaquée de ses écrits.

« Bien que j'aie, dit Gerson à cette occasion dans un de ses discours, amplement de quoi répondre à la calomnie, ce serait et ce devrait être une honte pour moi qui ne suis que cendre et poussière, si, à l'imitation du Christ, notre Maître à tous, je ne passais pas sur mes injures personnelles pour m'occuper que de celles qui regardent Dieu et la foi. J'ai résolu d'ailleurs de ne pas insister sur la discussion des faits : à cet égard, ce saint Concile pourra et peut savoir de quel côté est la vérité et le mensonge. S'efforcer de

réfuter tout ce qui est faux, rendre morsure pour morsure, c'est une lutte brutale, insensée, frivole, indigne de la gravité chretienne. »

Il est surprenant combien ces violences altérèrent peu la sérénité du Chancelier.

Au milieu de ces débats épineux et absorbants, il garda même assez de liberté d'esprit pour composer une quantité d'opuscules sur les questions les plus hardies et les plus embrouillées à cette époque, telles que son *Traité sur les rétractations des hérétiques*, son *Traité sur la Simonie*, son *Discours contre les Annates*, ses *Rapports sur la Canonisation de sainte Birgitte.*

L'aridité des discussions n'étouffa même pas, en lui, le chant intérieur de cette piété enfantine et douce qu'il eut toujours pour la Sainte Vierge et pour saint Joseph.

Le 8 septembre 1416, il fut heureux de saisir l'occasion que présentait cette fête et de célébrer sur ce thème tout de circonstance : *Jacob engendra Joseph, époux de Marie,* le double objet de ses affections pieuses.

Reprenant ses desseins de jeune homme, Gerson réclama une fois de plus la déclaration officielle du dogme de l'Immaculée-Conception de la Vierge ; puis formula le désir de voir l'Église instituer une fête en l'honneur de la Conception immaculée de saint Joseph lui-même.

Après de nombreuses discussions où la politique

eut plus de part que la sincérité, le pape enfin congédia l'Assemblée. Il y avait trois ans et demi que le Concile avait ouvert ses séances.

Les princes, les évêques, les moines et tous les seigneurs recommencèrent à travers l'Europe leurs longues chevauchées et regagnèrent au plus tôt leurs États ou leurs abbayes.

Gerson seul tourna le dos à sa patrie.

Accompagné de ses deux secrétaires André et Cirésio, ruiné par les frais énormes dans lesquels l'avait entraîné son zèle à poursuivre Jean Petit, il sortit un matin à pied et secrètement, par la porte Est de la ville ; pendant quelques instants, il longea les bords du lac de Constance, ne pouvant quitter des yeux ces flots noirs et silencieux dont le bruissement monotone entretenait si bien le rythme attristé de ses pensées.

Puis, jetant un dernier regard sur les toits gris qui bordaient l'horizon, il dit un éternel adieu à ces rives jadis bruyantes, et se lança à travers la campagne déserte et rocailleuse, comme une force inconsciente, à la dérive, où le portaient ses pas. Il voyagea ainsi pendant près de deux ans, sans but fixe, sans dessein prémédité.

Qui nous dira le secret de ces crises inattendues où sombrèrent tant d'existences en apparence si brillantes et si fécondes ?

Sans doute, Gerson savait que le chemin de France n'était pas sûr. Le duc de Bourgogne com-

mandait en maître à Paris, et la foule, séduite par ce magnifique et chevaleresque bandit, était prête à tout sacrifier, à tout immoler même au bon plaisir de son idole.

Gerson pourtant avait obtenu du roi Charles VI un passeport pour rentrer en France ; mais, malgré ces précautions, il est probable qu'il eût rencontré plus d'un sicaire prêt à l'égorger sans scrupule et, dans l'Université, plus d'un Jean Petit pour faire l'apologie de ce nouvel assassinat.

Il y avait donc un danger réel à vouloir rentrer dans Paris ; néanmoins on ne peut admettre que la crainte seule ait à jamais détourné Gerson de regagner son poste et de reprendre son train de vie active et militante.

Dans un dialogue allégorique, d'une inspiration bien curieuse, que Gerson fait tenir au raisonnement qu'il appelle *Volucer*, au *Sentiment* qu'il nomme *Monicus* et à la Volonté active et contemplative qu'il désigne sous le nom de *Peregrinus*, l'auteur épanche ses regrets de ne plus revoir sa « doulce terre de France », le faste attrayant et suggestif de Paris :

Souvent, dans ma course, porté de rives en rives,
Je vois dans les lointains les murs de ma patrie.
Salut ! douce terre de ma naissance, Belle France, salut !
Salut, Paris, centre de gloires, citadelle des grands cœurs.
Mais que vois-je ? La Cruelle Bellone secoue ses tempêtes
Dans ton Ciel charmant. La discorde est partout.
Le sang coule, Volucer, et l'Esprit de l'homme,
Ravi dans un tourbillon erre à l'aventure.

Dans la décision que prenait Gerson, il y avait surtout un sentiment de défaillance et d'horreur définitive pour la lutte.

Toutes ces impressions d'énervement, de désillusion, avaient créé autour de son âme fatiguée une atmosphère envahissante de dépression morale.

De cet amas de lassitudes et de dégoûts, la foi profonde de Gerson fera, pendant de longues années, jaillir des élans d'un mysticisme douloureux, étrange.

Il y eut toujours, comme nous l'avons remarqué, dans l'âme du Chancelier un sentiment profond d'angoisse morale.

Nous l'avons vu, en partant pour Constance, ennuyé des grandeurs, retourner à Barby et y chercher la trace de ses joies rustiques d'enfant du peuple. Ce n'était point un caprice, une curiosité de touriste, qui l'amenaient à son premier berceau, c'était un besoin impérieux de se sentir petit, humilié au sein même des grandeurs. Enfant du peuple, Gerson l'a toujours été avec l'héritage de timidités, de scrupules, d'hésitations qu'avaient laissé, au fond de son être, les traditions de famille et des siècles de vie dépendante et soumise.

Gerson essaie bien parfois d'oublier ses origines, il souffre même de son extraction vile et plébéienne. Il a des dédains courroucés pour

le « cueur vilain et populaire » qui ne bat que de palpitations lourdes et d'émotions sans mesure. Il est avant tout de « clergie (1) », c'est-à-dire d'une caste supérieure à la bonne bourgeoisie, d'une caste qui fraye de pair avec la noblesse et la « chevalerie ». Mais il comprend qu'il y est entré par une voie détournée ; aussi il se sait égaré et perdu dans un monde qui n'est pas le sien, auquel ses aspirations les plus fortes, ses habitudes les plus intimes répugnent et ne peuvent s'adapter. Il est plus que jamais le « Gerson », l'exilé, de la société dans laquelle il est forcé de vivre par nature et par condition, le pèlerin incessamment cosmopolite et ne trouvant aucun terrain propice où planter sa tente.

Étranger, il l'est d'abord à Navarre : il l'écrit à ses sœurs, à sa mère, car il le sent très vivement, quoique sans grande passion, au milieu des jeunes bourgeois du Pré-aux-Clercs ou de la rue du Fouard, des cadets de famille à la morgue déjà pesante pour les parvenus du travail. Il est le boursier pauvre, l'écolier hébergé par pitié qui porte au chœur l'aumusse d'emprunt et dont les tablettes, au lieu d'être damasquinées d'or et d'arabesques, sont d'un parchemin vulgaire et grossier.

Toutes ces mille sensations de déchéance na-

(1) Cf. *Le Discours : Rex in sempiternum vive*, où Gerson exprime ses prétentions sociales avec beaucoup d'insistance.

tive et d'infériorité sociale s'entassent peu à peu dans sa conscience, y germent en rêveries latentes et en délicatesses de sensibilité nerveuse, puis, peu à peu, s'auréolent en rayonnements de foi et de voluptés pieuses.

Gerson se rappelle ensuite que Jésus-Christ a appartenu, lui aussi, à ce rude populaire, et il s'en console, il s'en félicite, il en tire gloire.

Ainsi, par un retour inattendu, Gerson se voit grandir à ses propres yeux dans son isolement même et dans son abandon. Il aime sa pauvreté, sa petitesse ; il s'exagère sa propre abjection, il s'en fait un orgueil, presque une vanité ; et, à mesure que l'éducation quotidienne et l'éveil de ses facultés lui révèlent la disproportion croissante entre ses succès et ce qu'il croit son mérite, il se retire de plus en plus du monde où peut-être on lui laisserait enfin prendre place, pour s'enfermer dans le cercle étroit de sa personnalité.

Si le travail forcé de chaque jour, si le choc incessant des événements, n'étaient venus l'exciter et l'arracher à lui-même, Gerson serait peut-être tombé, dès la fleur de l'âge, dans le méprisant désespoir des solitaires antiques, de ces pontifes dédaigneux qui disent adieu à la réalité fade pour s'attacher exclusivement aux formes immaculées de beauté qu'ils ont appris, dans la méditation, à se créer eux-mêmes.

Aussi les préoccupations cessant, il était natu-

rel que Gerson suivit la voie impérieuse de ses penchants les plus intimes.

D'ailleurs il savait très bien lui-même que, tôt ou tard, il céderait fatalement à son cœur ; il prévoyait le jour où le fond rêveur qui était en lui prendrait le dessus et dominerait en maître le train de son existence. « Ma nature, disait-il, c'est d'être scrupuleux, à la merci des événements, craintif, toujours en émoi ; chaque jour, chaque minute de ma vie m'en avertit. Qu'y faire ?... Fait-on rebrousser aux fleuves la pente de leur cours ? »

C'est une loi inéluctable de notre vie morale que les raisonnements quotidiens, les résolutions qui forment apparemment le cours ordinaire de nos pensées et de nos desseins atteignent seulement la surface de notre être.

Au delà il y a en nous un fond mystérieux et insondable que notre conscience n'atteint pas.

Oui, nous ne vivons que sur l'écorce de notre âme ; nous n'en connaissons point le feu caché, la fournaise ardente dont les soulèvements brusques parfois nous surprennent et nous confondent ; et quand cette surface de nous-mêmes, cet *humus* de la conscience, à force d'être travaillé, tourné et retourné en tous sens par les subtilités du raisonnement n'a plus de consistance, qu'il s'émiette, qu'il se pulvérise, au crible d'une science trop curieuse, le cœur, qui toujours veille, tout à

coup fait irruption dans la vie et éclate en résolutions extrêmes.

Cette crise fut toujours menaçante pour Gerson, mais surtout pendant sa vie publique.

C'est alors surtout que Gerson vient à aimer la solitude immense dans laquelle il est engagé ; il goûte de plus en plus cette douceur secrète de son isolement, il désire en jouir à son aise. Son nom de « pèlerin », d'exilé, a des charmes nouveaux et lui paraît plus mérité que jamais.

Il est le grand banni de l'univers, le sublime méprisé, et il s'en applaudit et il veut que les siècles sachent son opprobre.

Gerson nous raconte lui-même comment, pendant le Concile de Constance, dans ses moments de loisir, il s'amusa à dessiner de sa plume inexpérimentée une sorte de symbole naïf de sa vie méconnue et à se composer un blason dont la légende et la devise exprimeraient, aux yeux de tous les hommes, son désenchantement de l'existence.

L'histoire a conservé, sinon l'original, au moins l'idée générale de cette ébauche enfantine où le grand docteur a tenté de nous laisser un souvenir de sa physionomie physique et morale. On voit que le dessinateur s'est efforcé de condenser dans ce petit tableau tous les détails d'expression et de sentiment dont l'ensemble donne, assez bien d'ailleurs, l'idée maîtresse, le trait caractéristique de toute la vie du Chancelier.

Sur un fond touffu et sans perspective, dont la naïve ignorance rappelle les œuvres des *Primitifs,* Gerson, au premier plan et démesurément grand, marche d'un pas fatigué, au milieu des aspérités du sol et des broussailles, sa route sur le chemin de l'éternité.

Dans un lointain apparent, sous un ciel semé de nuages, se dessinent vaguement les silhouettes de quelques châteaux crénelés, de petites villes évanouissantes dont l'image fugitive symbolise l'éloignement progressif de l'âme quittant les joies du monde.

Sur la droite, à pic, au sommet d'un roc, on voit une ville forte en pleine lumière ; c'est sans doute Constance, la dernière étape du voyageur, le point de départ de l'exil définitif.

Gerson est suivi d'un chien griffon à l'œil fidèle et compatissant et tient à la main un bâton noueux qui affermit ses pas.

Le bon Chancelier porte le costume pauvre des mendiants, étoffe au tissu grossier, aux plis rigides et durs ; une corde passée autour du corps lui ceint les reins sans grâce et retient l'ampleur incommode du vêtement.

Sur ses épaules est jeté, sans agrafe, le manteau du pèlerin d'où pendent le capuchon de bure et l'aumônière vide.

La tête est protégée par un chapeau de feutre aux bords immenses et tourmentés, retenu sous

la gorge par un lien de chanvre vulgaire et sans ornement.

Tout cet accoutrement bizarre fait ressortir, avec un charme très particulier, la figure savoureusement sympathique du personnage.

Les traits généraux en sont fortement accentués, mais adoucis et comme estompés par l'effort intérieur ; la mâchoire est large, comme chez tous les volontaires ; les pommettes saillantes et musculeuses trahissent une origine rustique, et font ressortir, par le contraste, l'exquise douceur des yeux largement ouverts et baignés de rêve.

Aussi toute cette physionomie, malgré une certaine âpreté sévère des traits, est franche et bonne.

La lèvre épaisse, mais ferme, trahit un foyer d'amour très intense, mais pourtant contenu. La bouche, bien fendue et close sans raideur, esquisse un sourire qui vient de l'âme, et, sur le front à demi voilé d'ombre, on devine des rides profondes et comme le sillon de la pensée laborieuse qui se tend dans un perpétuel combat contre le cœur.

Gerson porte de la main gauche ses armoiries, autre symbole de la même pensée et dont lui-même nous a révélé le sens dans une lettre adressée de Constance, le 1er janvier 1416, à son frère Nicolas, Prieur des Célestins, à Lyon.

Nous en donnons la traduction parce qu'elle achève d'éclairer cette psychologie intéressante

dont nous avons essayé de donner une ébauche :

« Frère bien-aimé,

« J'ai cédé à un excès de vanité, ou plutôt à un excès de sollicitude pour ma personne et pour mes goûts. Mais j'ai pleine confiance en la voix de Celui qui m'inspirait, en l'indulgence de Celui auquel j'ai dit : Vous êtes le Dieu de mon cœur, mon partage pour l'éternité. Et je me suis tracé des armes, un blason, gage et garantie de ma foi, emblème de ce combat, dans lequel nous sommes engagés sur terre, puisque Job nous dit que l'homme, tant qu'il vit, doit lutter comme un soldat.

« J'ai donc réfléchi longuement en moi-même. A la fin, cette pensée dont je me nourris chaque jour : en haut les cœurs, *Sursum corda,* a d'abord pris corps en mon imagination. Alors, je me suis représenté un cœur ailé et enflammé, marqué d'un *Thau* en or sur champ éthéré de saphir, où rayonnent le soleil, la lune et plusieurs astres.

« Voyageur et étranger que je suis, j'ai longtemps médité sur ces paroles de saint Paul, pèlerin céleste : *Nostra conversatio in cœlis est,* nos relations sont dans les cieux.

« Ces réflexions ont illuminé mon âme dès le jour où tu l'as ouverte, ô Seigneur, aux splendeurs de ta parole, de ton Verbe éclatant. J'ai

aimé l'Écriture et les vastes solitudes de la pensée religieuse. C'est dans ce recueillement que ta voix reprend vie et devient impérieuse sur les volontés. On y entend des accents enchanteurs ; on y jouit de visions captivantes. Le cœur allégé, divinisé, se soulève, car tout lui répète : En haut ! monte, monte encore : *Sursum corda !*

« J'ai voulu t'informer de tout cela, frère bien-aimé, compagnon affectueux du grand voyage. Puisque tous deux nous avons conçu le même dessein et que nous travaillons à la même entreprise, n'est-il pas bon que nous mettions en commun nos intimités les plus secrètes, le parfum de nos consciences ?

« La Providence a ses desseins inéluctables : Dieu, qui a formé nos cœurs dans le sein d'une même mère, nous a également marqués du même sceau de l'exil ; demandons-lui l'un pour l'autre, et pour tous deux à la fois, le secours de sa main et la protection de son ange. »

« Bonne santé, frère chéri, porte-toi bien de l'âme, et en haut ! vers les cieux ! *Sursum corda.*

« JEHAN,

« *Chancelier de Paris.* »

Quand on mesure à leur juste valeur la sincérité et la portée de ces confidences, on comprend plus aisément que la décision subite prise par

Gerson de se retirer du monde ne fut point un coup de foudre inattendu, un accès de mélancolie imprévue. Ce fut au contraire une phase très logique d'une évolution intérieure et naturelle, le terme auquel devait arriver fatalement un tempérament donné.

Gerson, en chrétien convaincu, avait dès son enfance, c'est-à-dire dès son entrée à Navarre, placé le but suprême de la vie bien au-delà des limites de cette existence.

Le royaume de Dieu, la souveraine béatitude promise par Jésus-Christ à ses disciples, n'était point seulement pour lui ce ciel intérieur de pures délices, ce suave enchantement qui naît au fond d'une âme volontairement sacrifiée, bonheur suprasensible, écoulement mystérieux et anticipé de la félicité des bienheureux, *regnum Dei intra vos est*; c'était la Jérusalem céleste elle-même, celle où l'on ne parvient qu'en franchissant les portes sombres de la mort.

Les jouissances d'ici-bas, pour son goût difficile et insatiable, n'avaient rien qui puissent l'arrêter. C'était à la source même des eaux vives qu'il voulait s'asseoir et non sur le bord inconstant des flots qui baignaient ses jours. La vie était pour lui la vallée de larmes dans toute la mélancolique acception du mot.

« La méditation de la mort est stérile », dira plus tard Spinoza; Gerson, comme tous les mys-

tiques, trouvait que seule elle était féconde, parce que seule elle donnait aux actions un élan infini et impérissable.

Et cet idéal lointain qui absorbait ses pensées n'était point une de ces découvertes de hasard que l'homme, à force de recherches, sent tout à coup apparaître en lui, croître insensiblement et bientôt l'absorber tout entier.

Dans l'artiste il y a sans doute une soif très vive du rêve entrevu; mais ce rêve, ce tourment lui-même est, en quelque sorte, mesuré au besoin qui l'a conçu; il n'est pas tout entier décevant; il porte la trace de notre infirme nature; il y a, entre lui et nous, une communion de faiblesse et d'imperfection qui nous donne prise sur sa vaporeuse image. Pour le saint, au contraire, l'idéal poursuivi est une forme de vie inaccessible, un amour immense, dont l'objet reculant sans cesse d'horizons en horizons laisse son âme haletante, éperdue et comme désespérée de ne jamais l'atteindre.

C'est sous cet aspect que Gerson désormais entrevoyait le problème de l'existence. Aux âmes ainsi frappées de la nostalgie céleste, il ne reste plus que la résignation, la poésie de l'attente, avec ses appels incessants et ses soupirs. Chaque jour est un poids qui tombe au sablier du temps, une oscillation du balancier des vies, annonçant l'approche lente du terme. Alors tout devient

également bon, également indifférent : les tristesses s'empourprent d'espérance et on les aime à l'égal des joies les plus douces.

C'est ce qui explique pourquoi, pendant les onze années que durera encore la vie de Gerson, il n'aura ni contre les personnes, ni contre les événements, aucune parole d'amertume.

Perdu un instant au milieu des montagnes de la Bavière, Gerson écrit à son frère de Lyon cette nouvelle lettre qui respire un calme parfait :

« Frère bien-aimé,

« La paix et la grâce de Dieu soit à vous. Je vous prie et conjure par vos promesses et la sainte attente des biens impérissables, gardez-vous de vous inquiéter en quoi que ce soit, touchant mes pérégrinations volontaires, mes souffrances d'aujourd'hui, mes tribulations de demain. Je vous le répète : notre vie est au ciel! Pensez donc à moi, frère bien-aimé, comme si j'étais mort, comme si vous m'aviez perdu sur cette terre : *existimans me quasi mortuum et perditum super terram totam*.

« Que tous nos élans se tournent en prières désintéressées des choses de ce monde. Demandez pour moi ce qui maintient et fortifie la paix en Jérusalem, soit la Jérusalem intérieure, soit la Jérusalem d'en haut, notre seule mère et notre

seule patrie. Sollicitez aux mêmes intentions notre frère commun, l'aîné de la famille après moi, le bénédictin de Reims et chacune de nos sœurs, ainsi que tous les amis que nous avons dans le Seigneur, trop nombreux pour que je puisse les nommer ici, etc. »

Une pensée ainsi recueillie, ainsi concentrée en elle-même, s'épanche naturellement en hymnes et en prières. Ne parlant plus aux autres, elle se parle à elle-même en monologues brûlants, ou bien encore elle parle aux images aimées qui peuplent sa retraite et son silence.

C'est en effet pendant cette période de sa vie que, malgré les nombreuses fatigues des jours passés, Gerson a écrit le plus et le plus délicieusement. Tantôt ce sont des poèmes de mépris pour l'existence, tels que le *Portement de Croix, l'Éloge de la Croix,* le *Testament d'un voyageur,* le *Bienfait de l'épreuve, la Vie n'est qu'un long sommeil,* le *Chant des martyres.* Tantôt ce sont des œuvres plus considérables, le *Josephina* ou *Carmen Josephinum,* cette longue épopée de plus de trois mille vers en l'honneur de saint Joseph, le modèle des exilés et des pèlerins terrestres, composée précisément à cette époque de pérégrinations volontaires.

Gerson, on le sent, traite avec complaisance ce sujet, héroïque dans sa simplicité, du fameux

voyage de saint Joseph en Égypte. Outre qu'il trouve, dans cet exercice, un moyen intéressant de satisfaire sa dévotion particulière au saint patriarche, il est encore poussé à écrire par cette considération que lui-même recommence à sa manière cette exode biblique.

N'a-t-il pas, en effet, comme Joseph, son Hérode dans la personne du duc de Bourgogne? Ces massifs du Tyrol et de la Basse-Bavière sont à ses yeux une nouvelle terre d'Égypte, et comme le père nourricier du Sauveur, c'est pour Jésus-Christ qu'il erre de montagne en montagne, au hasard du moment et des desseins de la Providence.

Aussi, comme Marie et Joseph, Gerson a ses lassitudes, ses épreuves et aussi ses joies pendant le long et laborieux voyage.

Parfois les racines et les herbes, dont les trois compagnons de voyage se nourrissent ordinairement, se font si rares aux flancs des rochers que la faim inexorable tourmente affreusement ses victimes. Ils s'endorment le soir, dévorés de fièvre ; des cauchemars affreux secouent leurs pauvres cerveaux surexcités par les jeûnes prolongés et la fatigue quotidienne. Au réveil, on se regarde avec crainte ; on redoute que la mort n'ait fait une victime. Gerson, plus robuste que les autres, fait un effort et court dans les précipices, s'accrochant aux pierres aiguës, chercher l'abominable nourri-

ture que l'on ne prend qu'à genoux et les mains jointes.

Hélas! nous dit Gerson, un matin, l'un des trois pèlerins ne se leva point; quand l'aube, sortant des rochers, éclaira son visage de cire, il avait le rictus de la mort aux lèvres, et le rayonnement des saints dans les yeux.

C'était André, le jeune des deux secrétaires du Chancelier.

Plus faible que ses deux compagnons, il était mort de froid et de faim.

Gerson et Cirésio portèrent son cadavre dans le ravin le plus proche ; on le couvrit de branchages disposés en forme de croix ; les deux pèlerins s'agenouillèrent près de lui, embrassèrent son front et repartirent : André avait pris le chemin le plus court ; d'un bond il avait atteint le terme.

Un autre jour, c'est d'une page idyllique que se grossit le poème des exilés. On y raconte une scène gracieuse comparable au Repos sous le Palmier ou au Sommeil de la Vierge entre les bras du Sphinx, ces étapes si connues de la *Fuite en Égypte*.

Ce soir-là, nous dit Gerson, l'orage éclata dans la montagne, subitement, à l'improviste. La nuit tomba du ciel avec une rapidité effrayante ; les voyageurs surpris perdirent leur chemin. Les coups de tonnerre roulaient d'une vallée à l'autre, la rafale avec ses sifflements, les éclairs, la chute des torrents qui se gonflent, le fracas des

pierres et des arbres arrachés aux flancs des monts remplirent l'air d'un bruit terrible et lugubre dont le vent augmenta les ondes en y mêlant sa voix de géant déchaîné. Les voyageurs exténués, affamés, perdus dans ce pêle-mêle indescriptible, se heurtent à tous les obstacles, tombent et se relèvent. Ils vont périr ensevelis pour jamais dans les précipices noirs où bouillonne et gronde l'avalanche du torrent.

Gerson, comme mû par une force irrésistible, se prosterne à genoux et implore assistance de Joseph et de Marie. Dans une vision subite et comme extatique, le voile du passé se déchirant devant ses yeux, il croit voir les deux époux de Nazareth perdus dans les contreforts du Liban ; l'enfant-Dieu est dans leurs bras et ils gémissent eux aussi leur supplique fervente devant les menaces terrifiantes des éléments en fureur.

Pendant quelques instants les lèvres de Gerson remuent ; son visage se rassérène et, quand il se relève, tout à coup une lumière attire ses regards. Un abri vient de surgir comme par enchantement dans ce pays désert. Les voyageurs heurtent à la porte. Un jeune homme et une jeune femme d'une parfaite beauté et en tout semblables à ceux qu'il avait vus dans sa prière viennent à eux et leur offrent la plus cordiale des hospitalités (1).

(1) Cf. *Josephina*.

Le Christianisme ainsi conçu, ainsi vécu, a, de tous temps, produit de merveilleuses épopées d'âmes, de magnifiques poèmes intérieurs. Gerson jouissait donc de plus en plus à l'idée qu'il était de la race de ces nomades pieux et inquiets qui, fascinés par la parole du Maître, ne veulent plus avoir de pierre pour reposer leur tête.

D'ailleurs, au moyen âge, l'idée de patrie et de nationalité a eu en général très peu d'influence sur les esprits. Le chrétien d'alors est volontiers cosmopolite ; c'est que partout il est chez lui dans la grande *Respublica christiana :* saint Thomas d'Aquin, une âme peu romantique s'il en fut jamais, naît en Italie, fait ses études à Cologne et enseigne à Paris.

La genèse de ce goût particulier des pérégrinations que nous retrouvons encore chez les fidèles très fervents serait curieuse à étudier. On verrait sans doute qu'il y a dans ce sentiment comme un reste des habitudes errantes des peuples d'Orient, une réminiscence inconsciente de l'éternel exode des Hébreux, ces tribus aventurières dont le nom est précisément synonyme de *passagers* et dont l'histoire tout entière s'est consumée à chercher une « terre promise » qu'ils n'ont point trouvée, à attendre une rédemption dont ils n'ont point compris le sens.

Gerson lui aussi est un de ces expectants pieux qui sentent, à un certain moment de la vie, le

besoin de courir le monde pour se donner l'illusion du progrès de leurs espérances. Il se comparait volontiers, dans ses œuvres, tantôt à Élie, l'hôte de Sarepta, le réfugié des cavernes de l'Horeb, tantôt aux ermites de la Thébaïde, ou bien encore aux Athanase ou aux Chrysostome, à tous ces désabusés qui s'en allaient mourir dans l'exil, loin du monde où ils avaient travaillé pendant l'âge mûr et tracé, avec beaucoup d'effort, leur sillon lumineux.

Et Gerson, pas plus que ses modèles, ne s'aperçoit que cette passion du changement, que cette résolution en apparence héroïque, n'est que la dernière illusion d'activité qu'aime à se donner une réflexion qui s'éteint, une spontanéité qui cède à l'épuisement des facultés de combat et de discussion.

Les vieillards aiment la tranquillité, surtout celle de l'intelligence ; c'est pour cette raison qu'ils sont généralement si âpres à soutenir leurs opinions et, par contre, si obstinément fermés à celles d'autrui.

Le cerveau, souple dans la jeunesse, prend forme à quarante ans, se cristallise à cinquante.

Le cœur, seul, ne désarme pas ; tous, il le faut, nous lui cédons tôt ou tard, et nous finissons, bon gré mal gré, par le repos de l'âme dans la pénombre caressante de nos sentiments : c'est le

mol oreiller où se couche toute tête blanchie avant de s'endormir de l'autre sommeil.

Gerson, après un dernier détour, allait entrer dans ce prytanée des dernières affections, où la foi et son tempérament s'accordaient si bien à lui servir les joies pures de la méditation solitaire et de la prière religieuse.

D'ailleurs, quelle force, quel attrait, auraient bien pu, à ce moment, le retenir encore dans le monde ? Dans plusieurs *Lettres* ou *Poèmes* adressés à Pierre d'Ailly ou à Gérard de Montaigu, l'évêque de Paris, il se plaint avec amertume de l'extrême folie des hommes, de leurs cruautés orgueilleuses, de « l'esprit de vertige » qui les agite et les emporte.

Et de fait, aux époques tourmentées et vides, comme celle que traversait alors l'esprit humain, les hommes les plus robustes et les plus sains sont eux-mêmes touchés du mal de leurs siècles. Ils mettent dans leurs résolutions quelque chose de la précipitation universelle ; or, la pauvre âme de la France était devenue nerveuse et irritable comme les recluses d'alors qui s'enfermaient, pour la vie, loin de la lumière du soleil.

La foi déviait, se compliquait d'émotions inconnues, de gestes nouveaux, de cérémonies fantaisistes.

Dans les temples, ce n'est plus la ligne droite et confiante qui domine, et traduit le repos, dans

la croyance ; ce n'est même plus l'ogive sublime et suppliante qui s'élance dans les hauteurs avec la sûreté d'un cri du cœur ou d'une passion sincère, c'est la volute indécise qui s'embarrasse en des enroulements indéfinis, ou bien qui se tord dans des flammes de concupiscence exaltée.

Partout les formes excentriques, clamantes, angoissées : les saints aux torses effilés et émaciés dans leur gaîne de pierre, les gnômes grimaçants des culs-de-lampe, provoquants sous les pieds trop légers qui les écrasent ; les gargouilles béates et niaises, éructant sur la foule leurs ricanements de pluie.

Le fidèle, dans ce milieu malsain, aime à se nourrir d'impressions qui le fatiguent : s'il entre dans l'église pour prier et se recueillir, tout, au contraire, est là pour entretenir l'excitation effarée de ses nerfs et de ses pensées : des vides immenses symbolisent le néant de la vie, l'au-delà inconnu, l'abîme sombre ou le Paradis des rêves les plus éclatants ; et cette épouvantable obsession du mystère s'élargit jusqu'à l'infini grâce à un mélange indécis d'ombre froide et de lumière tourmentée à dessein par les verrières polychromées des vitraux. Il faut que les yeux s'hypnotisent de la pourpre douloureuse et tragique, des flamboiements inattendus des prismes ou des pierreries, pour s'endormir peu à peu dans le bercement lumineux des topazes et

des améthistes, des émeraudes et des saphirs.

Aussi à aucune autre époque de l'histoire, les déviations du sens religieux ne furent plus nombreuses et plus incurables ; c'est l'époque des Flagellants, ces nouveaux Corybantes qui se déchirent les membres ou se percent de fers rouges ; la Danse macabre, inspirée d'abord par les peintures religieuses, déroule, chaque nuit, ses évolutions lugubres au cimetière des Saints-Innocents.

Rien dans la vie n'a plus de charme ; on prend la Mort comme le seul compère avec qui il est désormais permis de rire ; on enlace de ses bras le squelette horrible des cadavres à peine décomposés, et avec ce cavalier sinistre et improvisé commencent les promenades monstrueuses, les sarabandes diaboliques qui durent jusqu'au jour.

Le rendez-vous ordinaire de ces délirantes mascarades est le charnier des cimetières, sorte de galerie étroite qui communique avec la rue. On y retrouve tous les truands, tous les faméliques errants et sans domicile de la grande ville, qui passent là leur nuit, au milieu des ossements humains et de la débauche hideuse. Alors tous en chœur on apostrophe les passants qui croient encore aux mensonges de l'existence ; tous ont leur paquet ; ces atroces satyres n'épargnent personne, ni rois, ni papes, ni empereurs : Bourgeois, — crie-t-on à l'homme d'affaires, —

Bourgeois, hâtez-vous sans tarder ;
Il faut quitter votre richesse ;
Rien de vous mort ne peut garder,
Je me ris de votre promesse...

Et les voix se partageant en deux camps, un chœur reprend en ricanant la plainte du Bourgeois terrifié :

J'ai du deuil de si tôt laissier
Rentes, maison et nourriture ;
Mais le col il convient baissier
Quand faut aller en sépulture.

Après les bourgeois, ce sont les prélats, les princes, les chevaliers, les abbés ambitieux, les damoiselles « legières et vaines » que les affreux baladins du Néant convient à leurs rondes.

Nous avons esquissé ce tableau de la société où vivait Gerson, afin de le placer dans son milieu et de mieux faire comprendre l'étrangeté de ses résolutions.

Il y a, d'ailleurs, dans certaines pièces mystiques de Gerson, des pensées si profondes de mépris pour l'humanité et la vie terrestre qu'on dirait que lui aussi chante, à sa façon, son couplet de la *Danse macabre* (1). C'est ainsi qu'on trouve dans un petit opuscule intitulé : *De l'exhortation*

(1) C'est sans doute parce qu'il a été frappé de cette analogie que M. Darche a prétendu reconnaître dans le texte de la *Danse macabre* l'œuvre de Gerson lui-même.

de bien vivre et de bien mourir, ces vers inspirés par un sentiment tout à fait semblable, quoique beaucoup plus dignement exprimé :

Qui a bien vivre veut s'entendre
Mourir convient de bien apprendre,
Or, mes amis, je vous conseille
Que vous pensiez à vostre cas
Car l'ennemy qui toujours veille,
Si vous faillez, ne faudra pas.

Et cet autre couplet écrit spécialement pour mettre au bas d'un tableau représentant la Mort, n'a-t-il pas quelque chose lui aussi de l'ironique dédain des désabusés?

Vous, Seigneur, et vous aussi, Dame,
Qui contemplez cette paincture,
Plaise vous prier pour les âmes
De ceulx qui sont en sépulture,
A Mort n'eschappe Créature ;
Allez, venez,... après mourez ;
Cest evie ung bien peu ne dure,
Faictes bien, vous le trouverez.

Jadis furent comme vous estes,
Qui se trouvent en façon telle ;
Allans, parlans comme vous faictes!...
De gens mortz, il n'est plus novelles
Ne il n'en chaut d'une semelle
Aux hoirs, amis des trespassez,
Dès qu'ils ont argent ou vaisselle.
Ayez pitié d'eux : c'est assez.

Toutefois il ne faudrait pas croire que le mysticisme de Gerson soit jamais tombé à l'état de ces folies fanatiques ; son ferme bon sens l'a toujours gardé des derniers excès, même dans ce moment de crise où sa nature le poussait avec tant d'insistance sur le terrain glissant et dangereux de la sentimentalité religieuse.

Bien qu'il ait méprisé la vie, il ne l'a jamais présentée comme un mal absolu. En comparaison avec l'éternité, elle n'est rien ; en elle-même, elle est précieuse et vaut d'être vécue. Gerson, comme tous les mystiques chrétiens, n'est point pessimiste au sens vrai du mot. Pour lui, le « vouloir-vivre » n'est point une « déraison » ; ce qui est une déraison complète, c'est de prendre cet attachement à l'existence comme une loi absolue du bonheur, alors qu'il n'en est qu'une condition malheureuse.

Gerson n'est point non plus un exalté sans prudence et sans mesure, qui, ne pouvant attendre la fin de l'épreuve, en précipite le cours, et, par des rigueurs excessives, accomplit en lui l'œuvre trop lente de la mort. Il sait que la vie est un mouvement, qu'il faut en parcourir toutes les étapes, et il est seulement impatient d'arriver au terme.

Sans doute, les yeux toujours tendus en avant et plongés dans l'avenir laissent voir, dans leur fixité continuelle sur l'idéal, un dédain, au

moins apparent, du réel ; et comme ils ne mesurent les êtres qui passent qu'à l'éternité elle-même, ils jugent les choses du temps petites, mesquines et viles. De là l'universelle contemption des mystiques. L'homme en soi est méprisable : *homo ipse sibi vilescit ;* la science est vaine et pleine de fausses promesses; la renommée, la gloire, sont des folies : *ama nesciri;* la sagesse n'est bonne que par la douleur qui l'accompagne et qui croît avec elle.

De plus, il y a deux choses dont Gerson n'a jamais douté : l'étude et l'apostolat.

Ce n'est pas à dire que Gerson n'ait su découvrir les travers qui naissent d'une culture trop exclusive de l'intelligence ; il a ses boutades contre le travail de l'esprit : « La science est un levain d'orgueil. » — « Les contemplatifs sont les chéris de Dieu, et c'est justice. »

Malgré ces accès de découragement dans la raison humaine, Gerson reste convaincu que la vie du prêtre est une vie d'action autant et plus que de contemplation et que l'étude présente précisément à la fois cette double condition du développement harmonieux de l'homme.

Enfin le désenchantement de Gerson n'est que passager; jamais il n'a voulu abandonner son poste de milicien terrestre pour s'enfermer dans la paix des cloîtres. Jusqu'à la fin de sa vie, il trouva que cette abdication totale de la lutte a

quelque chose de moins noble, de moins généreux que le rude et décevant métier de l'apostolat.

Gerson considère l'état religieux comme une forme inférieure du sacerdoce ; le prêtre, pour lui, est vraiment « le sel de la terre », le préservatif sacré des corruptions du siècle : il doit vivre en pleine lumière, au sein des foules, afin de mieux les pénétrer de ses exemples et de ses vertus (1).

Volontiers donc Gerson eût signé ces belles paroles de saint Bernard.

« L'âme, comme l'épouse, aime et recherche le repos sur le sein du bien-aimé ; pourtant il ne faut pas que les délices de l'amour l'absorbent au point qu'elle oublie les intérêts de l'Époux. L'Époux, au contraire, excite l'épouse au travail ; car c'est par le labeur seul et les tribulations qu'elle a droit de prendre sa place au foyer (2). »

« Cela nous apprend qu'il faut laisser parfois les baisers malgré leurs douceurs, pour donner le sein aux enfants qui pleurent ; car personne ne doit vivre pour soi-même, mais pour tous. Malheur à ceux dont l'intelligence est capable de porter des pensées dignes de la majesté de Dieu s'ils font servir leur piété à leurs seuls intérêts ; s'ils tour-

(1) *Tractatus de Parvulis*... Consid. III et IV.
(2) Saint Bernard : *Sermon* XLVII, n° 5.

nent en égoïsme déguisé ce qu'ils avaient reçu pour l'utilité commune ; si, s'enivrant de leurs rêves pieux et de leurs caressantes spéculations, ils ne savent compatir et condescendre à la faiblesse des petits (1)! »

Gerson, dans ses nombreux *Traités de Théologie mystique,* a soin de rappeler lui aussi que celui qui est embrasé véritablement du feu divin de la contemplation est toujours rempli d'un tel zèle de gagner des âmes à Dieu, qu'il abandonne volontiers la contemplation passive pour l'action, le rêve pour la réalité. C'est ce que nous verrons le Chancelier faire bientôt, quand il aura pu enfin se ressaisir.

Aussi la crise maladive de Gerson fut relativement de courte durée ; il comprendra bientôt que ces pérégrinations sans but et sans fin, à moins qu'elles ne soient le fait d'impulsions fatales de la grâce, ne sont que les exigences tyranniques d'un cerveau surmené, un signe d'affection morbide dont il faut à tout prix guérir.

Alors il reprendra sa plume, furtivement d'abord et uniquement pour tromper son cœur ; puis bientôt avec courage et pour semer la vérité dans ce monde qu'il eut raison de ne jamais quitter. Seulement toujours il gardera au fond de l'âme cette blessure secrète, incurable, que l'auteur du *Can-*

(1) Saint Bernard : *Sermon* XLI, n° 6.

tique des Cantiques appelle la « plaie de l'amour » et que tous ces grands passionnés de la croix, les Bonaventure, les François d'Assise et les Thérèse ont conservée avec jalousie et se sont plu à faire saigner dans leur vie comme dans leurs écrits.

CHAPITRE IX

La retraite de Gerson.

La première étape où Gerson arrêta ses pas errants fut l'abbaye de Rathemburg, dans le Tyrol (1).

Il est probable que Gerson y arriva vers la fin de 1418, au commencement de l'hiver; nous ne savons au juste combien de temps il y demeura. En tout cas, l'exilé mystique reprit bientôt son bâton de pèlerinage. Nous le retrouvons, en effet, dès le commencement de 1419, cheminant de nouveau à travers les massifs du Tyrol.

Cette fois, Gerson avait un but déterminé et se rendait à Mölk, au couvent des Bénédictins.

Il y avait été appelé par le duc d'Autriche lui-même, qui, depuis le Concile de Constance, se montra toujours son protecteur, et aussi par l'amitié du Prieur de cette abbaye, homme d'une science très remarquable, dont la doctrine et les bons procédés avaient gagné Gerson lors du procès de Jean Petit.

Mölk était un de ces puissants monastères que

(1) Cf. *Gersoniana*.

les évêques de Passau avaient fait construire dans la vallée du haut Danube, comme autant de phares de lumière et de foyers de charité. C'est de ces retraites silencieuses que partait le souffle chrétien dont vit encore la foi robuste de ces contrées que n'a jamais pu corrompre l'invasion protestante.

L'abbaye de Mölk invitait tout particulièrement aux émotions mystiques et au recueillement intérieur. Perchée, comme un nid d'aigle, sur le sommet dénudé des rochers granitiques, elle dominait de sa longue silhouette noire tous les pics d'alentour. La nuit, les graves psalmodies lentement rythmées descendaient, en plaintifs accords, les flancs de la colline et, se perdant au fond de la vallée, remplissaient l'air et les âmes de sentiments mystérieux et troublants.

Rien du monde ni de ses bruits ne montait jusqu'aux cellules étroites et lourdement charpentées des moines. La grande paix bénédictine planait partout comme une aile de protection sur ces infatigables serviteurs de Dieu dans ses deux plus augustes manifestations, la Science sacrée et le Chant religieux.

Gerson trouvait, près des moines, la forme de vie la mieux harmonisée avec son état d'esprit qu'il lui fût possible de désirer. Il résolut donc de s'arrêter dans cette oasis de calme et d'étude.

Le Prieur lui versa sur les mains, à l'entrée du cloître, l'eau de la bienvenue. Désormais Gerson

fut l'hôte, c'est-à-dire, suivant la très belle formule de l'hospitalité bénédictine, la chose sacrée et à jamais inviolable du monastère. Il suivit en tout point les règles de la communauté, sans toutefois montrer de disposition à entrer dans l'Ordre de Saint-Benoît.

Gerson passa à peu près une année entière à l'abbaye de Mölk, année très féconde et très fortement remplie. C'est là, en effet, qu'il rédigea plusieurs ouvrages très importants ébauchés pendant ses voyages, et c'est là surtout qu'il reprit sur lui-même cet ascendant moral grâce auquel il allait sortir définitivement de sa crise religieuse.

Ses premiers soins furent donnés à la rédaction définitive du *Carmen Josephinum* dont nous avons parlé dans le chapitre précédent ; il faut rattacher également à cette époque la composition de deux offices religieux en l'honneur de saint Joseph, celle de plusieurs adresses au Duc d'Autriche pour sa sollicitude envers le « povre chancelier », enfin l'*Éloge de la pauvreté volontaire* remplie de retours si déchirants sur sa propre misère.

Gerson se montre lui-même, dans cet ouvrage traînant sa plainte et sa vieillesse, manquant de pain, brisé par la fatigue et les maladies :

Dans sa détresse il mendie son pain,
Il crie sa misère et sa plainte,
Ses souffrances, sa vieillesse et son corps brisé.

Tous ces écrits sont des poèmes au style rythmé et souvent assonancé, dans lesquels l'auteur, cédant aux torrents d'émotions qui l'oppressent, déverse l'amertume de ses pensées, ou répand la douce ivresse de ses consolations intérieures.

Peu à peu, sous le bercement journalier du cloître, son âme reprend l'équilibre moral, la tranquillité et la résignation reposante. Alors le souvenir des luttes passées lui revient comme un écho de tristesse. Il entend encore résonner à ses oreilles le murmure confus des discussions passionnées, des attaques envenimées dont il a été l'objet ; il craint que, dans le feu des débats, son amour-propre ne l'ait emporté trop loin, qu'il n'ait cédé à quelques mouvements d'intérêt plutôt qu'à l'attrait austère de la seule vérité. Gerson a peur que là-bas, de l'autre côté des Alpes, et surtout à Paris, on n'attaque sa sincérité, son désintéressement absolu. D'autre part, il pense à ces jours laborieux d'étude, à ces heures si utilement remplies, où, la plume à la main, il essayait de mettre à la portée de ses élèves la haute sagesse des Livres saints ; et le bon Chancelier se demande si, sous cette apparence de renoncement total auquel il s'est voué, ne se cache point une trahison envers le devoir et un sacrifice à la paresse.

Gerson, pour satisfaire à la fois toutes ses hésitations, se décida à écrire un nouvel ouvrage par la composition duquel il pourrait exercer sa

passion de la science sacrée, et en même temps présenter au monde de la pensée la défense de sa conduite relativement au concile de Constance. Ce furent ses *Consolations théologiques*, et son *Éloge de la Théologie ouvrière de consolation.*

Le premier de ces traités est composé à l'imitation de Boëce, cette autre grande conscience chrétienne, victime elle aussi de la force triomphante d'un prince orgueilleux.

Gerson, comme son modèle, divise son œuvre en quatre parties, car il trouve dans l'étude de la Théologie une quadruple source de jouissances intérieures. Cette science, en effet, lui apparaît comme pleine des plus douces espérances ; elle remplit l'intelligence des suaves émotions d'une littérature toute particulière ; elle apprend à l'âme les saintes fécondités de la résignation et de la souffrance ; enfin elle donne à toute notre conduite une règle de sagesse infaillible.

Toutes ces idées sont présentées en forme de dialogue entre *Monicus,* symbole de l'homme solitaire, et *Volucer,* le messager des révélations divines.

Le livre débute par une sorte de thrène amœbée sur le trouble croissant des esprits, et l'aveuglement obstiné des hommes. Gerson, comme un autre Ézéchiel, pleure, de l'exil, sur la cité perfide, sur ce pauvre Paris saccagé par les hordes bourguignonnes, trahi par l'infâme Isabeau de

Bavière et traité en pays conquis par l'Anglais insolent et brutal.

Il n'a pas de peine à montrer jusqu'à quelles extrémités de hontes et de ruines en viennent les peuples, lorsque leurs oreilles, captivées par les flatteries mensongères du pouvoir, ne peuvent plus entendre les réclamations de la vérité indignement outragée. Puis, faisant un examen de sa propre conscience, il jure de son entière bonne foi :

« On m'a circonvenu de toutes parts, dit-il, on a tendu sous mes pas les pièges et les lacs des chasseurs ; mais Dieu veille sur les volontés droites ; j'ai pu échapper, comme la colombe, aux rets de l'oiseleur, sans perdre rien de l'intégrité de ma foi. Qu'importe ma personne, ma fortune, mes honneurs, si j'emporte avec moi les deux grandes joies des hommes, l'amour et l'espérance ? »

Si l'ouvrage de Gerson rappelle, par son titre, l'œuvre de Boëce, la pensée profonde en est tout autre, et, lorsqu'on quitte le livre du philosophe chrétien pour ouvrir celui du philosophe romain, on éprouve à cette transition un sentiment de déception pénible.

Au fond de ces discours où la rhétorique du Stoïcien éclate avec tant de recherche et d'orgueil ; sous cette dignité apparente de la volonté humaine se raidissant contre elle-même, on sent

je ne sais quelle faiblesse que fait mieux ressortir le rapprochement des deux écrivains ; on comprend mieux l'un et l'autre ; on comprend surtout comment la philosophie païenne a pu laisser périr la société antique, sans pouvoir lui donner ce pain de l'intelligence et du cœur dont elle avait besoin pour rajeunir son organisation épuisée.

Les individus et les nations sont bien près de leur décadence quand ils doutent de tout, excepté des raisonnements de leur esprit, et se font les adorateurs d'eux-mêmes ; quand ils laissent éteindre cette flamme vivifiante et affectueuse qui dégage le cœur des misères de l'égoïsme, qui engendre les grandes pensées et les grandes actions, car, dans l'ordre même de l'intelligence, il n'y a pas de création sans amour.

L'*Éloge de la Théologie* reprend, sous la forme d'une dissertation plus serrée, les idées des *Consolations théologiques.* Gerson, fidèle à sa thèse, s'y applique une fois de plus à prouver que les sciences humaines, quelles qu'elles soient, ont toujours en elles un ferment d'inquiétude. Elles ne donnent à l'âme qu'une nourriture factice, qui excite l'appétit, au lieu de le satisfaire ; seule, la science de Dieu, remplissant totalement les exigences de notre curiosité, apporte à l'intelligence et au cœur le pain substantiel qui nourrit et fortifie.

Il faut rattacher à tous ces ouvrages d'hygiène

morale et intellectuelle un autre écrit, d'inspiration analogue, dans lequel Gerson essaie de détourner ses contemporains des vaines spéculations de l'Alchimie et de l'Astrologie (1).

Ce travail, d'ailleurs, n'est que la suite d'une série d'opuscules que Gerson a publiés, au cours de sa vie, contre les superstitions sans nombre qui avaient cours alors (2). L'idée dominante de ces divers écrits n'est autre qu'un nouveau défi à la science humaine, à la science orgueilleuse qui espère tout résoudre. Gerson ne se contente pas, en effet, de montrer l'inanité puérile de toutes ces conjectures, mais, faisant passer au tribunal de sa critique les diverses connaissances qui font le patrimoine scientifique de l'humanité, il montre que toutes sont entachées d'erreurs et que, la plupart du temps, elles portent en elles un germe de mort à côté d'un principe de vie.

Cette thèse prenait, par suite des circonstances dans lesquelles se trouvait Gerson, comme un amer accent de réalité ; aussi il la pousse jusqu'à ses dernières limites. Il trouvait là un argument en faveur de son mysticisme, non pas seulement un argument oiseux et pessimiste, mais au con-

(1) *Trilogium Astrologiæ theologizatæ*, paru en 1419.

(2) Les principaux écrits de Gerson sur cette matière sont : le *Tractatus adversus profanas superstitiones*, et le *Tractatus contra Magistrum Jacobum Angeli, medicum studii insignis Villæ Montis Pessulani. De observatione dierum quantum ad opera*. Cf. *Gersonii Opera*, t. I, IIe part.

traire une raison fournie par l'étude et la logique elle-même.

Ne serait-ce pas, précisément, à cette heure critique de son existence et de sa pensée que Gerson aurait écrit le fameux livre de l'*Imitation?* Sans vouloir reprendre l'examen de cette hypothèse, qui, à lui seul, demanderait tout un livre, il est néanmoins intéressant de remarquer qu'aucun critique n'a suffisamment tenu compte, dans ses appréciations, de cette harmonie de sentiments entre l'esprit dominant de l'*Imitation* et la pensée de Gerson, à cette heure de sa vie.

Il y a, entre la philosophie qui a inspiré les trois premiers livres de l'*Imitation,* mais particulièrement le troisième, et l'état d'esprit désabusé et mélancolique du Chancelier, de tels accords, de telles rencontres, que non seulement les émotions, les idées, mais les expressions elles-mêmes semblent sorties de la même pensée inquiète, blessée par le froissement des hommes et se repliant, dans un amoureux abandon, sur elle-même et sur ses propres déceptions.

Si Gerson n'a pas composé le livre de l'*Imitation,* on peut dire qu'il en a vécu, à cette époque de sa vie, tous les sentiments profonds, tous les enseignements douloureux et caressants.

Gerson avait donc enfin trouvé le genre de vie qui convenait à son tempérament; aussi, à mesure que l'oubli et le silence versent dans son

cœur la paix et la clarté, il prend de plus en plus conscience de lui-même et remercie Dieu de l'avoir ainsi arraché à cette vie d'agitation et de luttes dans laquelle il ne se soutenait que par la passion religieuse, ou par un effort sans cesse renouvelé.

Son frère, le Prieur des Célestins de Lyon, qui eut, à ce moment, sur Gerson, une très grande influence, remarque dans une lettre, adressée à un frère commun, Anselme, combien cette épreuve a modifié l'âme du Chancelier.

Désormais, — Gerson d'ailleurs l'avoue, — son cœur brisé, débarrassé de ses dernières illusions, goûte un repos qu'il n'a jamais connu, le repos du sacrifice consommé et accepté sans retour. Son esprit lui-même profite dans ce calme : une lumière toute divine l'éclaire ; son intelligence est, en quelque sorte, plus vive ; il lui semble que toutes les forces de son être, désormais disciplinées, concentrées sur un même objet, concourent à tous ses actes et leur donnent une perfection jusqu'alors insoupçonnée.

Cependant la lutte s'était apaisée dans la France. Jean sans Peur, dégoûté des horreurs des Cabochiens, s'était rapproché du Dauphin. Si Paris était encore sous la domination sanglante des bandits et des égorgeurs, Lyon s'était déclaré ouvertement contre les Bourguignons.

Gerson, à qui l'exil commençait à devenir pénible, céda aux instances de son frère et vint se fixer à Lyon.

C'est là qu'il allait terminer, dans un calme pieux, les dix dernières années de sa carrière agitée.

Gerson avait cinquante-six ans : c'est l'âge où la vie se précipite et où l'on a hâte d'en recueillir tous les instants. Par une délicate attention de la Providence, il allait être donné à notre Chancelier de pouvoir, sans obstacle, réaliser tous ses rêves et de concilier, dans une vie simple et presque solitaire, ses goûts pour la prière et la méditation, pour l'apostolat par la parole et par la plume et enfin pour l'instruction et l'éducation des enfants du peuple.

Le Célestin nous apprend, en effet, par ces quelques mots, toute la joie cachée et sereine des derniers jours de son frère :

« Il passa là le reste de sa vie, à prier, à méditer, à prêcher, à écrire, mais surtout à instruire et à porter à la piété chrétienne les enfants de la ville (1). »

Gerson habita, tout d'abord, au couvent même des Célestins, dans une cellule que son frère avait mise à sa disposition. Son âme, si fortement ébranlée, avait encore besoin du charme des con-

(1) *Vita Gersonii... ex ejus operibus collecta,* anno MDCVI.

fidences, et il se flatte de trouver, dans cette nouvelle famille, la douce paix des entretiens confiants. Il chante même cet espoir enfantin dans un dialogue, à l'allure bucolique, qui ouvre son grand ouvrage sur le *Magnificat*. Les deux frères Jean se répondent, comme deux bergers de Virgile.

L'AINÉ

Après les jours durs, après les tempêtes,
Dieu me donne le repos,
Dieu me place dans la paix.

LE JEUNE

Oui, enfin, je puis entendre le bruit de ta voix,
Le bruit de tes lèvres que j'aime :
Les leçons de ton cœur.

L'AINÉ

Je parlerai donc au frère que j'aime :
Les doux entretiens chassent l'ennui,
La voix de l'homme est douce aux vieillards.

Ce commentaire sur le *Magnificat* nous donne un exemple de ces entretiens pieux où Gerson puisait l'oubli de ses maux et la sérénité du cœur. Après ce préambule, les deux frères, sous l'empire de l'extase mystique, exhalent leur âme tour à tour, dans une paraphrase brûlante des strophes du *Magnificat*. Ils en retournent les paroles saintes, les pressent pour en extraire tout

le suc divin qu'elles renferment. Sublime philosophie qui garde ainsi à l'homme désabusé, dans l'enceinte de son cœur, une consolation toujours prête et toujours efficace !

Gerson semble avoir trouvé, dans cette méditation prolongée du *Magnificat*, une volupté secrète et bienfaisante : il y revient une seconde fois, mais cette fois seul, pour en mieux goûter la mystique saveur, dans un long poème lyrique de plus de deux mille vers. Il nous avoue que, dans ce culte de sa propre pensée, au foyer de l'amour divin, il trouve le remède souverain à son inquiétude en même temps que l'oubli des mauvais souvenirs.

Quand son âme s'est ainsi nourrie des exaltations mystérieuses réservées aux seuls abaissements divins, Gerson cherche dans sa foi des joies plus profondes encore, et plus amères ; il chante l'ignominie de la Croix (1) ; son imagination se repaît des hontes et des gloires attachées à ce symbole sacré : il voit le Dieu sanglant, méconnu, bafoué, qui y meurt dans l'ivresse de l'abandon universel, du mépris outrageant et de la charité infinie plus forte que tout le reste ; il s'approche de ce Dieu, s'attache à Lui, se perd en Lui, parle comme Lui, jouit de ses souffrances, comme Lui : c'est enfin l'union rêvée, l'identification réalisée,

(1) *Carmen de Meditatione Crucis.*

la fusion définitive avec le divin, la suprême consolation.

Et, dans ce charme céleste, la pensée de Gerson éperdue s'absorbe de plus en plus dans le même sentiment, devient étrangère à tout, à elle-même. Si le bruit des préoccupations extérieures arrive jusqu'à ses oreilles, elles ne le troublent point ; il envoie encore quelques larmes à l'Université malheureuse, à la France éplorée ; mais on sent que, désormais, il est plus fort que les événements, et que le « royaume céleste » est vraiment en lui. Comme l'Épouse du *Cantique des Cantiques,* il a trouvé son trésor ; il le presse, lui aussi, comme un bouquet de myrrhe, sur son sein, amoureusement :

La Sagesse n'est plus !
Règles saintes et profanes, Arts, Études consolatrices,
Sciences de la Nature, Visage aimé de la Sapience,
Pleurez, joyeuse foule des Amants de la Science,
Pleurez, la Sagesse n'est plus (1).

On lui dit que l'envie jalouse le tourne en ridicule, critique ses vers, y trouve des erreurs de mesure, des pensées qui lui font peu d'honneur : peu lui importe ! Ceux qui le blâment ne goûtent point ses voluptés ; ils ne sentent point la brûlante ardeur, l'enivrant délire qui le trans-

(1) *Carmen lugubre pro desolatione Universitatis Parisiensis propter bella civilia.*

portent et qui s'épanchent de son cœur comme l'encens devant l'autel :

Je suis tout amour,
Et tout mon amour est Jésus (1).

Gerson, par un phénomène commun à tous les mystiques, voudrait condenser dans son cœur toutes les énergies, tous les élans, toutes les passions des hommes et des choses, les fondre dans son amour, comme les matières impures dans la fournaise, pour en augmenter la chaleur. Il craint que son âme toute seule ne s'épuise à cet enthousiasme ; il l'exhorte à l'endurance de ses joies, à la patience de ses ivresses :

Le printemps est venu, réjouis-toi, mon cœur,
Mon cœur engourdi par le froid de l'hiver,
Debout, mon cœur, lève-toi, comme l'oiseau,
Répare tes forces au soleil attiédi,
Je sens dans mon gosier des chants tout prêts d'éclore,
Des chants d'amour. Regarde l'alouette,
Ses ailes la balancent dans la plaine des airs.
La joie échauffe son vol ; elle quitte les basses régions.
La voilà hors d'elle-même, enivrée de son chant.
Elle s'est dit : « J'irai parler à Dieu » ;
Puis, brisée par cet élan, la voilà qui retombe !
Elle retombe à son nid, caché dans les herbes,
Silencieuse, apaisée… O mon cœur, si jamais telle ivresse
T'arrache à toi-même pour te porter à Dieu,

(1) *Chant pour ma défense. Op. Gers.*, IV.

Oh ! mon cœur, si jamais tu montes dans la joie,
Dans l'allégresse sans mesure de l'extase aimée,
Garde-toi de descendre des sublimes hauteurs
Vers les bords attristés de cette misérable vie (1).

C'est encore sous cette inspiration communicative que Gerson écrit ses ouvrages : *Du Mysticisme pratique* (1423), l'*Alphabet de l'Amour divin,* le *Sympsalma,* et surtout cette brûlante paraphrase de la parole consolatrice adressée, par le Christ, à toutes les misères : *Venez à moi.*

Rien de plus pressant, rien de plus enflammé que cet appel de l'homme qui a trouvé le bonheur, à ses frères qui souffrent dans la plaine et doutent de la vie. Tout art reste inhabile à exprimer ce sentiment d'ivresse impuissant à se contenir ; ces élans, ces cris, cette immense pitié s'exaltant dans une espérance infinie, dans une charité sans mesure. Seule, la psychologie chrétienne connaît de tels états d'âme, de telles synthèses d'émotions. Ce sont les vrais poèmes, les épopées, belles entre toutes, de la civilisation chrétienne, que seuls les cœurs des saints comprennent, dont les âmes d'élite nourrissent leur sensibilité et leur imagination, mais que la pensée vulgaire peut à peine soupçonner :

Vous qui souffrez, venez à Lui, car Il est joie ;
Vous qui luttez, venez à Lui, car il est repos ;

(1) *Carmen de causa canendi. Op. Gers.*, IV.

Captifs, venez à Lui, car Il délivre ;
Malades, venez à Lui, car Il est mire ;
Faibles, venez à Lui, car Il est fort ;
Affamés, venez à Lui, car il est Vie...

Gerson semble avoir passé près de trois ans dans ce ravissement céleste. C'était la récompense à ses luttes, le sourire divin et vivifiant après l'orage. Il avait espéré nourrir désormais, dans son cœur apaisé, cette douce extase. Il s'aperçut peu à peu que la fixité n'est point la loi de la vie, que la conscience, unifiée dans un sentiment exclusif, se désagrège d'elle-même et retourne à l'instabilité qui est sa loi :

« Pourquoi cherchez-vous le repos, dit la Voix de l'*Imitation,* puisque c'est pour le travail que vous êtes nés ? Disposez-vous à la patience plutôt qu'aux consolations ? »

Dès 1421, les accents lyriques sont moins brûlants ; il s'y mêle des réflexions dogmatiques, des discussions de doctrine : le professeur réapparaît à côté du poète. C'est l'époque où paraissent le *Traité de l'Humanité du Christ* ou la *Règle d'or pour justifier le beau privilège de l'Immaculée Conception,* le *Traité de la préparation à la messe.* Bientôt ce sont des ouvrages didactiques et de combat : un *Dialogue sur le célibat des prêtres* pour légitimer cette règle disciplinaire de l'Église ; un *Traité de la noblesse ecclésiastique*

et enfin le *Monotesseron* ou concordance des quatre Évangiles.

De plus en plus, Gerson éprouve le besoin d'exercer cette activité renaissante.

De toutes parts, d'ailleurs, on lui demande des conseils, conseils politiques, conseils théologiques, mais surtout conseils de direction spirituelle. Les Chartreux le conseillent sur l'opportunité de quelques points de leur règle (1). Son frère réclame ses avis, tant pour sa conduite personnelle que pour la direction de son couvent. A tous Gerson répond avec une autorité et une sagesse qui chassent toute hésitation : « Je lis les écrits qu'il m'adresse, déclare le Prieur des Célestins, avec une avidité sainte, comme on boit un vin fort et généreux », et, afin que rien ne se perde de ces sages exhortations, le Célestin les communique à ses religieux ; il en dresse un catalogue exact et en fait reproduire plusieurs copies.

Alors la vie étroite du couvent pèse sur Gerson, il sent mieux que jamais toute la monotonie de cette existence qui s'épuise dans un même sentiment et dans une même formule ; il s'aperçoit que l'amour lui-même, pour se maintenir, a besoin de se verser dans le cœur d'autres hommes, que le rêve le plus charmant s'évapore s'il

(1) *Tractatus de non esu carnium ; de laude scriptorum*, etc. *Op.*, IV.

ne se fixe dans quelque réalité sensible ; et Gerson se décide à reprendre l'apostolat.

L'apostolat lui apparaît définitivement comme la seule forme complète et supérieure de la vie chrétienne, celle qui permet à l'âme de renouveler sans cesse, dans un progrès continu, la joie intérieure des mystiques voluptés.

L'évêque de Lyon, celui que Gerson appelait « l'hôte bienveillant de son exil », le reçut au nombre de ses prêtres et l'attacha comme catéchiste à l'église de Saint-Paul.

Gerson s'établit dans le cloître qui relie cette église à l'église Saint-Laurent et reprit, auprès des enfants et auprès du peuple, le ministère fructueux qu'il avait exercé jadis à Saint-Jean-en-Grève ou quand il dirigeait sa petite école du cloître Notre-Dame de Paris.

Désormais, toutefois, c'est dans un sentiment moral et religieux tout autre et complètement purifié que Gerson reprend la vie de combat. Quoique vivant dans le monde, il est bien mort à tout et à tous, à tous les désirs exagérés, à toutes les passions excessives, à toutes les idées personnelles. Tout lui devient égal, le succès comme la défaite, les revers comme les triomphes. Gerson ne voit dans les êtres et dans les choses que le divin qu'il porte en lui-même et qu'il retrouve ou sème en eux. Ses pensées familières de jadis lui viennent à l'esprit, transformées, et

dans une perspective nouvelle. Les malheurs de la France, de l'Église, de l'Université, l'émeuvent ; mais il ne voit plus, dans les événements humains, que la main divine qui les dirige et les conduit par-delà les préoccupations des hommes ; aussi les catastrophes les plus redoutables ne l'étonnent plus, puisqu'elles sont les péripéties nécessaires de ces drames où la gloire de Dieu se réalise.

Déjà, d'ailleurs, il croit entrevoir le sourire divin se lever sur nos infortunes.

Dans sa retraite il a appris qu'une jeune fille était venue de l'Est, de son pays à lui ; comme lui, fille de la terre et des champs, qu'elle se disait l'envoyée de Dieu, que l'armée royale l'a reçue comme un chef expérimenté, que l'ennemi fuit à son approche, et, devant les discussions qui déjà s'élèvent dans l'Église et dans les camps, Gerson prend la défense anticipée de la sainte héroïne.

« Pourquoi Dieu, dit-il à ceux qui se scandalisent, ne ferait-il pas lever sur eux le soleil de sa pitié? Pourquoi Jeanne ne serait-elle pas l'ange envoyé du Ciel pour annoncer aux Français la victoire prochaine? N'est-elle pas pure, faible, pieuse, comme tous les instruments de Dieu? On dit que, dans la corruption des camps, elle vit chaste, sobre, réservée, confiante ; qu'elle s'oppose aux meurtres, aux violences et aux ra-

pines. A-t-elle quitté son cheval, elle reprend ses habits de jeune fille, redevient elle-même, innocente comme l'agneau, inconsciente de sa valeur. »

Gerson, de sa retraite, s'attache à la fortune de cette jeune fille sans défense, on dirait qu'il a comme le pressentiment des injustices qui l'attendent.

En 1429, quelques jours avant sa mort, Gerson apprend le grand miracle d'Orléans, et aussitôt, le 14 mai, vigile de la Pentecôte, il prend la plume de nouveau pour réfuter toutes les calomnies que la jalousie entasse autour de cette douce héroïne. C'est déjà une réponse péremptoire et désintéressée aux juges de Rouen.

Lorsqu'on a eu le besoin, au cours des âges, de justifier Jeanne d'Arc devant des Français ignorants ou mauvais, on n'a pas assez utilisé le témoignage de ce grand Français du xvᵉ siècle, de cette haute et clairvoyante conscience, dégagée de toutes les passions comme de tous les intérêts, et proclamant l'intégrité, la sainteté d'une jeune femme, sa contemporaine, comme jadis, au risque de sa vie, il avait proclamé, contre son bienfaiteur, les droits imprescriptibles de la justice et l'inviolabilité de la vie humaine.

Cette défense de Jeanne d'Arc, écrite par Gerson quelques jours seulement avant sa propre mort, et moins de deux ans avant le martyre de

la jeune fille, est un monument d'une touchante piété et d'une suave poésie. Elle rapproche ces deux figures également pures, également belles, qui émergent de ces temps troublés et pervers, comme les épaves saintes de toutes les vertus privées et sociales dans le naufrage universel de toute dignité de vie et de toute moralité.

Que lui reproche-t-on à cette enfant? demande Gerson. L'invraisemblance de sa mission, ses miracles, ses victoires inespérées? Mais, depuis quand notre faible raison est-elle la mesure de la puissance divine? Jeanne fait des prodiges qui étonnent ses ennemis comme ses amis ; mais elle n'a recours ni à la fraude, ni aux mensonges : elle déclare qu'elle réprouve hautement tous les sortilèges. Ce n'est point une question d'intérêt ni de vaine gloire qui la pousse, puisque, à chaque instant, elle expose sa vie frêle et délicate aux hasards des combats ; puisque, d'autre part, elle rougit de ses triomphes et ne peut elle-même les expliquer.

Pourquoi enfin douter de sa mission sainte? Le roi et son conseil ne l'ont-ils pas soumise à un examen rigoureux, à des épreuves précises? Ses confrères d'armes rendent hommage à son indiscutable maîtrise et reconnaissent la supériorité de sa tactique et de ses desseins. Enfin ses victoires sont là, journalières, éclatantes, inexplicables, au dire de tous, par les voies naturelles...

Et Gerson s'anime dans cette apologie, où le bon sens éclate et la passion de la charité s'échauffe. Il refait le tableau de cette vie simple et ingénue de la jeune fille, de sa réserve, de sa grande piété. Il a fait lui-même une enquête approfondie sur les origines de cette vocation extraordinaire et, dans toute la vie de la douce Jeanne, il n'a rien trouvé qui ne soit innocent, candide et pur.

Aussi avec quel dédain Gerson écarte les scandales intéressés des hypocrites qui font un crime à Jeanne de se vêtir des habits réservés aux hommes ! N'y a-t-il pas des exemples pareils dans l'Écriture, et depuis quand la vertu d'une personne est-elle attachée au costume qu'elle porte ?

Il est triste que Gerson n'ait pas assisté au procès de Rouen ; avec quelle ardeur son âme généreuse n'aurait-elle pas plaidé pour la faiblesse de cette enfant ! Peut-être aurait-il arraché aux flammes l'innocente victime et préservé l'Université d'un des crimes les plus honteux qui souillent la mémoire des hommes !

Pourtant la défense de Jeanne n'est point encore l'œuvre la plus exquise de la retraite de Gerson, celle où il apparut dans tout le charme communicatif de sa bonté.

La misère de Jeanne ne fut qu'une misère iso-

lée et passagère ; il y a toujours, mais il y avait surtout alors une misère infiniment plus profonde et plus douloureuse, la misère de l'enfance, la détresse intellectuelle et morale des petits !

L'amour de l'enfant, de ses faiblesses, de ses inexpériences, mais aussi de tous les espoirs dont il est le fragile dépositaire ; l'amour de l'enfant, de ses candeurs, de ses spontanéités qui reposent des luttes âpres de la vie et du commerce des hommes, voilà le sentiment rare à cette époque, et dont Gerson, comme Jésus-Christ, a nourri la pénétrante caresse ; et c'était parce que, dans son âme endolorie, il se rappelait mieux toutes les douceurs de son ancien rôle d'éducateur, qu'il résolut de se faire le maître d'école des enfants pauvres de Lyon.

Gerson ouvrit son modeste logis à toutes ces infortunes précoces et résolut lui-même de former de ses leçons et de ses conseils tous ceux, sans réserve, qui auraient confiance dans sa charité.

Une telle résolution ne fut pas sans surprendre ceux qui, formant leurs jugements sur des prétendues distinctions sociales, pensent qu'il y a un code mondain, même dans le dévouement.

Aux Pharisiens qui s'étonnaient d'une telle déchéance, Gerson crut devoir écrire une apologie de sa propre conduite. Il l'a publiée à la fin de son *Traité sur la manière de conduire les enfants à Jésus-Christ*.

D'abord son modèle, dit-il, c'est Jésus-Christ lui-même, qui, le premier, a jeté, dans la sagesse antique, un sentiment jusque-là ignoré : la pitié pour les petits. Ses disciples aussi ont cru bon, remarque Gerson, de l'éloigner des faiblesses humaines, des femmes déchues, des pauvres, des enfants ; c'est qu'il faut avoir un sens spécial pour comprendre l'esprit de l'Évangile, il faut avoir cette sagesse nouvelle qui, même dans les sociétés chrétiennes, est jugée folie ; la sagesse de Jésus-Christ ne juge que par amour, par abnégation, par oubli de soi.

Qu'on ne lui dise donc plus que son âge, que ses habitudes, que sa dignité, l'écartent d'un tel ministère. Il n'y a point, répondit-il, de distances pour qui sait aimer.

« S'il est besoin, je m'abaisserai plus bas encore que tous ces petits, je deviendrai l'un d'eux, j'ouvrirai mon âme à leurs idées, à leurs émotions, à leur enfantillage, je courberai mon corps à leurs jeux, et ainsi ils oublieront que je suis docteur, Chancelier, comme les oiseaux oublient la main de celui qui les caresse. Ils viendront à moi, comme jadis saint Augustin vint à saint Ambroise, c'est-à-dire non comme à un maître, mais comme à un homme qui veut leur bien, sans détour, sans arrière-pensée. »

Il savait bien, lui, dont la jeunesse s'était passée dans les écoles, lui qui, dans les confessions,

avait reçu les aveux ingénus du malheur, les dangers innombrables de l'enfance, les scandales hideux des collèges, les habitudes néfastes qui s'y contractent, les blessures incurables qu'en emportent dans la vie tant de jeunes gens, blessures du cœur, corruptions de l'esprit, déchéances corporelles. Avec un courage sans défaillance, il dénonce l'hypocrisie de ces officines malsaines où les parents déversent leurs enfants pour vaquer, sans témoins, à leurs intérêts ou à leurs plaisirs, où des pédagogues vicieux ignorent ou flattent les faiblesses des élèves pour mieux se les attacher par une réciprocité de complaisances ou de crimes.

Déjà il a entendu la boutade des bourgeois modernes qui croient trouver dans leurs faiblesses ou dans leurs souvenirs personnels une raison à leur coupable indulgence et s'en vont répétant : « Il faut bien que jeunesse se passe ! Qui fait l'ange au collège, fait la bête dans la vie (1). »

Sans s'attarder à leur répondre par des arguments que leur raison épaissie de jouissances ne saurait comprendre, Gerson dresse devant nos yeux le portrait de l'enfant corrompu : ce front d'où la pudeur est absente, cette jeunesse flétrie dans son corps et dans sa pensée, ces sources de

(1) *Angelicus juvenis senibus sathanisat in annis.* (*De Parvulis...*, c. I.)

vie desséchées, l'enthousiasme, l'élan, la spontanéité, morts dans le linceul des mauvaises habitudes. Et c'est là le héros dont on attend de grandes choses !

Voilà bien les fruits mauvais qui portent autour d'eux la corruption envahissante dans l'Église comme dans la société.

Aussi Gerson considère que, dans son humble ministère, il continue encore à remplir son rôle de Chancelier, son rôle de réformateur social, qu'il l'exerce même d'une façon plus efficace et plus précise.

Enfin, comme fatigué de discuter ainsi sur sa personne et pour son apologie, il se tourne vers ses chers enfants et fait appel à leur bon cœur.

« Vous m'accepterez, leur dit-il, j'irai à vous et vous viendrez à moi, je vous ferai du bien si je le puis ; je vous aimerai tous également ; ceux qui sont faibles et malheureux de l'âme, je les aimerai davantage. Venez donc, petits enfants, venez en confiance ; je ne vous tends point d'embûches ; je ne cache point de serpents sous vos pieds ; nous mettrons en commun nos biens spirituels, car je ne veux point de votre or. Je vous donnerai ma sagesse et ma science, et vous, en retour, vous me payerez des charmes de votre jeunesse et de vos prières, ou plutôt nous nous communiquerons mutuellement l'amour de Jésus-Christ. »

L'œuvre éducatrice de Gerson mériterait une étude spéciale, tellement elle est exquise, et tellement les conseils et les exemples du bon Chancelier sont experts en cette matière (1). Elle a été, on peut le dire, la préoccupation la plus chère et la plus constante de sa vie entière, celle qui l'a saisi à la sortie du collège et qui ne l'a jamais quitté depuis. Gerson lui-même, dans plusieurs écrits, mais particulièrement dans le *De Parvulis ad Christum trahendis,* nous a détaillé un système de discipline pédagogique rempli d'une sagesse pratique qu'on chercherait en vain dans les fantaisies d'un Rabelais ou d'un Montaigne.

L'idée dominante, dans l'éducation de Gerson, c'est, comme toujours, l'idée chrétienne pure. On perdrait son temps à y chercher là une influence quelconque des idées que la Renaissance allait mettre à la mode.

Le chrétien seul est l'expression la plus complète et la plus haute, on peut dire même l'expression unique de l'homme parfait. Un bon chrétien sera nécessairement un bon citoyen, un honnête homme, un savant, en un mot, un homme accompli pour toutes les fonctions qui sont propres à l'humanité ; et, disons-le en passant, ce n'est pas la faute du christianisme, si cette conception

(1) Cf. notre ouvrage : *De Johanne Gersonio puerorum adulescentiumque institutore.*

semble aujourd'hui avoir été démentie par les faits, par là même abandonnée des éducateurs officiels.

Le but que se propose Gerson c'est donc, suivant sa belle expression, d'attirer les âmes des enfants à Jésus-Christ ; c'est-à-dire de créer en elles l'idéal de moralité surnaturelle apporté aux hommes par la révélation.

Or, ne trouve pas qui veut ce sens chrétien, il ne se révèle à nous qu'après une longue méditation et que par une communication spéciale de la grâce. C'est ce qui explique que tant d'éducateurs peuvent, dans leur précipitation ou leur ignorance, fausser le sens du divin.

Pour Gerson, la marque du surnaturel, comme la marque de la nature, c'est la raison, la juste mesure, l'équilibre. C'est pourquoi il ne cesse de condamner les excentricités pieuses des couvents, les pénitences outrées, les abdications inconsidérées des énergies humaines. L'éducateur n'est point le maladroit stoïcien qui taille au hasard dans nos passions ; c'est l'habile jardinier qui en dirige la sève et l'activité dans les parties en souffrance.

Le péché n'est point le fruit d'une corruption complète, le mal intégral qu'il faut détruire jusque dans sa racine ; c'est un écart qu'il faut redresser, une discordance à résoudre dans un nouvel accord. On dirait que Gerson pressentait

cette mysticité militaire qui allait remplacer peu à peu la discipline si libérale et si large des saints français, qui ne cherchera plus que « l'ennemi à exterminer », desséchera l'âme pour mieux l'asservir, la videra de son originalité et de sa poésie sous prétexte de perfection (1).

Sans doute, cette unification spirituelle où rien, dans l'homme, n'est sacrifié sans retour, est plus difficile à réaliser, plus difficile à maintenir qu'une vertu négative qui procède par suppression, par extirpation ; les éléments de notre moralité sont complexes et instables depuis la chute originelle ; mais précisément c'est à ce travail que doit se passer la vie : la perfection est dans l'effort et non dans la mort ; la vie du juste est un chemin qui monte sans cesse dans la lumière et non un terme où l'on s'endort.

C'est pourquoi Gerson n'abandonnera jamais rien de notre capital moral.

Contre l'ascétisme hypocrite ou inconsidéré de certains éducateurs, il réclamera les droits du corps, au moins dans la mesure où leurs exigences ne feront pas échec aux droits de l'âme. Chez les enfants, comme chez les femmes, comme chez les moines, point de jeûnes excessifs, point d'abstinences forcées. S'il est nécessaire qu'on use, envers l'écolier, de punitions corporelles,

(1) *Op. Gers.*, III, 768. *Lettre au Célestin..*

que ce soit à la dernière extrémité et avec une indulgente modération.

On est même surpris de trouver, chez Gerson, des règles d'hygiène toutes modernes, bien plus, des théories pédagogiques en avance sur nos propres idées.

Gerson demande avec instance que, dans les collèges, on veille à la propreté des enfants, qu'ils se lavent les mains et le corps régulièrement, que leurs chambres soient tenues avec soin, que leurs lits ainsi que leurs vêtements soient l'objet de soins minutieux. Il interdit dans les appartements les oiseaux et les petits animaux qui pourraient être causes de maladies contagieuses. Les enfants sont fréquemment sujets à des indispositions la nuit, Gerson ordonne de placer dans les chambres et les couloirs une lumière pour éclairer leurs pas et aussi pour éviter que leurs imaginations ne s'effraient dans les ténèbres. Un surveillant, d'ailleurs, devra toujours les accompagner.

En ce qui concerne le travail, même prudence, même vigilance éclairée. Les enfants devront se lever de bonne heure et se coucher tôt. Les études seront coupées de récréations fréquentes et ne dureront pas plus d'une heure et demie. Après le déjeuner comme après le dîner, on se livrera à des jeux ni trop violents ni trop absorbants : point de dés, point de cartes, point de luttes non plus, mais

les bons vieux délassements français, la paume, la soule, la roulée aux œufs, le pape-geai, etc., tous ces jeux que l'Anglais apprit chez nous pendant la guerre de Cent ans et qu'il nous renvoie aujourd'hui, après y avoir laissé la trace de son tempérament brutal et réclamier.

Mais c'est surtout dans l'éducation morale de l'enfant que Gerson apporte une observation pénétrante et sûre.

Pour lui, la seule méthode efficace, c'est l'éducation individuelle, la direction journalière, la confession. Sans doute, les leçons, les conseils, les exemples ont leur influence sur l'âme ; ils créent dans la conscience des clartés et des directions nouvelles ; cependant Gerson croit que les sources de la moralité sont plus profondes, qu'il faut d'autres voies pour y pénétrer. Quand nous entendons une leçon, nous ne comprenons et ne retenons que ce qui est conforme à notre nature et à nos habitudes ; nous ressemblons à ce loup auquel on voulait apprendre le *Pa-ter* et qui entendait toujours *A-gnel*, ou encore aux enfants qui, lorsque les cloches sonnent, leur font dire tout ce qui leur vient à l'esprit (1).

Gerson, d'ailleurs, avait jadis expérimenté l'insuffisance, pour ne pas dire l'inutilité, de ce qu'il appelle les « affirmations professorales » pour

(1) *Op. Gers.*, III, 542, 547.

régler les mœurs, soit que ces leçons soient transmises par la parole, soit qu'elles soient fixées par l'écriture. Lui-même, pendant ses séjours à Paris, n'avait cessé dans ses discours, dans ses conférences, dans ses écrits (1), d'essayer de corriger les excès des étudiants, et il avait constaté que l'enseignement seul ne moralise pas.

Mais s'il faut recourir pour la discipline des âmes à ces colloques intimes, à ce remède divin, que nulle autre philosophie n'a connu, la confession, il ne faut pas oublier que la confession est un art qui suppose un tact infini, une science consommée et une prudence toujours en éveil dans celui qui l'administre.

Gerson n'ignore pas tous les dangers de cette méthode éducatrice, quand elle est appliquée à la légère ; elle peut faire naître dans l'enfant l'hypocrisie et le mensonge, faire taire le remords, faciliter les rechutes par l'attrait même du pardon, ou bien, au contraire, jeter le trouble dans les consciences en leur révélant l'inutilité apparente de leurs efforts, créer en elles des craintes chimériques ou un penchant aux subtilités morales et aux scrupules religieux (2).

Mais, ces précautions prises, la confession, pour Gerson, reste l'œuvre moralisatrice par excellence :

(1) Traités de l'*Innocence de l'Enfant*, contre le *Roman de Rose*, contre les *Jeux obscènes*.

(2) *Op. Gers.*, II, 448 ; II, 457 ; I, 426 ; III, 286.

« Par ce moyen, on conduit sûrement l'enfant à son maître, au Christ; c'est dans ces entretiens sacrés et familiers qu'on trouve vraiment le chemin du cœur, qu'on atteint à ses ulcères profonds. Si le confesseur a la science des mœurs, s'il possède l'art de discerner, dans l'enchevêtrement de nos désirs et de nos passions, le vice qui s'y cache comme un serpent tortueux, surtout s'il a la patience et l'agilité pour déjouer ses ruses, tôt ou tard, il le chassera de nos âmes où il a son gîte et où il corrompt tout et transforme tout en fumier de péché (1). »

Gerson adressera donc fréquemment des *Avertissements* (2) aux curés catéchistes sur *l'art d'entendre la confession.*

Son grand principe, c'est la sincérité parfaite de part et d'autre. Point de ces confesseurs, dont parle Bossuet, qui mettent des oreillers sous les coudes des pécheurs, qui trouvent dans l'exercice de la confession une réclame à leur libéralisme, ou la rançon agréable de leur renoncement au monde. Le confesseur peut être facilement un corrupteur; malheur à lui s'il n'est pas le juge insensible, incorruptible, impersonnel! Toute son adresse ne doit avoir qu'une fin : déceler la honte de son pénitent et lui en inspirer l'horreur.

(1) *Op. Gers.*, III, 283, 284.
(2) *Op. Gers.*, II, 448; II, 457 ; I, 426, etc.

De son côté, que le pénitent fasse preuve d'une grande franchise. Malheureusement l'enfant et surtout le jeune homme s'ouvrent difficilement : il faudra, à force d'adresse, de constance et surtout d'amour, pénétrer dans son âme. Gerson affirme qu'il a rencontré des enfants qui lui ont déclaré franchement que jamais ils n'auraient avoué leurs fautes à un autre qu'à lui, quand bien même ils eussent été à l'article de la mort et aux portes de l'Enfer. Seules sa bonté et sa condescendance ont triomphé de ces consciences obstinément fermées.

Un autre principe de Gerson, c'est que la confession doit être une œuvre opportune et individuelle ; il aurait trouvé absurdes ces confessions mensuelles ou hebdomadaires réglées d'avance pour une époque fixe, comme si tous les enfants d'une même école devaient, à la même heure, commettre le même péché afin d'avouer la même faute :

« On doit se laver les mains, dit Gerson, quand elles sont sales, et non parce que c'est l'heure de se les laver. »

Néanmoins il sera bon que, une fois par an, les enfants des Écoles s'accusent de toutes leurs fautes, avec détails, avec analyse, pour dresser comme le bilan de leur état moral.

On pourrait relever encore d'autres vues intéressantes concernant la pratique pédagogique telle

que l'entend Gerson, par exemple, son dédain des règles méticuleuses en usage dans les collèges, de ce formalisme disciplinaire ou religieux auquel s'épuise l'activité et l'attention des enfants. L'usage des uniformes étudiés, l'habitude des rangs, des bras croisés, tout ce caporalisme extérieur qui devait naître un siècle et demi plus tard, que l'Empire a consacré et qui sert encore aujourd'hui de réclame habilement exploitée.

Gerson ignore tout cela.

Quiconque a la science des âmes et le désir de les transformer s'aperçoit vite qu'il y a mieux à faire.

L'éducation doit être faite par le dedans et en liberté.

Toutefois l'idée éducatrice de Gerson la plus féconde, celle qui domine toutes les autres, c'est que l'éducation de l'enfant doit être individuelle et non collective.

Gerson, éducateur populaire, pas plus que Rabelais et Montaigne, pas plus d'ailleurs que les autres pédagogues de leur temps, n'auraient jamais eu la pensée de nos internats modernes, de ces casernes barbares qui resteront la honte de notre époque, où l'on donne à cinq ou six cents enfants, sous prétexte d'unification démocratique, la même discipline, les mêmes conseils, les mêmes leçons, le même règlement intellectuel et moral.

Gerson est pour le système français, pour le système des Petites Écoles que les Jansénistes, avec leur haute intelligence, ont voulu défendre contre l'influence étrangère et la contagion monastique. Aussi jamais, dans ses critiques contre les méthodes d'enseignement de son temps, il n'a eu la pensée de socialiser les collèges, et lui-même, à Paris comme à Lyon, réunit autour de lui quelques élèves seulement dont il s'occupe individuellement.

L'école doit être toujours une sorte de famille et se rapprocher le plus possible de ce milieu naturel, le seul où toutes les tendances de l'être humain peuvent se développer en harmonie. De plus, éduquer un enfant, ce n'est point étouffer au hasard, sous prétexte d'égalité morale, tous les germes d'originalité ou de spontanéité qui sont en lui ; c'est, au contraire, les dégager, en favoriser le développement par un régime approprié, puisque ce n'est que par le capital propre de chaque individu que se maintient et s'enrichit le corps social tout entier.

Gerson, depuis le jour où il quitta le couvent de son frère, c'est-à-dire pendant cinq années, s'efforça donc d'appliquer ces principes d'éducation auprès des enfants qu'il avait recueillis au cloître de l'église Saint-Paul.

Ce fut là le ministère de dévouement qui l'absorba tout entier.

Le matin, il conduisait lui-même ses enfants à la sainte messe, priait avec eux, venait à l'école avec eux, leur apprenait à lire et à écrire, les instruisait, jouait avec eux, entendait leurs fautes. Le soir venu, il les convoquait de nouveau auprès des saints autels et comme récompense leur demandait l'aumône d'une courte prière qu'ils faisaient en commun : « Seigneur, ayez pitié de votre serviteur Jehan Gerson ! »

Mais par un divin retour, dans cette œuvre d'humilité voulue et d'apostolat populaire, à ce contact journalier de la simplicité enfantine et de la pauvreté cachée, il apprit de plus en plus la grandeur de la communion universelle des hommes dans la charité de Jésus-Christ. Gerson se sentit de plus en plus pénétré par la réalité humaine, en même temps qu'il déversait dans les âmes ignorantes et malheureuses, avec les lumières de son esprit, les sublimes passions de son cœur. Et ainsi, sans trouble, dans une paix envahissante, dans la confiance sereine en la valeur de la vie, il se sentait monter dans la perfection chrétienne et grandir sans cesse aux yeux de sa foi.

Enfin, l'idéal rêvé au matin de ses jours, cherché vainement pendant l'âge mûr, se rapprochait, se précisait dans sa vieillesse, devenait réel et tangible. Il le voyait venir à lui, dans un sourire reposant, s'animer. C'était ce Bien-Aimé

attendu de son cœur, l'amant magnifique et plein de charmes, vers lequel les âmes touchées du divin soupirent, qu'elles appellent, qu'elles poursuivent comme l'Épouse du *Cantique des Cantiques*, pour recevoir le baiser enivrant de sa bouche : *Osculetur osculo oris sui.*

Et Gerson, dans ses rares moments de loisir, reprend sa plume et épanche avec une tendresse infinie ses ivresses nouvelles. Sur ce mot *Osculetur osculo oris sui*, il compose un long commentaire de l'amour divin devenu passion sensible, passion comparable pour l'intensité aux passions charnelles.

Il faut lire en son entier cette longue paraphrase écrite au jour le jour, à laquelle Gerson travailla les dernières années de sa vie, pour suivre l'ascension mystique de cette âme unifiée par l'extase, sans retour. Chaque ligne marque un degré nouveau dans cette voie des voluptés saintes, et, quand la plume de l'auteur signera les derniers mots, son cœur désormais impuissant se brisera sous l'émotion, comme ces fleurs qui, touchées du soleil, déversent dans l'atmosphère les parfums qu'elles ne peuvent plus contenir.

Gerson terminait ses *Commentaires* le 9 juillet 1429, et le 12, sans maladie, sans secousse, il allait recevoir le baiser de cette sagesse inconnue des hommes pour laquelle il se consumait d'amour.

Par un phénomène commun à tous les mystiques, cette sagesse lui apparaît sous les traits d'un être sensible et plein de charmes. Gerson parle avec elle, l'appelle par ses cris, dans des termes que ne comprend plus notre pudeur hypocrite :

« Je la vois, écrivait-il, elle avance rayonnante dans sa beauté ; ses yeux ressemblent aux yeux des colombes ; ses cheveux brillants et fins coulent en flots pressés sur ses épaules ; ses dents sont blanches comme le lait et parfumées de son haleine ; elles rient entre ses lèvres vermeilles, fermes et souples comme une bandelette de pourpre. De sa main elle relève sa chevelure pour la dresser en couronne d'or autour de son front. Sa voix est douce, suave, et ne porte que des mots de caresse et de bonté ; ses joues fermes et roses décèlent la fraîcheur et la santé ; la ligne de son cou est noble et pure ; les seins de sa poitrine se gonflent comme un parfum de myrrhe, une fumée d'encens... Je n'ai plus qu'une prière, je n'ai plus qu'un désir : Je veux recevoir le baiser de sa bouche : *Osculetur me osculo oris sui.* »

Le 12 juillet, le pieux Chancelier conduisit, comme de coutume, ses enfants à l'église. Ce matin, nous dit son frère, il s'attarda à son oraison et, dans un pressentiment divin, il invita les plus petits à répéter avec lui, avec plus d'instance :

« Seigneur Jésus, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jehan Gerson ! »

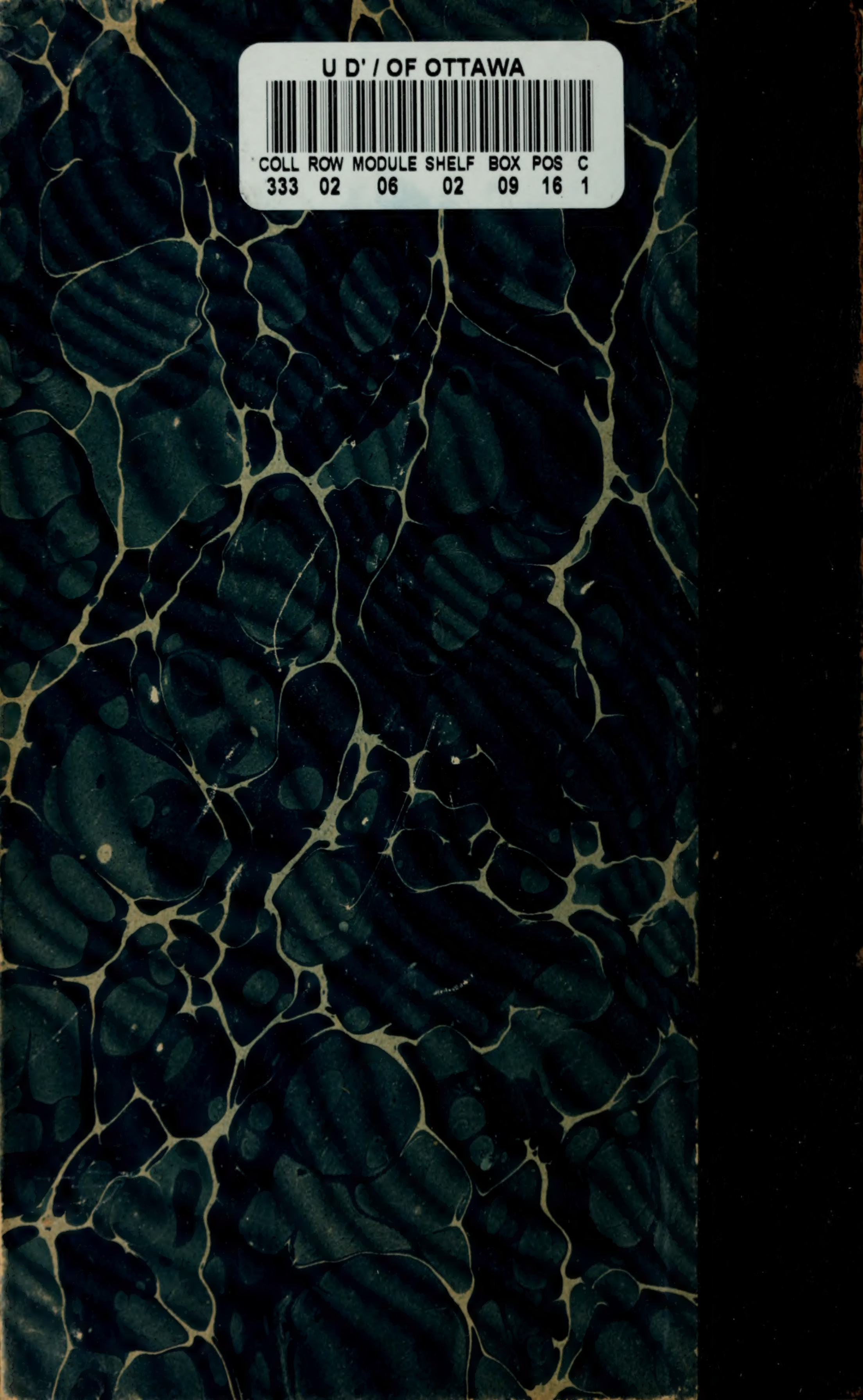
Gerson fit ses adieux à ses écoliers, et, le soir, la Sagesse entendit enfin son appel. Il alla goûter l'ivresse sainte des baisers sans fin dans la joie de Dieu. On grava sur sa tombe ses devises favorites : *Pœnitemini, credite Evangelio. Faites pénitence, croyez à l'Evangile.*

Gerson avait voulu, jusque dans la mort, laisser aux hommes la formule de sa vie, le secret des grandeurs morales, de la perfection chrétienne s'achevant ici-bas dans les sublimes élévations mystiques : La Foi et la Pénitence.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 02 09 16 1